

2^{me} Année — N^o XXIV

15 Janvier 1907

Je sais tout

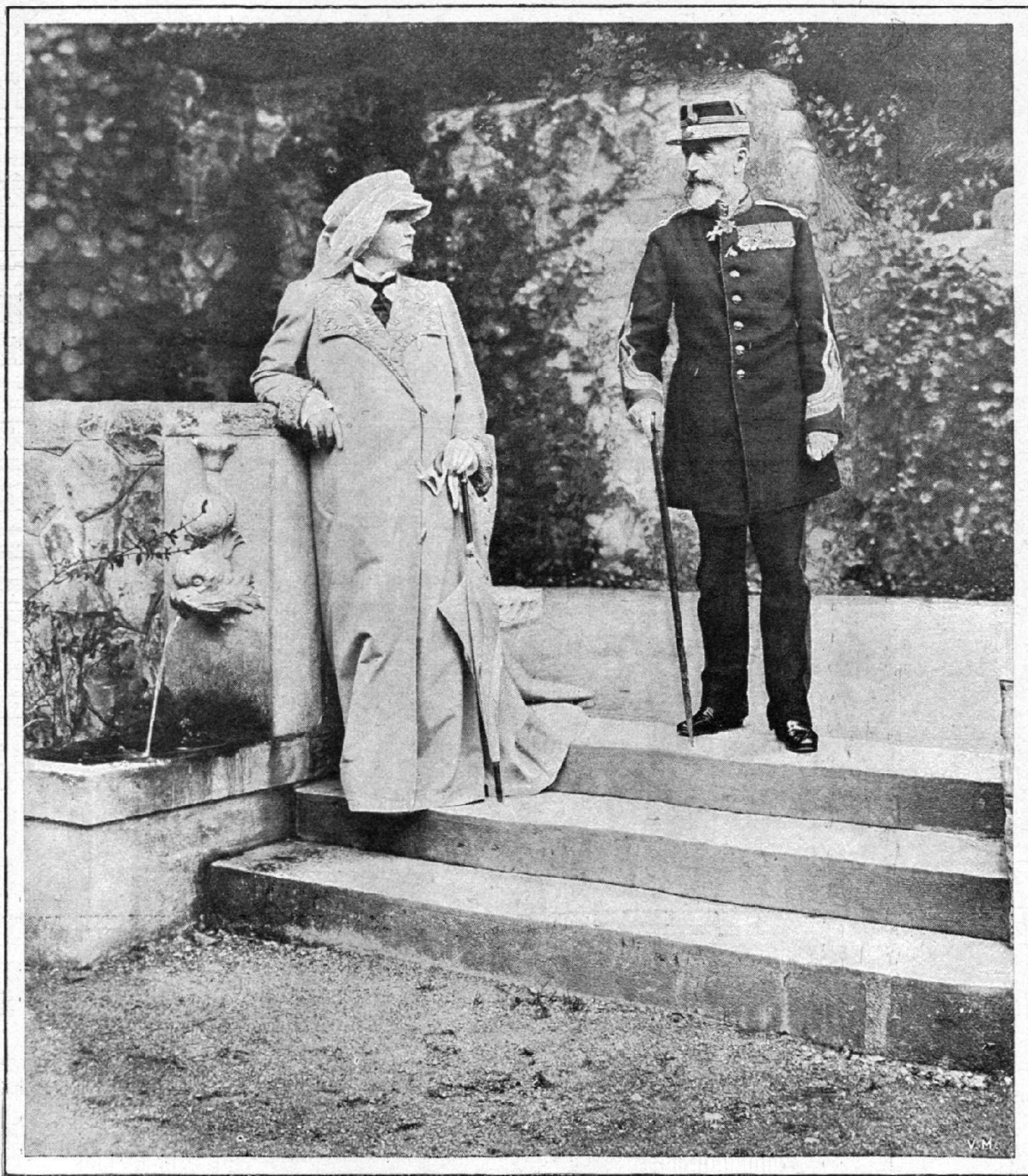
PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & C^o, 90, Avenue des Champs-Élysées

Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr.

528-64, 528-66, 528-68

Chang^t d'adresse : 0 fr. 50

Publicité : Huguet, Minart & C^o, 11, boulevard des Italiens



LE ROI CAROL ET LA REINE ELISABETH DE ROUMANIE

Photographie que LL. MM. ont bien voulu poser spécialement pour *Je sais tout*, au cours de leur promenade quotidienne sur une des magnifiques terrasses de Castel-Pelesh. (Voir *Varl.* page 723)

SOMMAIRE

Vol. 24, 2^e année : 15 Janvier 1907

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Frontispice : LL. MM. LE ROI ET LA REINE DE ROUMANIE. | 615 |
| LA TRAGIQUE HISTOIRE DES HABSBOURG (70 phot. et 2 comp. d'ATAMIAN). | 617 |
| GRANDS FAITS : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 625 |
| LES LOGES DE NOS JOLIES COMÉDIENNES (9 photographies). | 627 |
| CE QUE DISENT LES MURS DE LA CONCIERGERIE (3 photographies, 1 dessin de DE PARYS et 9 reproductions anciennes). | 635 |
| Horoscope ; M. JULES MASSENET , par Mme DE THÈBES (2 photographies, 1 autographe, 1 portrait graphologique et 1 horoscope astral). | 644 |
| La Troisième Année de "Je sais tout" (2 photographies). | 645 |
| Poésie : BUCOLIQUE , par GABRIEL NIGOND (1 photographie). | 646 |
| SIX MOIS DANS LA BRUME ? (7 photographies et compositions). | 647 |
| VIE SOCIALE : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 657 |
| ELÉGANCES : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 658 |
| LE NIL A LA MODE (3 photographies et 3 dessins de GEORGES SCOTT). | 659 |
| A TRAVERS LE GLOBE : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 667 |
| LETTRES ET ARTS : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 668 |
| LES TROIS CORRESPONDANTS , nouvelle inédite, par CONAN DOYLE (2 dessins de MACCHIATI et 1 dessin de DE PARYS.) | 670 |
| THÉÂTRE ET MUSIQUE : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 679 |
| DU CHARBON AU DIAMANT (8 photographies et 1 composition de LANOS). | 681 |
| LE CULTIVATEUR DE CHICAGO (<i>How I became the editor of an agricultural paper</i>), pièce en deux actes tirée d'une nouvelle de MARK TWAIN par GABRIEL TIMMORY (9 dessins de WÉLY et 1 photographie). | 689 |
| INDUSTRIE ET COMMERCE : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 709 |
| CURIOSITÉS : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 710 |
| Fantaisie comique : LES CANDIDATS AU PRIX NOBEL POUR 1907 , par LUCIEN MÉTIVET. | 711 |
| Notes des Éditeurs. | 713 |
| Horoscope ; M. HENRI LAVEDAN , par Mme DE THÈBES (2 photographies, 1 autographe, 1 portrait graphologique et 1 horoscope astral). | 714 |
| Supplément d'Art : UN GRAND PEINTRE RUSSE DU XVIII^e SIÈCLE , par J.-OSÉ FRAPPA (10 reproductions de tableaux de LEVITZKI). | 715 |
| Je sais tout INTERVIEWE S. M. ELISABETH : Le Roi, la Reine et la Famille royale de Roumanie (15 photographies). | 723 |
| ARMÉE ET MARINE : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 732 |
| LES POISSONS QUI PLONGENT DANS L'AIR (9 photographies). | 733 |
| SCIENCE-NATURE : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 739 |
| Tous les Sports : 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1906. | 741 |
| NOUS VOYONS TOUT (8 photographies) | 743 |
| Les nouvelles aventures d'Arsène Lupin : LA DAME BLONDE , par MAURICE LEBLANC (4 dessins de DE PARYS). | 748 |
| Table des Matières du 2^e semestre de la 2^e année de Je sais tout | 759 |

Les romans et les pièces de "Je sais tout" peuvent être mis entre toutes les mains

Dans son prochain numéro, *Je sais tout* publiera :

LA SAVELLI, grande pièce historique en 4 actes et 7 tableaux, de M. MAX MAUREY (Théâtre Réjane)

Prochainement :

LE MAJORAT, Roman inédit de Marie-Anne de BOVET
UN MONDE SUR LE MONDE,

Roman inédit de Henri LANOS

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. 50. — Tout numéro détérioré est remplacé gratuitement: il suffit de nous le retourner accompagné d'une carte postale pour prévenir l'administration.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège

Les Grands Faits



LA FIN D'UN CALVAIRE

Après une vie de douleurs, l'impératrice Elisabeth d'Autriche, frappée par le tiers-point de Luccheni, s'en vint mourir sur le pont d'un bateau du lac de Genève au moment où les tziganes attaquaient une ezarda.

La Tragique Histoire des Habsbourg

Une mystérieuse atmosphère d'horreur pèse sur la Hofburg, le palais des Habsbourg, où François-Joseph, peut-être le dernier empereur d'Autriche, finit solitaire une existence dont l'histoire rappelle par instants les tragédies antiques, par instants les cauchemars hallucinés d'un Edgar Poe. La récente maladie de François-Joseph, dont la mort peut soulever des difficultés européennes, la remet en actualité. ♪ ♪ ♪ ♪ ♪ ♪ ♪ ♪ ♪



i, fa, sol, mi, mi, mi ré, ré, mi, fa...

Attentif et tirant la langue comme les enfants appliqués, l'archiduc François-Joseph de Habsbourg, alors âgé de dix-huit ans, étudiait péniblement sur le piano la plus puérile sonatine du vieux musicien autrichien Clementi — on était en octobre 1848 — quand

sa mère, l'archiduchesse Sophie, entra, le salua profondément et lui dit :

— Mon fils, devant la fâcheuse hostilité de ses peuples, votre oncle, l'empereur Ferdinand vient d'abdiquer en votre faveur.

Le jeune homme pâlit, voulut répondre, mais étranglé par l'émotion, il ne put que fondre en larmes et s'écrier :

— Adieu ! adieu ! ma pauvre jeunesse !

Elle n'avait pourtant rien eu de bien gai, cette jeunesse. Mais, exempte de soucis, elle lui paraissait belle alors qu'il prenait le pouvoir à l'époque la plus difficile de l'histoire austro-hongroise, et peut-être entrevoyait-il sa longue et lamentable carrière de souverain.

Car la fatalité des tragédies antiques n'a cessé de peser sur la maison de François-Joseph depuis qu'il saisit le sceptre en sanglotant. Pour que rien ne manque à l'horreur mystérieuse qui flotte autour de ces Habsbourg marqués comme les Atrides par le destin, ils n'ont cessé de voir les présages sinistres se lever sous leur pas. Leur aigle, dont les têtes conjuguées s'entendent si mal, pourrait bien être remplacé dans leurs armes par le corbeau, cet oiseau de mauvais augure qui toujours apparut, menaçant, dans les instants capitaux de leur vie. Ainsi, au moment où François-Joseph recevait la couronne à Olmütz, un vol épais de ces tristes oiseaux planait sur le château. La veille du jour que l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur François-Joseph, allait partir — après quelles résistances! — pour se faire couronner empereur du Mexique, il se promenait une dernière fois en compagnie de sa femme bien-aimée Charlotte de Saxe-Cobourg, dans le parc du château de Miramar. Un corbeau ne cessa d'escorter le futur empereur voué aux balles du peloton d'exécution et celle que ce meurtre rendrait folle! N'était-ce pas un sombre corbeau qui volait obstinément en croassant au-dessus de la voiture emmenant l'archiduchesse Marie-Christine, fiancée au roi Alphonse XII, vers la gare où elle allait prendre le train pour l'Espagne dont la couronne lui vaudrait tant de larmes et de soucis.

Ces apparitions répétées de l'oiseau gouaillieur et funèbre, avaient inspiré une pièce de vers à la pauvre impératrice Elisabeth, femme du souverain actuel. Or, deux jours avant qu'elle allât tomber à Genève sous le tiers-point de Luccheni, elle tenait une pêche en sa main quand un frôlement rapide lui balaya le visage : avec une incroyable impudence, l'éternel corbeau des Habsbourg venait de lui enlever le fruit!

Et pourtant, que la vie s'était offerte à elle riante et désirable!

Cinq ans après l'avènement de François-Joseph, sur un bateau tout enguirlandé de fleurs, aux voiles de soie rouge, au velum de velours pourpre brodé d'abeilles d'or, on l'avait vue descendre le beau Danube

bleu jusqu'à Vienne où elle débarquait comme l'héroïne d'un conte de fées au milieu des acclamations délirantes d'un peuple transporté par sa grâce et sa beauté. Elle entra dans le château de Schönbrunn, et son peuple ne la revit pour ainsi dire plus. Après quelques mois de mariage, de graves dissentiments s'élevèrent entre le jeune et capricieux souverain et cette femme exquise, nature fière et concentrée qu'il ne sut comprendre, qui ne se plaignit pas, mais ferma son cœur à jamais et ne pardonna plus.

C E QU'IL ADVINT D'UN MARIAGE D'AMOUR

Il fut bientôt évident pour tous que la paix du ménage impérial était morte et, d'une telle publicité, l'empereur a souffert toute sa vie, moins par sentimentalité que par fierté de race. Vint la guerre d'Italie. En dépit des victoires de Lissa et de Custozza, malgré la folle bravoure de l'empereur qui chargeait à la tête de ses chasseurs tyroliens en leur criant : « En avant, mes braves! Moi aussi, j'ai une femme et des enfants! » l'Autriche perdit la Lombardie, une de ses plus belles provinces.

L'empereur, vaincu et navré, voulut étourdir son chagrin et, de nouveau blessée dans son cœur d'épouse, Elisabeth quitta définitivement la cour, s'enfuit presque. La voici qui erre par le monde, de Madère à Corfou et de Corfou à Venise, revenant parfois en son château de Lainz. Ecuyère intrépide et consommée, elle recherchait le danger, se plaisait à monter les chevaux indomptables, exerçant sur l'âme obscure de ces brutes un charme mystérieux et comme magnétique.

On prétend que l'empereur fit auprès de sa femme des démarches personnelles et pressantes pour obtenir d'elle qu'elle rentrât à la cour, et fit cesser le scandale de son absence, mais que ce fut en vain. Elisabeth fut inflexible. Seule, plus tard, la pitié put l'émouvoir. Elle n'avait pas pardonné à l'époux volage, mais le père malheureux et déchiré trouva tout de suite le chemin de son cœur.

S'il est au monde un souverain qui puisse posséder une nette conception de ce qu'implique cette figure banale : *le fardeau du pouvoir*, c'est bien François-Joseph. Non seulement des guerres malheureuses sont venues amputer son pays de territoires vastes et riches, non seulement il a dû subir à deux reprises l'affront de la

La Tragique Histoire des Habsbourg



LE DRAME DE MEYERLING

Le fils chéri, l'héritier des Habsbourg, l'archiduc Rodolphe alla périr misérablement dans le rendez-vous de chasse de Meyerling où l'on trouva son cadavre auprès de celui de l'intrigante baronnè de Vecsèra.

défaite, mais son empire est, sans contredit, le plus difficile à gouverner qu'il soit. C'est une agglomération arbitraire de nationalités disparates dont les intérêts et les aspirations divergent irrémédiablement; c'est une volière dont les oiseaux ne cessent de se houspiller et de se tirer des plumes. Son unité est comparable à celle d'un collier de perles : elle ne tient qu'à un fil. Que le fil se brise et voilà les perles roulant dans tous les coins.

Or, le fil n'est autre que l'empereur actuel, encore assez respecté pour qu'on hésite à se lever contre lui, pour qu'on écoute sa parole, pauvre fil brûlé par la souffrance et par les larmes. François-Joseph a maintenant soixante-seize ans. Qu'advient-il après lui de cette mosaïque de peuples, mosaïque mal cimentée qu'il tient serrée dans ses mains tremblantes et qui s'effondrera aussitôt lâchée? Il sent bien qu'elle va lui échapper, se désagrèger et que tous ses voisins n'attendent que le moment favorable pour se partager ses dépouilles. Des Allemands habitent les montagnes du Tyrol, la Haute et la Basse-Autriche et le Salzbourg; il y a les Tchèques en Bohême, en Silésie, en Moravie. Au sud, ce sont des Italiens, des Slovénes, des Croates, des Serbes. Voici la Hongrie, avec ses Magyars, ses Roumains, ses Slovaques, la Galicie avec ses Polonais, la Bukovine avec ses Ruthènes. Les Israélites et les Tziganes sont répandus par tout l'empire. Par-dessus le marché, ces peuples, qui ne sont point confinés, mais se pénètrent mutuellement, se méprisent, se haïssent et s'oppriment. Pas de jour sans que des querelles nationales se règlent à coups de couteau, de sabre ou de pistolet, suivant la classe et la profession des champions. Ces haines mortelles, qui divisent ses peuples et tendent à dissoudre l'empire, sont une des plus pénibles amertumes de François-Joseph.

INCROYABLE SUCCESSION DE TRAGÉDIES. FATALITÉ ANTIQUE

Cependant, la mort violente fauchait sans interruption dans les rangs de sa famille. C'est son cousin, le roi de Bavière, devenu feu après avoir scandalisé le monde par ses excentricités, qui tue son médecin et se noie volontairement avec lui dans le lac de Starnberg. C'est une fille de son oncle, l'archiduc Albrecht, une pauvre enfant expirant atrocement brûlée pour avoir voulu cacher derrière sa robe de gaze légère la

cigarette qu'elle fumait malgré la défense de son père qui venait de la surprendre. L'archiduc Lazlo est tué accidentellement d'un coup de fusil, à la chasse. Les cas de folie ne se comptent plus.

Puis ce fut la mort de Maximilien! Trois ans après qu'il eut accepté la couronne du Mexique, abandonné de tous ceux sur qui il était en droit de compter pour le défendre, ce pauvre souverain était conduit au poteau du supplice et fusillé avec ses deux généraux Miramon et Mijia. — Sa femme l'impératrice Charlotte en devint folle et, depuis ce temps, elle vit enfermée au fond d'un château.

Mais deux coups plus affreux frappèrent encore le vieux monarque, deux coups tels qu'ils amollirent son cœur d'acier et qu'on put le voir sanglotant à grands cris, pleurant des ruisseaux de larmes comme un petit enfant.

Son fils Rodolphe, son héritier, l'espoir de son nom, trouvé le crâne fracassé dans un pavillon de chasse, auprès du cadavre de l'intrigante baronne de Vecsera, la belle Levantine en compagnie de laquelle il s'était, depuis quelque temps, gravement compromis! Cet enfant n'avait jamais donné que des soucis à ses parents qui l'adoraient. Marié à la princesse Stéphanie, fille du roi Léopold de Belgique, il s'était conduit de manière à faire tout de suite un enfer de son ménage, passant ses nuits à boire dans des bouges en compagnie de cochers de fiacre!

Un jour, l'empereur appela son fils et, à la suite d'une scène dramatique, réussit à lui arracher le serment d'abandonner son amie la baronne levantine qui rêvait de se substituer à la princesse Stéphanie dans la place d'héritière de la couronne des Habsbourg! L'archiduc avait donné à son père sa parole de gentilhomme; il notifia de suite sa résolution à l'intéressée. De cet instant, nous entrons dans les conjectures. On sait que l'archiduc Rodolphe donna rendez-vous au pavillon de Meyerling à ses amis, le prince Philippe de Cobourg — qui, depuis, remplit le monde du bruit de ses démêlés avec sa femme la princesse Louise de Saxe — et le comte Hoyos. Le soir, le cocher Bratfisch, compagnon inséparable de l'archiduc, le conduisait en compagnie de la baronne de Vecsera à Meyerling. On soupa et puis, le lendemain matin, quand le valet de chambre pénétra dans la chambre de l'archiduc, il trouva deux cadavres côte à côte, celui de la baronne étranglée, celui de l'archiduc, la tête

fracassée et, prétend-on, balaféré d'entailles de rasoir, baignant dans le sang. Voici, croit-on, ce qui s'était passé. Seul avec son amie, le prince lui dit son serment et sa résolution irrévocable.

Affolée par la chute de ses illusions, la vindicative Leventine se jeta sur lui et le frappa d'un rasoir dont elle s'était munie à tout hasard. Alors, sous l'empire de la souffrance, le prince, furieux, l'étrangla, puis il se fit sauter la cervelle.

Dans cet instant effroyable, Elisabeth fut d'une grandeur surhumaine. Elle trouva la force de dompter son immense douleur pour ne penser qu'à consoler son mari écrasé. A la place du pavillon de Meyerling, elle fit élever un couvent de Trappistines dont la chapelle se trouve à l'endroit même où tomba l'infortuné Rodolphe. La mère désolée y vint souvent prier et pleurer en silence.

De ce jour, la reine douloureuse ne connut plus le sommeil!

Un an passa; elle alla assister à Meyerling au bout de l'an de son cher fils et reprit sa vie errante. On la vit à Schœnbrunn, à Corfou, à San-Remo, à Paris, à Villefranche, à Naütheim. Elle voulut aller à Genève. On l'en dissuadait: la Suisse était pleine d'anarchistes résolus à commettre — pour quoi? — les plus atroces et les plus inutiles sottises. Elle s'en fut cependant à Genève, puis

de là, résolu d'aller à Montreux-Territet. Elle passait sur le quai, pour prendre le vapeur, quand un jeune homme se leva d'un banc et lui porta un coup violent à la poitrine. Elisabeth tomba sur les genoux sous la violence du choc. Elle se releva,

courageuse, prit le bras de sa dame d'honneur et s'embarqua sur le vapeur. Soudain elle défaillit; on la déshabilla et, sous le sein, on découvrit qu'elle portait une petite blessure d'où le sang n'avait pas coulé. Luccheni, sinistre imbécile, l'avait frappée d'un coup de tiers-point parce qu'elle était heureuse et lui malheureux! On lui demanda: « Souffrez-vous? » Elle ouvrit encore ses beaux yeux, répondit doucement: « Non » puis, elle expira.

Quand l'empereur apprit l'abominable nouvelle, comprenant enfin ce qu'il perdait avec cette femme si forte et si tendre, il eut une crise de désespoir plus effrayante encore qu'à la mort de son héritier et s'écria à travers ses larmes: « C'est l'heure la plus cruelle de ma vie! »

Mais la coupe n'était pas encore pleine: François-Joseph devait recevoir d'autres blessures cuisantes. On sourira quand on saura qu'après de tels drames, ce fut pour lui une grande torture de voir les mésalliances se multiplier dans sa famille, cette fière famille de Habsbourg, qui avait toujours préféré s'abâtardir par de continuels



FRANÇOIS-JOSEPH, EN COSTUME IMPÉRIAL

Ce portrait est déjà ancien; malgré les ans, l'empereur offre encore, sous ce costume, qu'il revêt dans les grandes cérémonies, une noble et imposante silhouette.



UNE MACÉDOINE

L'Autriche est un composé disparate de races et de nations très diverses et qui souvent se d'ensemble représente un

1, Femme tchèque de Pilsen. — 2, Femme dalmate. — 3, Berger hongrois. — 4, Musicien tyrolien. — 5, Paysanne hongroise. — 6, Paysan tchèque. — 7, Paysan roumain. — 8, Jeune fille du Tyrol. — 9, Jeune homme du Tyrol. — 10, Paysanne roumaine. — 11, Femme hongroise. — 12, Turc de Bosnie. — 13, Turc de Bosnie. — 14, Roumain de Transylvanie. — 15, Paysan du sud de la Hongrie. — 16, Paysan de Transylvanie. — 17-18, Paysans de Transylvanie. — 19, Vigneron roumain de Transylvanie. — 20-21-22, Paysans de Transylvanie. — 23, Femme serbe de Bosnie. — 24, Paysanne de Transylvanie. — 25, Monténégrine de Noir-Bazar. — 26, Femme morave, — 27, Silésienne. — 28-29, Moraves dansant. — 30, Femme slovaque.



DE NATIONALITÉS

haïssent. Rien n'en pourrait donner une idée plus juste que ce grand tableau photographique travail technique extrêmement considérable.

— 31, Paysanne de la Haute-Autriche. — 32-33, Couple de vieillards tyroliens. — 34, Tzigane dalmate. — 35-36, Serbes de Hongrie (Sud-Ouest). — 37-38, Croates. — 39-40, Serbes de Bosnie. — 41-42, Moissonneuses de Transylvanie. — 43, Musulmans d'Herzégovine. — 44, Roumaine de Transylvanie. — 45, Hongroise. — 46, Roumaine de Transylvanie. — 47-48, Slavons. — 49, Tzigane roumain. — 50, Polonaise de Galicie. — 51-52, Chods (Bohême). — 53-54-55, Slovènes. — 56-57, Chods. — 58, Femme de Carinthie. — 59, Bosniaque. — 60-61-62-63, Tziganes civilisés de Vienne. — 64, Tyrolienne. — 65, Femme de Styrie. — 66, Supérieure d'un couvent ruthène. — 67, Turc d'Herzégovine. — 68, Berger serbe (Sud de la Hongrie).

mariages consanguins que de déroger. C'est encore dans son orgueil que François-Joseph peut souffrir le plus profondément et de la façon la plus durable. Ce lui fut intolérable de voir une presse indiscreète publier sans pudeur ce qu'il appellerait volontiers sa honte si le mot n'était pas indigne d'un empereur. Pensez donc ! la princesse Elisabeth, fille de sa fille Gisèle, a épousé un lieutenant de réserve nommé Othon, baron de Seefried et maintenant, ce couple heureux vit bourgeoisement dans un petit coin de la Moravie; Stéphanie, la veuve de l'archiduc Rodolphe, s'est mariée en dépit de ses parents avec le comte Lonyay, un Hongrois de noblesse moyenne et elle a le front de sembler fort heureuse; une autre princesse Elisabeth, fille de l'archiduc Rodolphe, est la femme d'un petit officier de cavalerie, le prince de Windischgraetz; enfin, l'archiduc François-Ferdinand, celui que, désormais privé de progéniture, l'empereur avait désigné comme héritier présomptif de la couronne, n'a-t-il pas pris pour épouse morganatique une dame d'honneur de l'archiduchesse Isabelle, la comtesse Chotek — une Tchéque, grands dieux ! — L'empereur finit par donner son consentement, mais seulement après que l'héritier du trône eut juré que les enfants à naître de ce mariage irrégulier n'auraient pas accès au pouvoir. Il ré-

sultait de cette exclusion qu'à la mort de François-Ferdinand, ce serait son frère, l'archiduc Othon qui hériterait de la couronne. Or, celui-ci vient de mourir dans les plus cruelles souffrances.

Nous n'avons rappelé que les plus saillantes de ces mésalliances; la liste complète en serait trop longue. Mais il y eut d'autres accidents. Sur une réprimande de l'empereur, l'archiduc Jean-Salvator donna sa démission de général, passa ses examens de capitaine au long-cours, s'embarqua et disparut.

Nos lecteurs se souviennent que *Je sais tout* croit l'avoir retrouvé et, dans un article sensationnel, leur raconta la nouvelle vie de celui qui avait navigué sous le nom de Jean Orth.

Pour le vieil empereur esseulé, cette débâcle de la plus hautaine famille de l'Europe est la fin de tout. On peut désormais lui apporter les pires nouvelles : il hausse les épaules et murmure :

— Bah ! j'en ai vu bien d'autres !

En écho, la salle du trône, contemplant ce triste vieillard aux yeux rougis, pourrait répéter : « J'en ai vu bien d'autres. » Mais la voix glacée de la dame blanche qui erre la nuit par les vastes couloirs du palais de la Hofburg ne s'élèverait-elle pas pour gémir : « En verrons-nous seulement un autre ? »



L'EMPEREUR ET SON NEVEU, LE PRINCE-HÉRITIER, AUX MANŒUVRES
L'empereur est avant tout un soldat Il s'intéresse fort aux manœuvres
et y exige la présence du prince-héritier.



1. L'amiral Mata sortant de chez le roi. — 2. L'amiral Touchard à Madrid. — 3. Gendarmes du pacha.

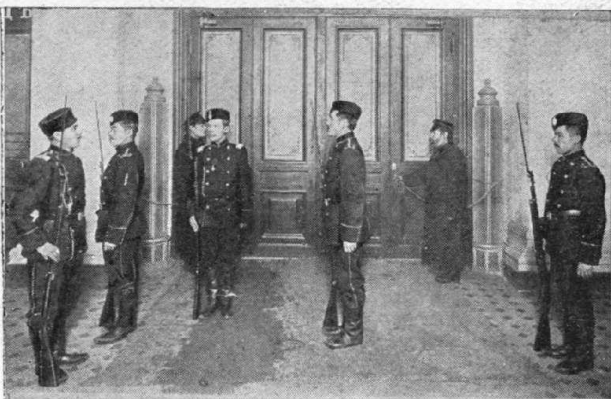
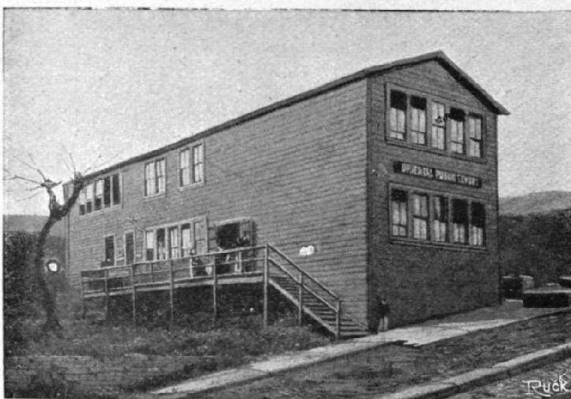
L'INTERVENTION FRANCO-ESPAGNOLE AU MAROC. — La France et l'Espagne, par une note concertée en date du 3 décembre, qui a été communiquée à toutes les puissances signataires de l'acte d'Algésiras, se sont mises d'accord pour intervenir contre l'anarchie marocaine. Une division navale française, composée des trois cuirassés *Suffren*, battant pavillon du vice-

amiral Touchard, *Charlemagne* et *Saint-Louis*, est arrivée devant Tanger le 8 décembre, précédant de quelques jours les vaisseaux espagnols commandés par le contre-amiral Mata. Notre troisième vignette représente deux M'Kaznig, gendarmes du pacha de Tanger, dessin d'après nature de M. Maurice Romberg.



UN INCENDIE AUX CHANTIERS DE LA SEYNE. — Une grande partie des ateliers des forges et chantiers de La Seyne a brûlé dans la nuit du 22 au 23 novembre. La cause de l'incendie est restée inconnue. Il faut regretter particulièrement la perte de nombreuses collections de plans de navires.

LA FIN DES INVENTAIRES. — Il restait à effectuer des inventaires d'églises dans 48 départements. Les opérations ont repris à partir du 19 novembre, donnant lieu à des incidents en Bretagne, dans le Nord et les Cévennes. Ici, la troupe aide la gendarmerie à forcer la porte de l'église d'Orcival (Puy-de-Dôme).



L'INCIDENT DES ÉCOLES EN CALIFORNIE. — L'État de Californie a refusé l'accès de ses écoles aux élèves japonais, et ceux-ci se sont vus confinés dans les baraquements réservés aux gens de couleur. D'ou un sérieux incident, apaisé, du reste, par le message conciliant de M. Roosevelt (4 décembre).

LA PROTECTION DES TRÉSORERIES RUSSES. — Pour empêcher les coups de main des révolutionnaires contre les banques et les courriers postaux, le gouvernement russe a décidé la création d'un corps spécial. Nous donnons l'uniforme des hommes proposés à cette protection des fonds d'État.



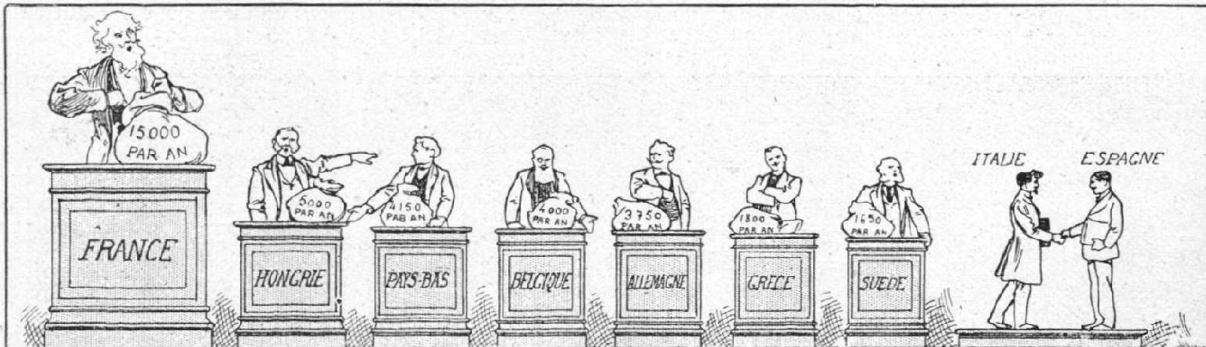
L'expulsion de Mgr Montagnini

LES SUITES DE LA SÉPARATION. — En vertu d'une décision prise au conseil des ministres du 12 décembre, des perquisitions ont été opérées le même jour, rue de l'Elysée, à l'ancienne nunciature, occupée, depuis le départ du nonce, par Mgr Montagnini, représentant officieux du Saint-Siège, contre lequel le gouvernement venait de prendre un arrêté d'expul-



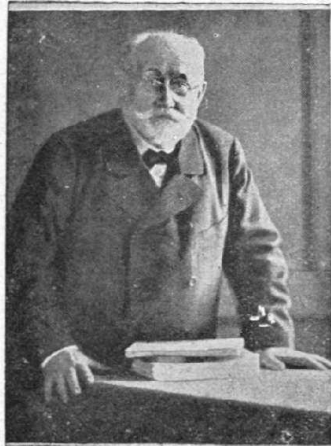
Le déménagement des séminaristes de Saint-Sulpice

sion. Cet arrêté a été exécuté dans la soirée. Notre photographie représente le prélat conduit par des agents de la Sûreté, sous le commandement de M. Hennion, jusqu'au train qui doit l'emmener à Rome. — L'autre photographie montre une scène du déménagement opéré, le 13 décembre, par les séminaristes de St-Sulpice, l'Etat reprenant l'immeuble.



L'INDEMNITÉ PARLEMENTAIRE. — Sur la proposition de M. Baudouin, la Chambre des députés a décidé, dans ses séances des 22 et 30 novembre, de porter à 15.000 francs l'indemnité annuelle des membres du Parlement, qui était fixée, depuis 1871, à 9.000 francs.

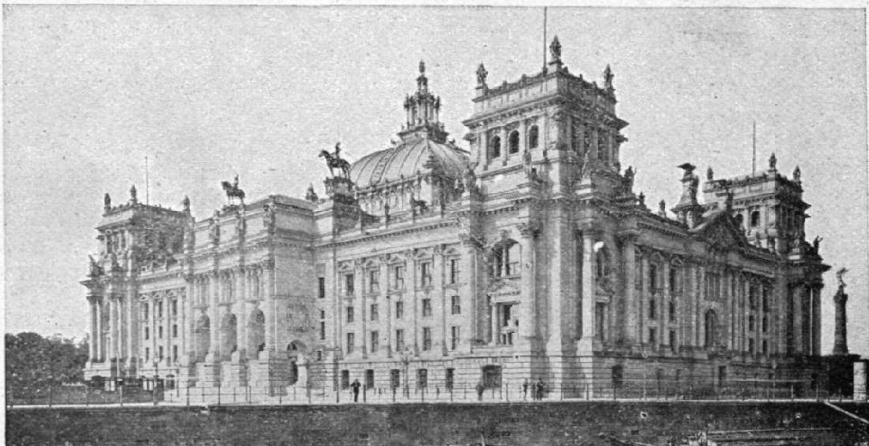
Le Sénat a ratifié la décision de la Chambre. Sous le rapport des émoluments, nos représentants sont les plus favorisés de tous les pays d'Europe, ainsi que le montrent les croquis ci-dessus. Les députés italiens et espagnols ne touchent pas d'allocation.



M. de Ballestrem

DISSOLUTION DU REICHSTAG. — Dans sa séance du 13 décembre, le Reichstag a repoussé, par 178 voix contre 168, la demande des crédits destinés à poursuivre la guerre contre les Herreros (Sud-Africain). La majorité comprenait le centre catholique et les

DIVERS. — Dans sa séance du 7 décembre, la Chambre des députés a voté, par 364 voix contre 187, le projet présenté par le gouvernement et favorable au rachat par l'Etat des chemins de fer de la Com-



Le palais du Reichstag, à Berlin

socialistes. A la suite de ce vote, le chancelier de Bulow a lu un message impérial prononçant la dissolution du Reichstag. Les nouvelles élections auront lieu dans la dernière semaine de janvier. Le président de l'assemblée dissoute était M. de Ballestrem.

pagnie de l'Ouest. — L'Assemblée fédérale, siégeant à Berne, a élu, le 13 déc., M. Edouard Muller, président de la Confédération helvétique pour 1907; en 1899, il exerça déjà ces hautes fonctions.

M^{lle} BARTET REPASSE SON RÔLE

Celle qu'on a si justement appelée « la divine » possède la plus grande des loges du Théâtre-Français, une vaste pièce, un peu basse de plafond, tendue d'étoffes claires et pleine de glaces qui se renvoient l'image gracieuse de la grande artiste, et les gestes qu'elle essaie en repassant son rôle.

Les Loges de nos Jolies Comédiennes

De même que beaucoup d'actrices sont maintenant de vraies femmes du monde, leurs loges ont perdu cet aspect bohème qu'elles avaient autrefois, pour revêtir l'aspect agréable et décent d'un discret cabinet de toilette ou d'un élégant boudoir. Certaines loges sont même de véritables petits appartements, modèles de bon goût somptueux.

QUELQU UN disait un jour à Sarcey qui, sous une enveloppe un peu lourde, cachait beaucoup de finesse et d'esprit :

— Quelle existence divertissante que la vôtre et que j'aimerais être comme vous un critique dramatique influent! Ah! le pittoresque des coulisses!... ces loges d'artistes!...

— Bah! bah! bougonna *notre oncle* en roulant ses fortes épaules de lutteur, je vous assure que, bien souvent, j'aimerais mieux voir ces dames tirer le cordon dans la loge de concierge de leurs vénérables

parents, que le diable par la queue dans une loge d'actrice.

Ce n'était qu'une amusante boutade, mais qui tout de même, avait le tort très français de trop généraliser. Nous nous moquons de cet Anglais qui, ayant vu à son débarquement à Calais, une vieille pêcheuse rousse porteuse d'un bonnet de coton et de lunettes bleues, écrivait à sa femme : « Les Françaises ne sont pas belles : elles sont rousses avec des bonnets de coton et des lunettes bleues ». Mais c'est nous qui voulons que tous les Anglais aient des voiles verts, des favoris et de longues dents, que toutes les belles-mères



M^{lle} DU MINIL, DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, PRÊTE A ENTRER EN SCÈNE

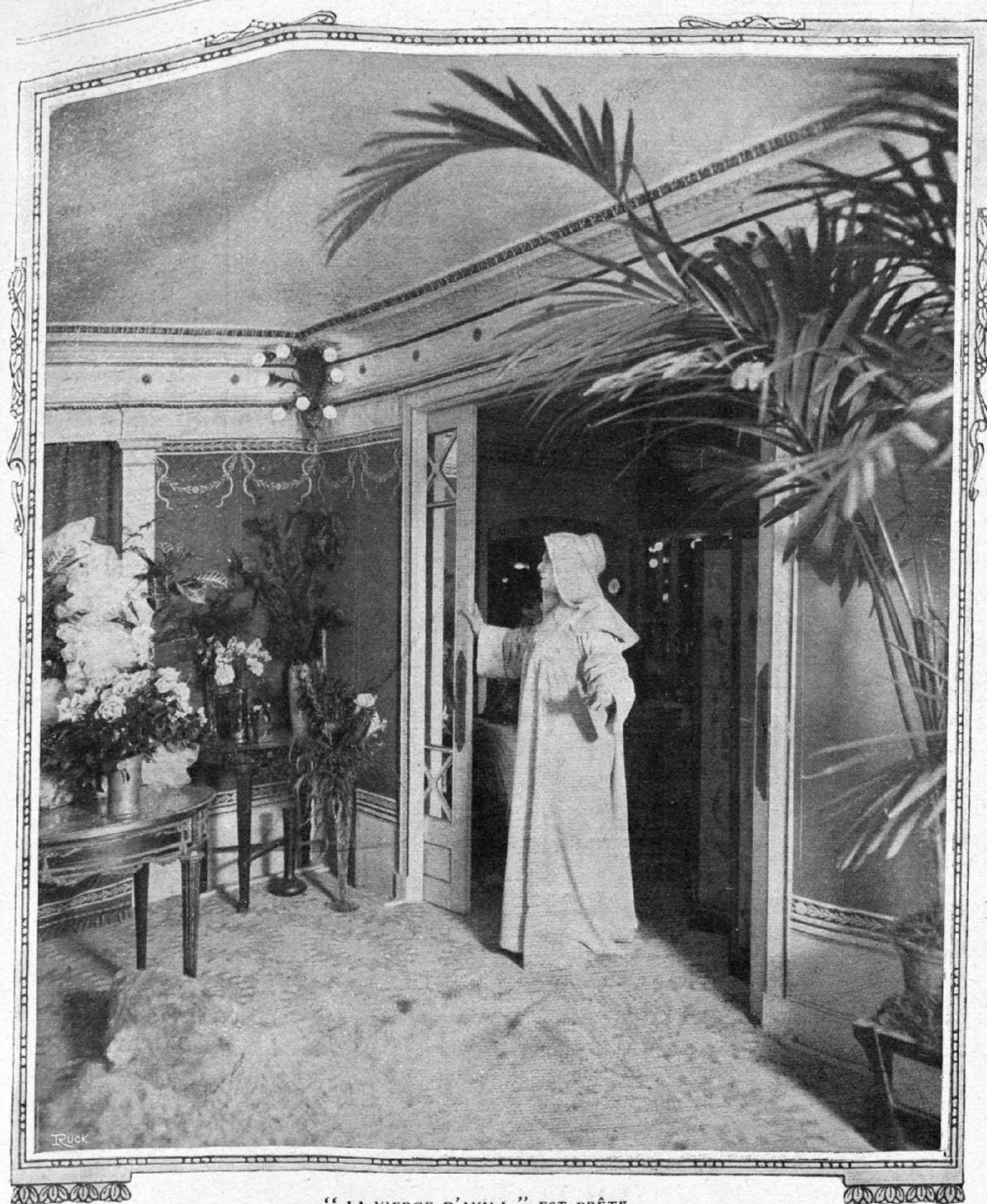
Drapée dans son costume antique, l'actrice n'attend plus que l'étrange mélodie de l'avertisseur qui doit l'appeler en scène. Sa loge est tendue d'une étoffe à fleurettes et son ameublement est d'un style composite d'un aimable effet.

soient des harpies et toutes les actrices des filles de concierges. Il en est qui le sont et n'en rougissent pas, ce qui ne les empêche pas d'avoir du talent, mais combien d'entre elles appartiennent à la bourgeoisie ! Le préjugé contre les actrices tend de plus en plus à disparaître. Beaucoup d'entre les femmes de théâtre mènent une existence fort irréprochable, sont des épouses et des mères excellentes et le nimbe de mystère qui les auréolait assez fâcheusement s'éteint de jour en jour. Ce sont des femmes comme les autres, ni meilleures, ni pires et voilà tout.

MYSTÈRES SANS ATTRAITS DES COULISSES

Cependant, les coulisses n'ont pas tout à fait perdu leur attrait pour ceux qui les ignorent. Quantité de gandins donneraient leur collection de cravates pour y pouvoir pénétrer. Quel grand plaisir de circuler

sur des parquets à peine dégrossis, semés de perfides chausse-trappes, entre un mur blanchi à la chaux et de grands châssis tendus de toile grise ou khaki, parmi des cordes dont l'enroulement est aussi dangereux que celui d'un serpent et de hauts mâts de bois blanc à peine équarri, arbres étranges dont les fruits aveuglants sont d'innombrables lampes électriques, tandis que flotte dans la lourde atmosphère un parfum composite et sans attirance, de poudres de riz, de poussière, de peinture, et d'effluves de sapin frais ! Seuls s'y plaisent les gens de théâtre parce que c'est le champ de bataille où se joue le sort de leur vie : acteurs et actrices, directeurs, auteurs à succès, qui y respirent l'encens délicieux des compliments, auteurs de *fours*, dont l'amour-propre y souffre mille tortures, mais qui ne peuvent s'en éloigner, espérant qu'un revirement va se produire en leur faveur et que leurs *ours* rétifs vont enfin commencer de monter à l'arbre.



“ LA VIERGE D'AVILA ” EST PRÊTE

Sortant de son cabinet de toilette commodément agencé, M^{me} Sarah Bernhardt, en son costume de carmélite, du rôle de La Vierge d'Avila, va traverser le merveilleux salon bouton d'or tout de style Empire égayé de fleurs et de plantes vertes, d'où elle gagnera la scène.

Mais ceux qui n'ont rien à faire de l'autre côté du rideau se trouveront bien de rester dans la salle et de garder leurs illusions.

Je sais bien qu'il est un antre mystérieux, un *sanctum sanctorum* dont les curieux, quand même, ambitionnent de soulever le voile : la loge d'une actrice !

Mais une fois posée, cette vérité qu'une comédienne, qu'une chanteuse est une femme comme les autres, je vous demande s'il n'est pas préférable d'aller voir M^{me} X... en son confortable salon, que dans l'étroite incommodité et l'encombrement d'une sorte de compartiment de wagon ?

Très enchanté de l'occasion qui se pré-



M^{lle} JEANNE GRANIER DANS UN COIN DE SA LOGE

L'admirable Reine de Silistria, d'Education de Prince, s'habille dans une loge très spacieuse où les meubles anciens voisinent agréablement avec les épais tapis d'Orient et où elle aime entendre, pendant les entr'actes, les sons du banjo et de la guzla.

sente de causer un instant dans son milieu spécial avec une femme spirituelle et charmante, vous voici dans le couloir des loges. Des gens pressés vous heurtent, vous

Chareot. Aussi se décourage-t-on facilement.

Cependant, en général, l'actrice aime sa loge, qui est sa petite forteresse à elle, le réduit où, échappée à la sotte curiosité

bousculent. Enfin, ballotté, meurtri, couvert de bouts de fil, enduit de plâtre, de poussière et de poudre de riz, vous arrivez à la porte de Mme X...; vous frappez.

Une voix de femme énervée et pressée vous répond brusquement : — Mais, entrez donc! — et vous vous trouvez le plus souvent dans une pièce exigüe, surchauffée, toute pleine d'odeurs de fards, où, derrière un paravent, quelqu'un d'invisible s'habille et trépigne et récrimine : « Oh ! mais dépêchez-vous donc, Flore, vous n'en finissez pas ! — On n'a que deux bras, Madame ! » On vous crie : « Qu'est-ce que vous voulez ? — C'est moi. — Ah bien, mon ami, vous serez bien gentil de revenir au prochain entr'acte. Je n'ai que le temps d'entrer en scène ». Sorti, vous reprenez votre voyage à travers l'embacle du couloir jusqu'à la mer libre de l'escalier et, si vous le recommencez à l'acte suivant, c'est que vous avez l'âme héroïquement têtue des Nansen, des Nordenskjöld et des



IL NE MANQUE PLUS QU'UN BOUTON DE GANT

M^{lle} Milzi Dalli, de la Comédie-Française, préfère nettement le joli modern-style anglais. Sa loge est commodément installée pour s'habiller et pour se reposer. Tout y est à portée de la main.

des flaneurs de coulisses, aux fades compliments des flatteurs, aux félicitations à double entente des amies, elle peut, entre deux actes, se retrouver seule avec soi-même — l'habilleuse, c'est un meuble! — se détendre un instant, se reposer une seconde. Des loges, il en est de pauvres, de médiocres et de somptueuses. Il y a de grandes loges où l'on s'habille à dix, d'autres où l'on est deux. D'autres encore sont de véritables petits appartements composés de deux et même trois pièces. Ah! si M^{lle} Clairon pouvait voir la loge de M^{me} Sarah Bernhardt ou celle de M^{me} Réjane, elle en ferait une maladie, bien sûr. C'est qu'il y a loin de la table de bois blanc, de la cretonne et des chaises de paille de jadis aux élégants ameublements qu'on contemple aujourd'hui dans les retraits de nos étoiles.

Au café-concert, au music-hall, la règle est que toutes les femmes s'habillent ensemble et tous les hommes font de même de leur côté. A peine si les grandes vedettes obtiennent d'avoir un coin à elles. Au temps des grands succès d'Yvette Guilbert, on



M^{lle} LECONTE, DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
En scène! L'artiste est prête...

parlait avec envie de la loge qu'elle s'était fait aménager au Concert-Parisien et qui, bien qu'assez spacieuse, n'avait rien que de très simple. La décoration en était sommaire. On remarquait avant tout un large écriteau se balançant sur la psyché et portant en lettres de deux doigts cet avertissement charitable : « Les raseurs sont instamment priés de ne pas vieillir ici. Ils se reconnaîtront à ce qu'il ne leur est répondu que par monosyllabes. » A bon entendeur...

Dans les théâtres de seconde importance, beaucoup d'actrices s'habillent deux par deux ou trois par trois. Ces loges, d'ameublement sommaire et généralement fort encombrées ne sont pas un séjour de délices. Dès qu'un sujet commence à venir en vue, il a droit à sa loge personnelle, mais, la spaciosité et l'agrément en varient grandement suivant le théâtre. Au Palais-Royal, par exemple, la loge de la pauvre Lavigne, dont on célébrait la fantaisiste décoration, était une pièce très exigüe où il était difficile de tenir plus de trois sans collisions parfois violentes dont la créatrice de *Golle* s'excusait par un affreux calembour : « Je vous demande pardon, mais la petitesse des locaux motive ces rencontres ! Disons à l'honneur d'Alice Lavigne qu'elle eut beaucoup d'autres mots meilleurs que celui-là. Sa loge était simplement tendue en andrinople — simplicité rustique ! Il n'y a que quelques années de cela et qui donc en voudrait à notre époque de soies, de velours, de satins ? Il y avait un peu partout des pantins, un immense polichinelle, un petit pâtissier que Lavigne appelait la « terreur des auteurs » parce que sa manne était toute

pleine de « petits fours ». Sur un mur pendait un gril à côtelettes que la dame de ces lieux appelait : ma guitare. Nous sommes loin de la guzla et du banjo de Granier.

En ces temps de candeur, on ne se ruinait pas pour se faire une loge *ébouffante* ; on s'ingéniait plutôt à la décorer avec originalité. Avec des kakimono, des crépons et autres japonaiseries à bon marché. On combinait des oppositions amusantes où se mêlaient les portraits des camarades et des amis. La bonne duègne comique, Mathilde, se contentait de découper dans les journaux illustrés les gravures qui

lui plaisaient le plus particulièrement et les collait sur ses murs, au petit bonheur. C'est là ce

qu'une très jeune et très solennelle pensionnaire d'un de nos théâtres subventionnés appelle des « manières de cirque ».

Par les photographies qui accompagnent cet article, on verra que les manières de cirque ne sont plus guère de mise. Dans tous les grands théâtres, et particulièrement dans les théâtres subventionnés, les artistes ont de véritables petits « chez elles » où elles peuvent se retirer et même vivre une

partie de la journée si cela leur convient, loin du bruit et à l'abri des importuns. Au Théâtre-Français, chaque loge comprend un cabinet de toilette, un boudoir assez vaste et un cabinet à vêtements. Cela vous a un petit air de respectabilité tout à fait « bourgeois ». Le temps n'est plus des aquarelles et des photographies aux murs qui sont tendus d'agréables étoffes de tons sages et décents ; on s'y tient mieux que dans beaucoup de salons et il n'y est parlé qu'à demi-voix et d'un ton qu'on ne tolère que réservé. La plus belle



M^{lle} MULLER, DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
Comment on peut voir des costumes anciens au milieu d'ameublements modernes.



MISS BILLIE BURKE, DU "VAUDEVILLE" DE LONDRES

Quand les Anglaises se mêlent d'être jolies... elles ne perdent pas de vue pour cela le sens du confortable, et la loge de Miss Billie Burke est surtout combinée à cette fin.

et la plus spacieuse des loges appartient, selon toute justice, à la divine Bartet, la *leading-lady*, la première de la Maison de Molière, par le talent et aussi par la touchante fidélité qu'elle a toujours gardée à la scène qui l'a faite grande et célèbre. C'est une pièce grande, vaste, quoique un peu basse de plafond, aux boiseries Louis XVI blanches, aux tentures khaki et cretonne imprimée rose du même style. Pas de tableaux aux murs, peu de bibelots sur la cheminée, mais des glaces, des glaces partout se renvoyant l'image gracieuse de la dame de céans et le regard spirituel de ses beaux yeux si doux.

AUTRES LOGES ILLUSTRÉS. M^{me} SARAH BERNHARDT ET RÉJANE

Parmi tant de petits chefs-d'œuvre de bon goût et de confortable élégance, la palme de la somptuosité revient sans doute à Mme Sarah Bernhardt. Directrice de son théâtre, elle a pu tailler et couper à sa

fantaisie, et, comme elle y arrive chaque jour vers midi pour ne s'en aller qu'après minuit, il lui fallait une installation transportant quelque chose de son aimable intérieur près de la scène de ses triomphes. Quand on pénètre dans l'appartement que s'est réservé la grande tragédienne, on se trouve dans une entrée dont une grande partie peut être isolée par un rideau pour servir de salle à manger, car Mme Sarah Bernhardt prend ses repas au théâtre. Une petite table est là, toute prête, avec quatre ou cinq couverts au plus, où, tout à l'heure, l'admirable Sainte-Thérèse viendra s'asseoir au milieu d'une pincée de bons amis triés sur le volet. Puis c'est un délicieux salon dont le tapis épais étouffe les pas et qu'égaient de vrais bosquets de plantes vertes, palmiers, etc. Un guéridon est chargé de belles fleurs, un divan bas court le long des murs, tendus de soie bouton d'or encadrée d'applications de soie blanche. Des bibliothèques regorgent de livres, tan-

dis que des appliques répandent une lumière éblouissante sur cette agréable vision. Puis c'est le cabinet de toilette proprement dit, de style Empire comme le salon, garni de glaces battantes blanches à garnitures dorées. Le salon donne directement sur la scène, si bien que l'actrice-directrice n'a qu'un pas à faire pour entrer « dans la fournaise ».

M^{me} Réjane, en son théâtre modèle, s'est réservé une charmante installation, un nid délicieux, une merveille à faire damner toutes les femmes du monde. On entre dans une jolie bibliothèque aux rayons de citronnier, gîte incomparable pour la songerie, de ce charmant style Louis XVI, moins riant mais plus tendre que le Louis XV et comme teinté de mélancolie. Ayant poussé un portillon doré ancien, on passe dans le salon, du même style, un salon à se baiser le bout des doigts, aux boiseries et à la corniche blanches, délicatement ornées, très pures. Sur le sol, un tapis d'un bleu léger, aux murs, des glaces, et, se faisant face, deux admirables tapisseries du XVIII^e siècle, qu'il doit être infiniment plus doux de contempler que... de payer. Au-dessus d'une coiffeuse s'étale une large glace partagée en triptyque par des guirandes dorées, où pend un bouchon de gui dans un nœud de soie bleutendre. Tout ici, meubles anciens, gravures, sanguines, ameublement, a été choisi avec un goût sûr et discret de grande artiste qui rappelle le jeu si sobre et si net de M^{me} Réjane. Son théâtre

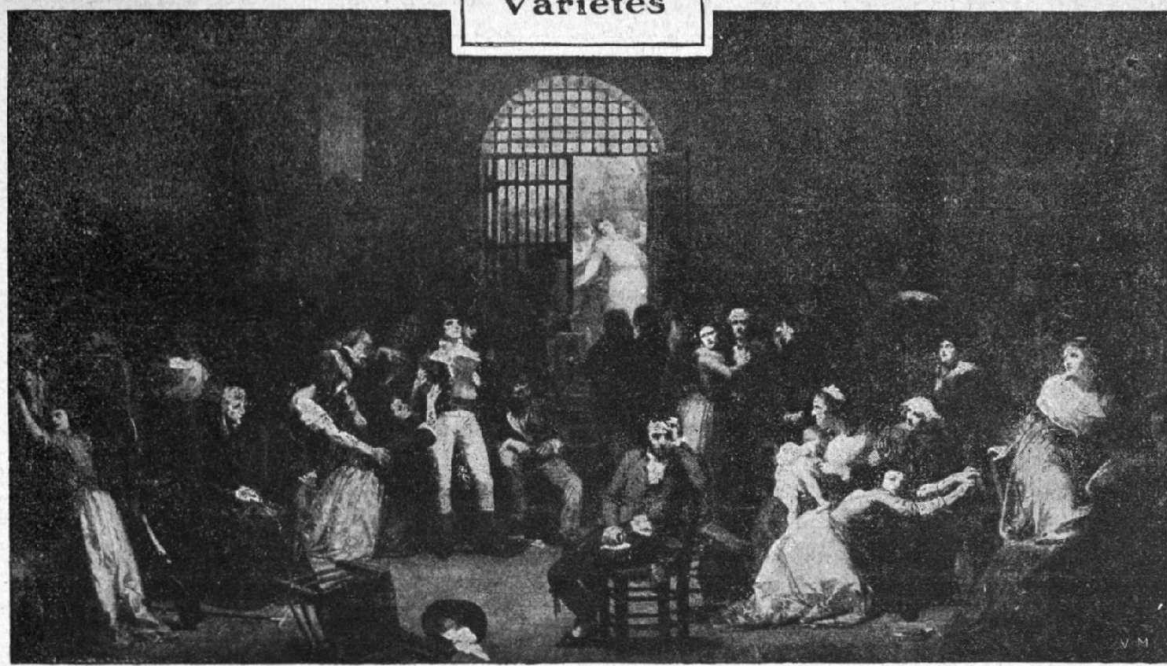
est un modèle de joliesse et de confort, mais son petit salon, au risque de se faire mettre à la porte, on n'en voudrait plus sortir. Puis c'est le cabinet de toilette, fort bien compris aussi. Ah! qu'une aussi exquise installation doit contraster, dans l'esprit de la comédienne, avec le trou où certaine petite artiste de la Porte-Saint-Martin s'habillait jadis à la hâte, dans une telle fièvre d'appréhension qu'il lui arriva un jour, sur l'avis de l'avertisseur : « A vous, Mademoiselle! » de se précipiter tête baissée, de se tromper d'escalier et d'entrer en scène... sur le trottoir de la rue de Bondy, ce qui lui valut une forte amende, car là-haut, sur le « plateau », on l'attendait pendant ce temps-là. Les vrais sentiments des actrices à l'égard de leurs loges sont fort bien résumés en deux exclamations d'Augustine Brohan. Quand elle regagnait sa loge, contente d'elle-même, elle s'écriait avec ravissement : « C'est mon petit paradis! » Si tout n'avait pas marché à son goût, elle gémissait douloureusement : « Quel enfer! » Un ami lui demanda de se prononcer une bonne fois pour le ciel, l'enfer ou tout au moins le purgatoire. Elle fit cette jolie

réponse : « C'est dans ma loge que j'ai enfin compris le paradis et l'enfer. Les âmes se rendent toutes dans le même lieu, qui leur paraît exquis ou horrible, selon qu'elles se sentent pures ou bourrelées de remords. Ma loge est toujours la même; le paradis et l'enfer sont en moi tour à tour. »



UN JOLI PETIT GARÇON

Qui n'est autre qu'une jeune comédienne anglaise en un travesti qu'elle porte à ravir et à tromper tout le monde — même elle-même — lorsqu'elle se regarde dans la glace de sa loge.



LE DÉPART DES GIRONDINS

Le matin de leur exécution, après avoir passé la nuit à souper gaiement, les Girondins s'endormirent quelques heures, puis partirent en chantant pour la guillotine.

Ce que disent les murs de la Conciergerie

A l'heure où il est question, sinon de détruire, du moins de désaffecter les locaux de la Conciergerie, il est intéressant de revoir ces cours et ces cachots où vécurent tant de criminels, tant de héros et de victimes de la Révolution française. Il est intéressant surtout de voir quelle fut entre ces murs la vie et l'attitude de tous ces prisonniers tristement célèbres ou glorieux ❧ ❧ ❧

UN soir de l'année 1633, un acteur du petit théâtre de l'hôtel de Bourgogne, nommé Gros Guillaume, avait fort diverti l'assistance en imitant dans une grimace, certain tic de Richelieu. Le cardinal, ce soir-là d'humeur plaisante, trouva la farce drôle, mais, la voulant continuer à sa façon, feignit d'en ressentir une vive colère, et fit enfermer pour quelques heures l'infortuné comédien à la Conciergerie.

A peine Gros Guillaume fut-il entre les hommes d'armes qu'il se mit à trembler, mais son angoisse devint de l'épouvante

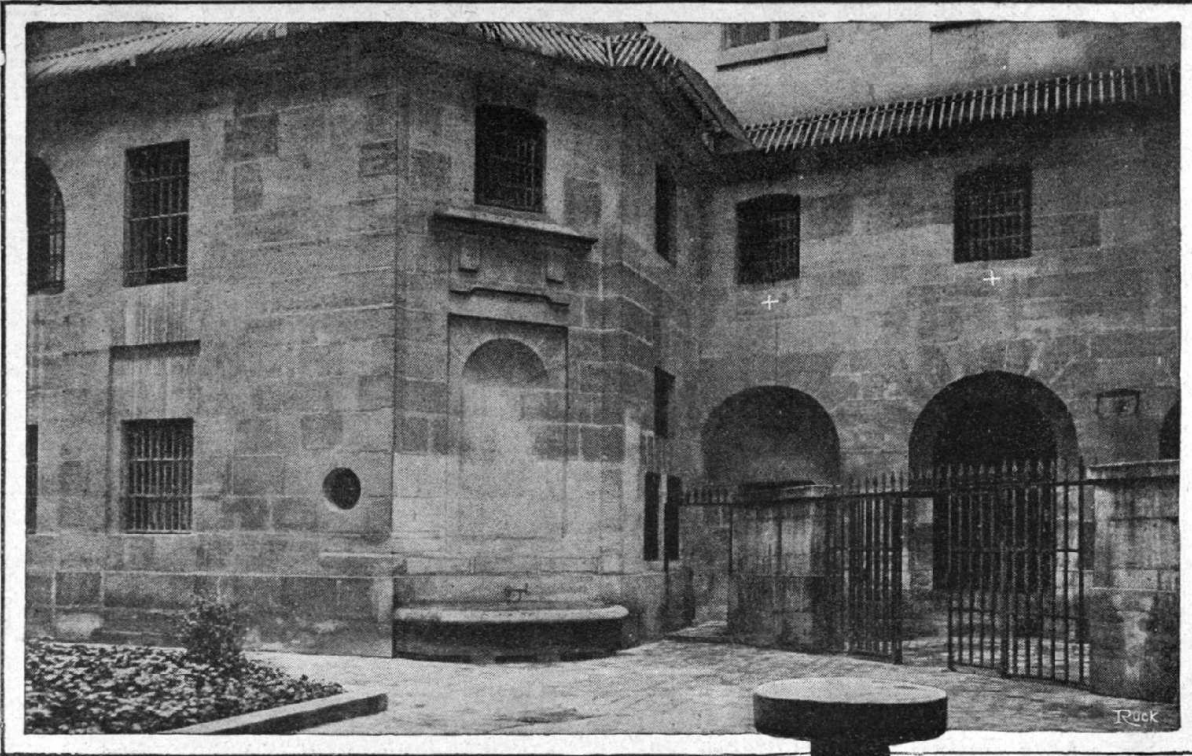
quand on le poussa dans un cachot glacial et sombre en lui disant :

— Tu es dans la cellule de Ravailiac.

Tout donne à penser qu'il fit entre ces murs humides de terribles réflexions, car, le geôlier venant, le lendemain, ouvrir sa porte pour lui rendre la liberté, le trouva sans vie sur son grabat :

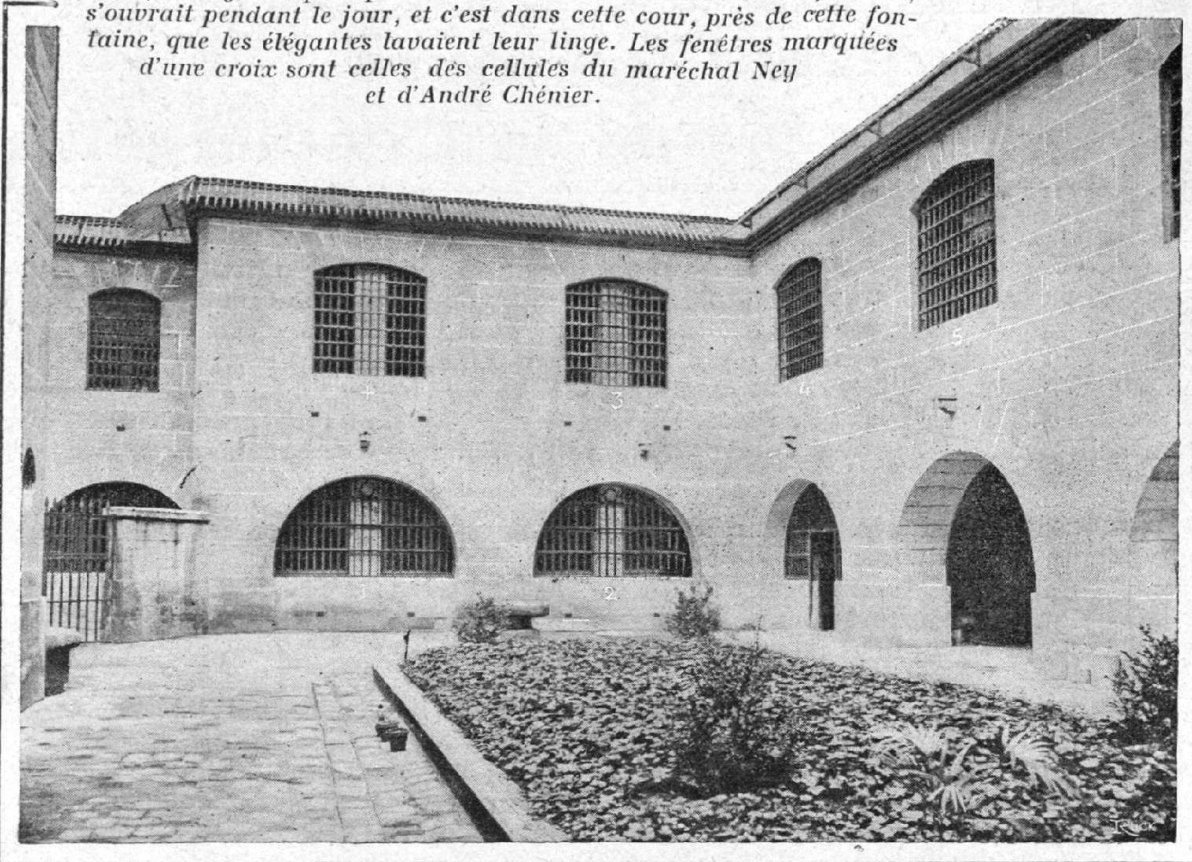
Gros Guillaume était mort de peur.

De nos jours encore, lorsqu'on passe au pied des tours de la Conciergerie, on ne peut se défendre d'un petit frisson en songeant à tout ce qu'ils évoquent de douleurs et de crimes depuis le moyen âge jusqu'à la Commune, en passant par le règne



LA GRILLE

Cette faible grille, qui séparait la cour des hommes de celle des femmes, s'ouvrait pendant le jour, et c'est dans cette cour, près de cette fontaine, que les élégantes lavaient leur linge. Les fenêtres marquées d'une croix sont celles des cellules du maréchal Ney et d'André Chénier.



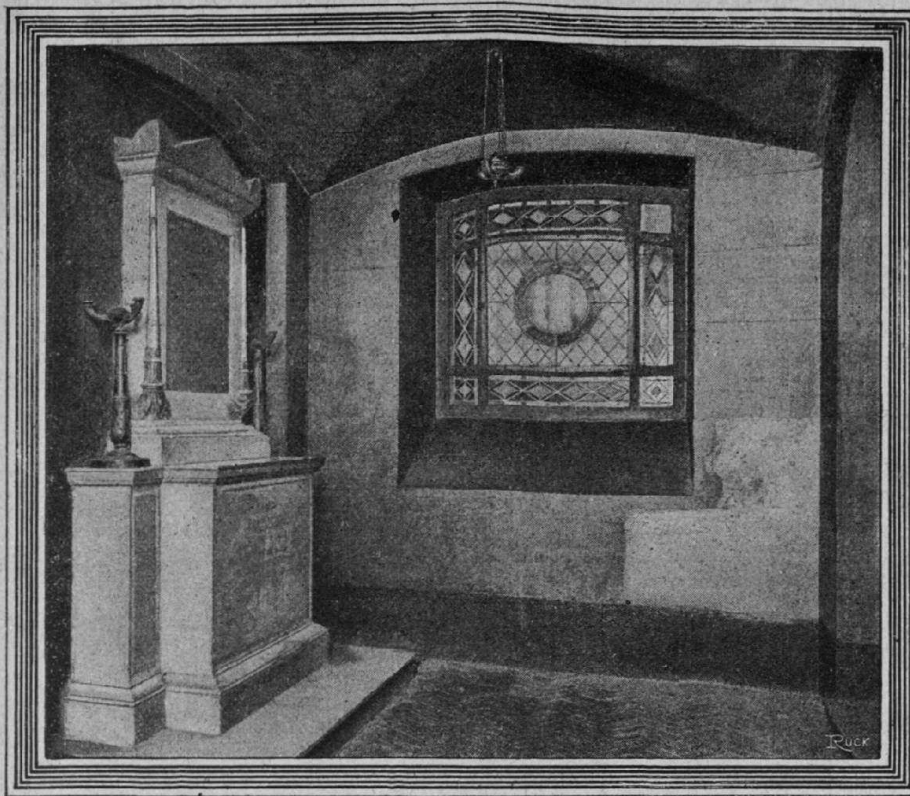
LE JARDIN

Derrière ces barreaux apparaissent Marie-Antoinette (1), Charlotte Corday (2), M^{me} Récamier (3), M^{me} Roland (4), M^{me} Elisabeth (5). Napoléon III occupa la cellule marquée d'une croix.



VERGNIAUD A LA CONCIERGERIE

Quand tu seras un homme, tu diras que tu as vu Vergniaud, le fondateur de la République dans le plus beau temps et le plus glorieux costume de sa vie...



LA CHAPELLE EXPIATOIRE

De la cellule où Marie-Antoinette attendit la sentence fatale, on a fait une chapelle où quelques fidèles viennent souvent accomplir un pieux pèlerinage.

de Louis XV, la Terreur et la Restauration.

La célèbre prison ne figure sur les registres de la Tournelle criminelle (c'était la préfecture de police du temps) qu'à la date du 23 décembre 1391. A cette époque, deux puissants seigneurs se partageaient son gouvernement : l'un, chargé des casernes, des bâtiments logeables; l'autre, des écuries et des étables. C'étaient là d'importantes fonctions, remplies par des nobles, : celui qui avait la garde des écuries et des étables prit le titre de comte des étables, dont plus tard on fit connétable; celui qui veillait sur les casernes et leur entretien s'appela comte des cierges... dont on a fait *concierger*, tout simplement! A telle enseigne, qu'en bonne justice, le serviteur qui dans nos maisons de Paris balaie les escaliers, monte les lettres, et, la nuit, tire le cordon, a autant de droits de s'enorgueillir de ses origines que les descendants du connétable de Bourbon.

Jusqu'au XVII^e siècle, les pensionnaires de la Conciergerie ne furent que de petites gens, et il faut aller jusqu'à François I^{er}, pour trouver le premier nom célèbre: Saint-Vallier condamné à mort pour crime

le bûcher, la corde ou la roue, y étaient enfermés.

C'est ainsi qu'on y trouve des assassins, tels que la marquise de Brinvilliers célèbre empoisonneuse exécutée en 1676, et Damiens, ce laquais tenaillé aux mamelles, roué, écartelé, puis brûlé sur le bûcher en 1757 pour avoir frappé Louis XV d'un coup de canif!...

Mais une gloire nouvelle était réservée à la célèbre *maison de force*; elle allait devenir l'hôtellerie redoutable où dormirent avant de porter leur tête sur l'échafaud, tous ceux qui furent l'honneur ou la honte de la Révolution française.

Brusquement, dans cette effroyable tourmente, la Conciergerie se transforme. Si ses murs sont restés pareils, si ses cachots sont demeurés sinistres et malsains, si, passé le greffe, on entre encore par d'énormes portes dans une pièce obscure, à ce point fréquentée des rats et des souris, qu'on l'appela *Souricière*, une vie étrange commence, la vie ardente et fiévreuse d'hommes et de femmes qui bravent et défient la mort.

Des prisonniers s'entassent dans les cachots où le jour entre à peine, où la

de lèse-majesté.

Moins d'un siècle plus tard, elle devait abriter le meurtrier de Henri IV, Ravallac.

Il ne sortit de la Conciergerie que pour être écartelé en place de Grève. — Eléonore Galigay, maréchale d'Ancre, convaincue en 1617 du crime de lèse-majesté, devait à son tour connaître les cachots de la même prison avant d'être « *décapitée en place de Grève et fait son corps brûlé et réduit en cendres par arrêt de la Cour du Parlement en date du 8 juillet 1617.* »

Déjà la Conciergerie n'était plus une maison d'arrêt banale. Seuls les grands criminels, ceux qu'attendait



Marie-Antoinette dans sa prison d'après une gravure du temps.

paille des litières est corrompue par le défaut d'air. Une odeur insoutenable s'élève de ces locaux où les détenus font leurs besoins, et l'infection est telle que dans le greffe même, on est empoisonné lorsqu'on ouvre les portes. Cependant, le nombre des prévenus devient si considérable, que la surveillance intérieure se relâche. Les prisonniers peuvent communiquer entre eux, les hommes et les femmes séparés durant la nuit ont toute liberté de causer, de s'embrasser pendant le jour; des intrigues se nouent. La prison devient une auberge où l'on peut, moyennant argent, obtenir une sorte de confort. Ceux qui sont sans ressources couchent sur la paille. Les femmes, et les plus fortunés sont à la *pistole*, c'est-à-dire qu'ils ont un lit. C'est un luxe parfois fort coûteux. Qu'on en juge :

A l'origine, on payait un lit 27 livres 12 sous pour le premier mois, et 22 livres 10 sous pour les mois suivants. Puis le prix descendit. Il serait exagéré de croire que cette baisse provint de la rareté des clients. Quand Robespierre arriva au pouvoir, les jugements devinrent si rapides, qu'aucun

lit ne resta un mois entier au même locataire, et qu'à la fin, les quarante ou cinquante lits de la Conciergerie changeant presque chaque jour d'occupant (on avait soin de faire payer le mois d'avance) donnèrent le coquet revenu de 18 à 22.000 livres!

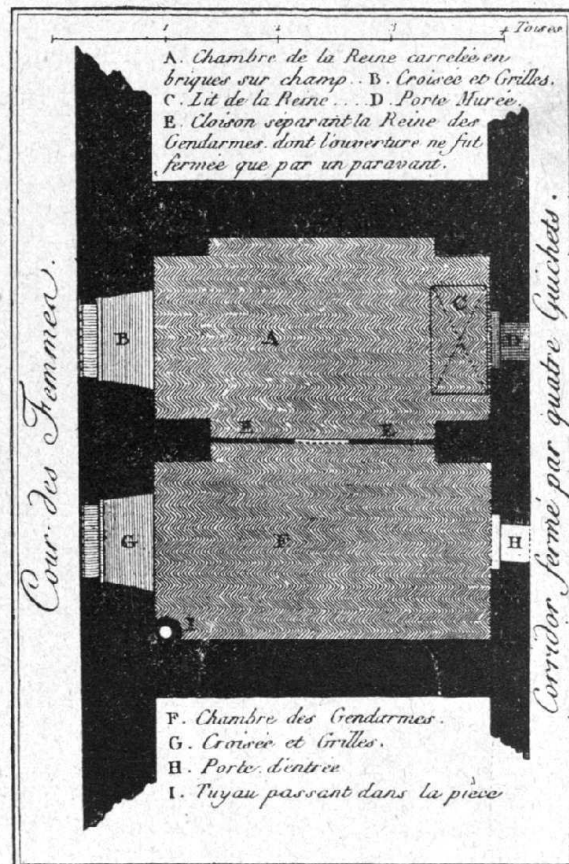
Dans ces affreux cachots, si infects que Beauregard (un des rares qui eurent le bonheur d'être acquittés par le tribunal révolutionnaire) dut se couvrir la figure toute une nuit pour sauver des rats son nez et ses oreilles, leur abandonnant sa culotte « qu'ils mangèrent sur lui », la maladie ne tarda pas à sévir terriblement.

Un médecin venait chaque jour passer la visite à l'infirmerie. Mais, à quoi bon se donner tant de mal pour soigner des malades que la guillotine devait infailliblement guérir des maux d'ici-bas? La visite médicale était une formalité bien platonique, ainsi qu'on peut en juger par l'anecdote suivante :

Un jour, le docteur s'approche du lit d'un malade et lui tâte le pouls.

— Ah! fait-il, il est mieux qu'hier!

— Oui, citoyen docteur, répond l'infirmier. Il est beaucoup mieux... seulement, ce n'est pas le même... celui d'hier est mort.



Plan du cachot de Marie-Antoinette.

— C'est différent!... Eh bien, qu'on lui fasse de la tisane!

Malgré tant de misères et d'horreurs, les prisonniers trouvaient moyen de se distraire.

L'ÉCOLE DE LA MORT. LES DERNIERS JOURS DES CONDAMNÉS

Dans la cour, les femmes en toilette élégante venaient laver leur linge; [on] causait, on *flirtait*, comme nous disons aujourd'hui. Non loin de là des groupes jouaient aux cartes, aux dames, au tric-trac; on se recevait de cachot à cachot, et l'on faisait des vers, des vers gaillards et sans rancune dans le genre de ceux-ci :

Si nous passons l'onde noire,
Amis daignez quelquefois
Ressusciter la mémoire
De deux vrais amis des Lois.
Dans ces moments pleins de charme
Fêtez-nous parmi les pots
Et versez au lieu de larmes
Quelques flacons de Bordeaux!

La nuit venue, assis sur leurs lits, les prisonniers se donnaient le spectacle, figurant les juges et les jurés du tribunal révolutionnaire. Deux d'entre eux représentaient l'accusé et son défenseur. Étendu sur une planche du lit que l'on renversait, le condamné subissait le simulacre du supplice de la décapitation, puis après beaucoup d'exécutions, l'accusateur devenait accusé, et était exécuté à son tour.

Les geôliers ayant un surcroît de travail se faisaient aider dans leur surveillance par des chiens. L'un d'eux, molosse énorme du nom de Ravage, était particulièrement redouté. Or, il advint qu'une nuit, des prisonniers parvinrent à s'évader, malgré cet incorruptible gardien... Le lendemain, les geôliers faisant leur ronde, trouvèrent le cachot vide, et Ravage qui se promenait paisiblement, ayant, attaché à la queue, un assignat de 5 francs portant ces mots :

« On peut corrompre Ravage avec cent sous et un paquet de pieds de mouton. »

Pour charmer les heures de captivité on lisait les journaux : l'un d'eux, *La Guillotine*, se vendait jusqu'à cent livres (d'assignats).

Durant cette période, le registre d'érou de la Conciergerie devient lugubrement suggestif.

Le 23 avril 1793, on y voit Marat qui, relâché bientôt, devait être peu après poignardé par Charlotte Corday; en novembre, le général Custine; Philippe-Egalité, condamné comme conspirateur, qui dormit sur un lit de sangle dans la salle

à manger du concierge, et monta à l'échafaud vêtu d'un frac bleu, d'un gilet de piqué blanc, et, dit-on, d'une culotte de peau humaine; Bailly, ancien maire de Paris, ami de Lafayette, qui répondait à un homme lui criant sur le chemin de la guillotine : « Tu trembles, Bailly? — Non, j'ai froid! » Mme Roland; Mme Elisabeth, « *sœur de Louis Capet* », érouée le 20 floréal (25 mai) An II, et qui devant le tribunal, aussitôt son nom prononcé, entendit la foule hurler :

— C'en est assez! La Mort! La Mort!

A côté de la fille de France, quelle ironie du hasard voulut placer la Du Barry, la seule qui trembla à la Conciergerie!...

Bientôt, les plus glorieux mêmes passent les horribles guichets. Danton, après avoir sauvé la patrie, chassé les Prussiens de la Champagne, fut la victime de la Terreur qu'il avait organisée. Condamné par Robespierre, il entra à la Conciergerie le front haut, l'allure insouciant. Parfois des accès de colère le faisaient rugir dans la nuit :

— Ils croient pouvoir se passer de moi, s'écriait-il, ils se trompent! et, prenant ses joues à pleines mains : « Ils ne se doutent pas du vide que laisse cette tête-là! »

Au moment de monter à l'échafaud, pendant la toilette, il redevient railleur.

— Pourquoi tant de façons? C'est bien bon pour les imbéciles qui vont nous regarder dans la rue!

Et soudain, au pied de la guillotine, les poignets attachés et la chemise ouverte :

« Bourreau! Tu montreras ma tête au peuple! Elle en vaut la peine! »

Une jeune fille devait dormir non loin des murs qui l'avaient abrité : Charlotte Corday, meurtrière de Marat. A aucun moment, dirent ceux qui la virent, elle ne manifesta le moindre émoi. Partant pour le Tribunal révolutionnaire, elle disait au concierge :

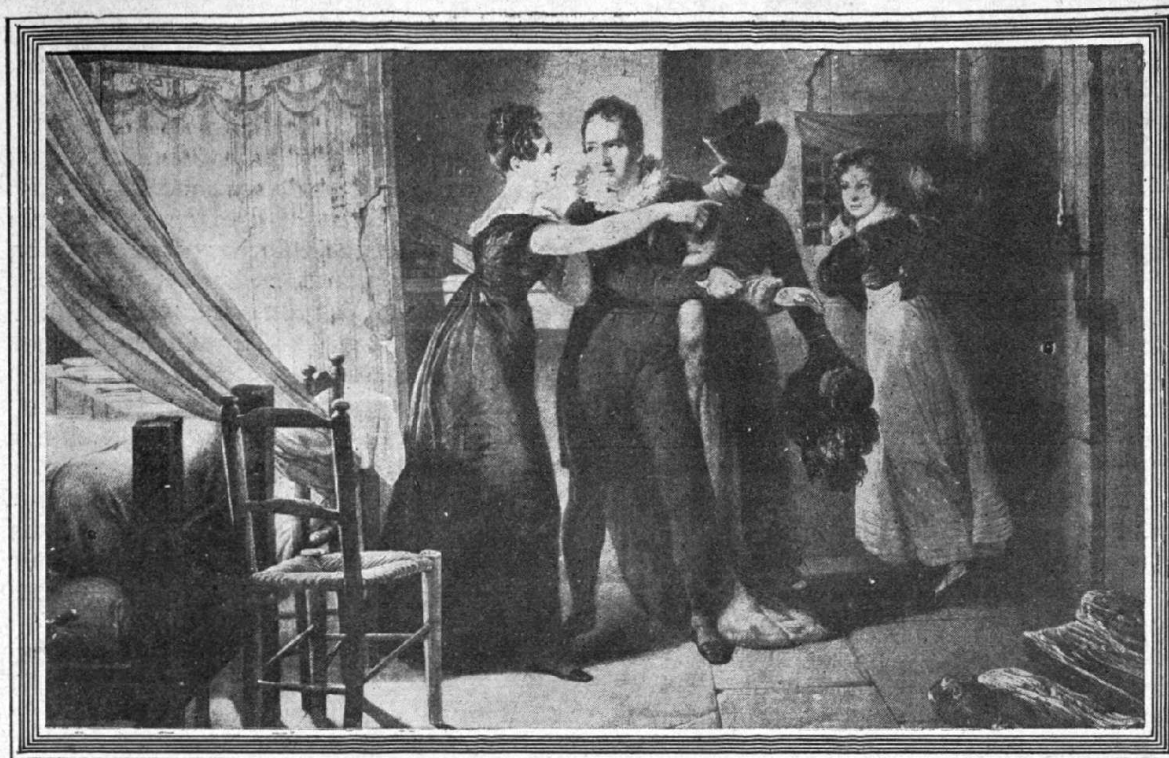
Monsieur Richard, ayez soin que mon déjeuner soit servi lorsque je descendrai de là-haut. Mes juges sont sans doute pressés, et je veux faire mon dernier repas avec votre femme et avec vous ».

Quelques instants avant l'exécution, elle répondait au prêtre venu pour la confesser :

— Je n'ai pas besoin de votre ministère. Le sang que j'ai versé et mon sang que je vais répandre sont les seuls sacrifices que je puisse offrir à l'Éternel.

Son courage serein faisait dire à Vergniaud :

— Elle nous tue, mais elle nous apprend à mourir!



UNE ÉVASION

Le comte de La Valette revêt, dans sa cellule, les vêtements de sa femme grâce auxquels il put franchir les guichets. La comtesse, pour endormir tous soupçons, avait endossé les habits de son mari et était restée dans sa cellule.

Jusqu'ici les prisonniers étaient entrés individuellement à la conciergerie : la nuit du 30 septembre vit les portes du guichet se refermer sur tous les Girondins. La reine Marie - Antoinette était encore prisonnière à la Conciergerie. Le même toit abritait une reine chassée du trône et ceux qui l'en avaient fait tomber.

Redoutables, encore que vaincus et enchaînés, les Girondins furent placés dans un quartier distinct de la prison (libres de lire et d'écrire). Il leur était permis de communiquer



LA DERNIÈRE ÉTAPE

M. de La Valette, déguisé, monte en chaise à porteur.

avec leurs femmes, leurs enfants, leurs amis.

Mais Robespierre ne lâchait pas sa proie, et les têtes des Girondins étaient la rançon de sa puissance. Il les savait assez grands pour forcer l'admiration du peuple, et n'avait pas entendu sans frémir le récit de l'entrevue que Vergniaud, dans un complet dénue-ment, avait eue avec son beau-frère venu de Limoges pour lui apporter un peu d'argent. Comme l'enfant de ce dernier, âgé de dix ans, voyant son oncle hâve, dégue- nillé, les cheveux épars et la barbe

inculte, se réfugiait près de son père, Vergniaud l'avait pris dans les bras :

« — Mon enfant, rassure-toi et regarde-moi bien ! Quand tu seras un homme, tu diras que tu as vu Vergniaud, le fondateur de la République, dans le plus beau temps et dans le plus glorieux costume de sa vie : celui où il souffrait la persécution des scélérats, et où il se préparait à mourir pour les hommes libres ! »

Avec leur fougue méridionale, oubliant que des barrières infranchissables les séparaient du monde, les Girondins clamaient dans leurs cachots leur hymne à la Liberté, et leur mépris des tyrans révolutionnaires. Ils vécurent dans l'ancienne chapelle, qui s'appelle aujourd'hui *Salle des Girondins*, des heures d'enthousiasme éperdu. Rien ne saurait égaler la grandeur du dernier repas que Bailleul, député, leur avait fait tenir le soir de leur condamnation. Ils se mirent à table à minuit, et mangèrent en silence. Les mets achevés, on ne laissa sur les tables que les flacons et les fleurs : l'aurore se levait. Ils se laissèrent aller à une joie débordante. Quand le jour parut tout à fait, ils se recueillirent. Quelques-uns se couchèrent et dormirent d'un profond sommeil, puis, tous, ils marchèrent glorieusement au supplice.

DES TUILERIES A L'ÉCHAFAUD. MARIE-ANTOINETTE, PRISONNIÈRE

Si les pierres pouvaient redire les mots qui les frappèrent, Robespierre à son tour prisonnier à la Conciergerie eût entendu dans les imprécations de ses victimes dans son cachot, voisin de celui de Marie-Antoinette, Reine de France, transférée dans la nuit du 2 août 1793 du Temple à la Conciergerie, et dont voici l'écrou :

« *La nommée Marie-Antoinette, dite de Lorraine, d'Autriche, veuve de Louis Capet, prévenue d'avoir conspiré contre la sûreté du peuple français, est recommandée à la diligence de l'accusateur public du tribunal révolutionnaire.* »

On a tant écrit sur le séjour de la reine dans sa prison, que son souvenir est inséparable de l'histoire de la Conciergerie. Sa captivité, si douloureuse qu'elle ait pu lui être, ne semble pas avoir été aggravée, au début, par les cruautés qu'on a dites.

Mais bientôt une tentative d'évasion amena un changement. A la suite de l'Affaire de l'œillet (un certain M. de Rougville avait fait tenir à la Reine un billet caché dans un œillet) elle fut transférée

dans un autre cachot. Entre temps, on connut les détails du complot habilement ourdi, et dès lors Marie-Antoinette placée dans le local de la pharmacie, fut l'objet d'une surveillance étroite et douloureuse. Afin d'empêcher toute communication avec l'extérieur, la grande croisée fut bouchée par une plaque de tôle jusqu'au cinquième barreau de traverse, grillagée, et la fenêtre de l'infirmerie totalement condamnée.

Le mobilier, très rudimentaire, se composait d'un lit de sangle, de deux matelas (un de crin, un de laine), d'un traversin et d'une couverture. Une table, deux chaises, un paravent, un fauteuil garde-robe, un carton à linge, un petit miroir composaient tout l'ameublement. C'est dans cette triste chambre, où le soleil ne pénétrait guère, que Marie-Antoinette attendit la sentence du tribunal révolutionnaire.

Les serviteurs de la prison étaient bons pour elle.

Un jour, la concierge allant faire ses provisions, choisissait des légumes. Comme elle ne semblait rien trouver à son goût, la marchande lui dit avec humeur :

— C'est donc pour un personnage bien considérable ?

— Oui... C'est une personne qui a été très considérable... C'est la Reine.

— Ah ! pauvre femme, dit la marchande, prenez ce que j'ai de meilleur, et surtout ne me payez pas !...

Le même jour, un gendarme entendant la Reine murmurer que la fumée l'incommodait, brisait sa pipe, et un autre disait à un visiteur qui entra dans sa prison :

— Ne lui parlez pas de ses enfants...

Elle vécut ainsi deux mois et demi, et mourut sur l'échafaud le 16 octobre 1793, âgée de 37 ans, 11 mois, 14 jours.

On a retrouvé dans les archives nationales l'inventaire de sa garde-robe dressé après son exécution, et il y a quelque mélancolie à voir dans quelle pauvreté finit celle qui avait été reine de France.

« *Du 26 au 1^{er} mois de l'An II de la République, est comparu le citoyen Bault, concierge de la Maison de Justice, accompagné de deux gendarmes et de l'officier de poste lequel a déclaré que dans la chambre ci-devant occupée par la veuve de Louis Capet et décédée le jour d'hier, se sont trouvés les effets dont la description suit :*

15 chemises toile fine garnies de petites dentelles;

1 mantelet de Raz de Saint-Maur;

2 déshabillés complets de pareille étoffe;

1 fourreau à collet;

*1 jupon de bazin des Indes à grandes raies ;
2 jupons de bazin des Indes à petites raies
5 corsets toile fine ;
1 robe à collet en toile de coton ;
1 camisole de pareille toile ;
Le tout donné aux hôpitaux. »*

Malgré sa détresse, pas un instant son orgueil ne fléchit. Le jour de son exécution, pour l'obliger à baisser la tête, on mit une planche en travers de la porte de son cachot. Mais, sentant l'injure, elle passa, se redressant de toute sa hauteur, et se blessa au front plutôt que de s'incliner.

Marie-Antoinette fut une des dernières victimes de la terreur. De 1793 à 1815, la Conciergerie ne compta plus d'hôtes illustres. Mais quand les émigrés rentrèrent en France après les Cent Jours et Waterloo, la Restauration triomphante enferma dans les mêmes cachots où avaient dormi les défenseurs de la Monarchie, les serviteurs fidèles de Napoléon I^{er}.

Le maréchal Ney y attendit la mort, en compagnie du comte de La Valette qui parvint à s'évader, et du général Labedoyère.

Les pages héroïques de la Conciergerie étaient achevées. La vieille prison reprit ses destinées premières. Plus d'enthousiasmes, plus de grands noms, plus de martyrs : de simples criminels.

Le cachot où Ravaiillac avait été enfermé devint celui de l'assassin du duc de Berry, Louvel, mis à mort le 7 juin 1820. Fieschi, après sa tentative d'assassinat sur la per-

sonne de Louis-Philippe en 1836, eut pour prison la cellule de Damiens. Les souvenirs historiques pas plus que la certitude de la mort n'entamèrent pas du reste sa bonne humeur. C'était, dirent ses gardiens, le plus joyeux compagnon du monde. Tout en attendant la sentence fatale, il se plaisait à bien manger, ainsi qu'en fait foi ce billet tracé de sa main, qu'il envoyait à M. Lebel, directeur de la prison :

Monsieur Loubet (sic)

Plus de raisin, Si vous envoyé quelqu'un, je dirai au valet de chambre de ne pas craindre de chargé le comissionère. Votre dévoué

Fieschi.

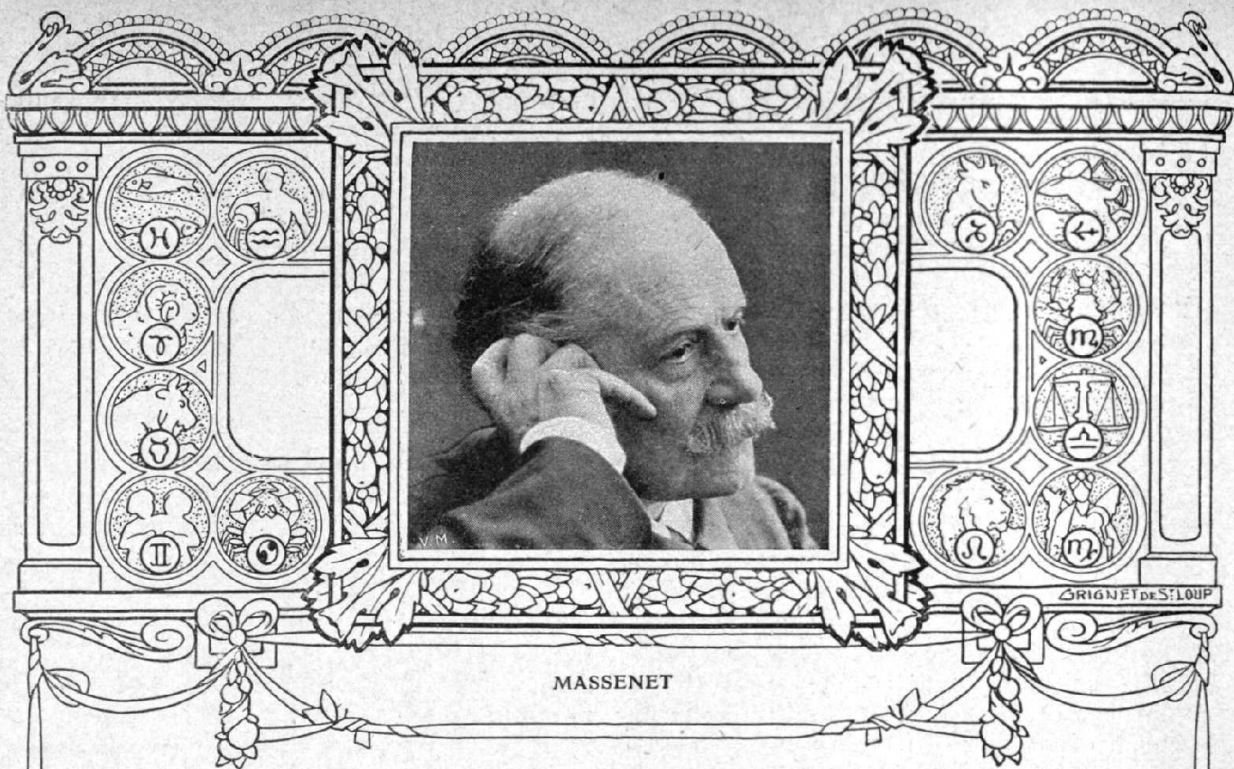
De nouveau, le silence se fit sur la Conciergerie. Elle n'abrita plus que des escarpes des voleurs obscurs, bons tout au plus pour la cellule ou les travaux forcés. Le bourreau cessa d'y venir chercher ses victimes et en désapprit le chemin.

Pourtant, en 1871, pendant la Commune, on put croire que les 84 otages prisonniers n'en sortiraient pas vivants. Mais cette nouvelle tache de sang n'éclaboussa pas ses murs, et de nos jours, insalubre, inconmode, la Conciergerie n'est plus qu'un monument curieux, dont chaque jour l'histoire tragique s'estompe et se fleurit de légendes, un coin pittoresque de ce vieux Paris qui, peu à peu, se modifie, s'abîme, s'effrite sous la pioche et disparaît.



LE BRAVE DES BRAVES !

Le maréchal Ney, emprisonné en 1815 après Waterloo, aimait à se promener sous les voûtes de la Conciergerie, évoquant sans doute entre ces murs épais tous les champs de bataille où il avait risqué sa vie pour la gloire de la patrie et la grandeur de nos armées.



HOROSCOPE (1)

Ce que disent la main et les astres

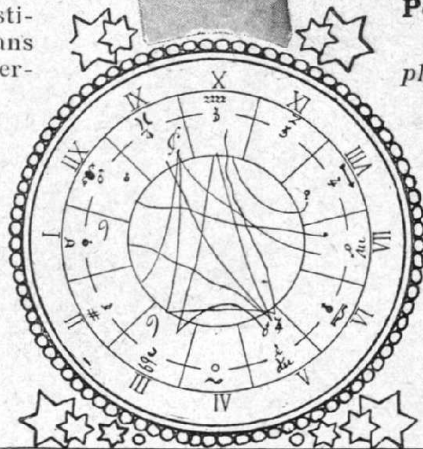
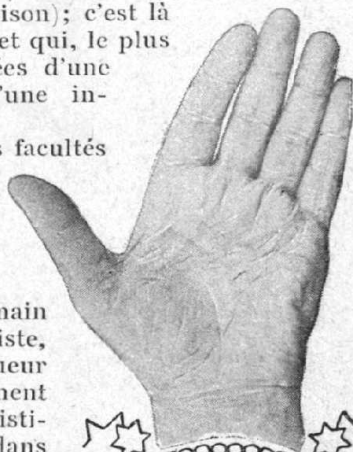
Né le 12 mai 1842, sous le signe du Taureau (force et volonté) et dominé par Mercure (art et combinaison); c'est là un très heureux mélange et qui, le plus souvent, crée des destinées d'une brillante renommée, d'une influence rayonnante.

L'horoscope dénote des facultés intellectuelles inclinant aux études sérieuses, aux sciences naturelles, aux mathématiques.

En regardant la main, je penche pour une main de musicien très artiste, car le délié, la longueur des doigts et spécialement du petit, sont caractéristiques. Peu de volonté dans le pouce, beaucoup de nervosité dans les influences évidentes et, grâce à Mercure, le don de réparer les fautes commises par le caractère sensuel et emporté. Beaucoup d'aspirations diverses dans cette existence et, au fond du cœur, le vif souci de ne s'être distingué peut-être que d'une manière. Je devine, par exemple, le regret de la tribune. Cette main d'artiste, chose curieuse, est autori-

taire, volontaire, mais d'une volonté tout en nerfs. La réflexion ne vient qu'après l'action. Je remarque dans cette main, autant que la photographie me permet d'en juger, un beau dédain des titres, des réclames, encore que tout cela n'ait dû manquer à cette destinée! Elle s'affirme encore plus belle dans l'avenir, si cela est possible. Si la main a tenu ce qu'elle promettait, il doit y avoir là un grand talent et une grande renommée.

A. DE THÈRES.



Portrait graphologique

Point n'est besoin d'être graphologue pour reconnaître dans cette écriture splendide, aux lettres larges, séparées, lentes et harmoniques, une des organisations cérébrales les plus solides de notre époque. Tout dénote l'imagination ardente, tempérée par une volonté tenace, l'activité fiévreuse, et l'originalité qui crée.

Le paraphe vertical des indépendants remplace depuis peu le paraphe soulignant que le maître avait depuis trente ans.

M. Massenet

(1) Voir N° 22 et 23.



VOILÀ deux ans que *Je sais tout* existe : voilà déjà vingt-quatre volumes qui, successivement, avec la petite fête joyeuse de leurs couvertures nouvelles, ont répandu sur le monde la marée immense de leurs cinq millions et demi d'exemplaires.

Puisque nous sommes au seuil d'une nouvelle année, exposons ce que nous espérons, ce que nous *voulons* faire — ce que nous ferons — pour donner pleine satisfaction aux abonnés et lecteurs dont la fidélité et le zèle ont fait notre belle prospérité présente. Aussi bien, nous n'avons cessé de correspondre avec un grand nombre d'entre eux, et nous croyons avoir réussi dans l'effort persistant que nous avons accompli pour être au courant de leurs besoins et de leurs desiderata.



Fidèles à notre principe d'offrir à nos lecteurs la primeur de celles des œuvres des meilleurs auteurs qui peuvent être mises entre toutes les mains, nous publierons les romans inédits suivants :

VOCATION D'ARTISTE, par *Marcel Prévost*; LA VISION, par *Jules Claretie*; LE MIRAGE D'UN CRIME, par *Abel Hermant*; LE LION, par *J.-H. Rosny*; LE MOT D'ORDRE, par *Georges d'Espèrès*; LA TERREUR DES IMAGES, par *Jules Perrin*; LE MAJORAT, par *M.-A. de Bovet*; MONSIEUR MONOCLE, par *G. de Peyrebrune*.

Nous avons également signé des traités nous permettant de nous assurer des romans inédits, écrits spécialement pour nous, par *François Coppée*, et *Henri Lavedan*. De plus, outre la suite de la série désormais célèbre des AVENTURES D'ARSENÈ LUPIN, nous publierons deux œuvres destinées, croyez-nous, à un grand succès: LE JOURNAL D'UNE REINE D'AUJOURD'HUI; UN MONDE SUR LE MONDE, grand roman scientifique et fantastique, illustré d'admirables et saisissantes compositions de *H. Lanos*.

P.-S. — Toute personne qui s'abonnera avant le 1^{er} février recevra gratuitement les numéros contenant la nouvelle série des Aventures d'Arsène Lupin, y compris le numéro de Noël.

Indépendamment de ces romans, nous nous sommes assuré la collaboration de *Paul Bourget*, *Conan Doyle*, *Tristan Bernard*, *Maurice Leblanc*, *Maurice Level*, pour des nouvelles inédites.



Je sais tout continuera à publier des pièces de un, deux, trois, quatre et cinq actes, représentées dans les théâtres de Paris, — en choisissant, conformément à ses engagements vis-à-vis de ses lecteurs, celles qui peuvent être lues par tous et toutes.



Nos lecteurs nous ont demandé à plusieurs reprises d'organiser des séries d'enquêtes artistiques, sociales, scientifiques.

Pour répondre à ce désir, nous leur donnerons diverses enquêtes illustrées sur des sujets d'actualité : « *Quel est le but de votre vie?* — *L'influence de l'américanisme sur notre pays?* — *Que pensez-vous de l'au-delà?* — *La navigation aérienne, etc., etc.* » A ces en quêtes, *Je sais tout* joindra quelques grandes interviews qui feront sensation.



La collection de *Je sais tout* 1906-1907 formera une splendide collection d'art, grâce aux suppléments en couleurs consacrés aux œuvres des plus grands artistes morts et vivants (suppléments et hors-texte de *Boldini*, *Cappiello*, *Chartran*, *La Gandara*, *Flameng*, *Helleu*, *Abel Faivre*, *Henner*, *Tony-Robert-Fleury*, *A. Guillaume*, *Lévy-Dhurmer*, etc.)



Dans les 12 volumes de l'année, 60 concours, dotés de 25.000 francs de prix. En avril prochain, un grand concours extraordinaire, doté du plus beau prix qu'ait jamais offert un journal illustré: une automobile de 24 chevaux du prix de 25.000 fr. (châssis BRILLIÉ, carrosserie de la Compagnie de l'AUTO-TOURISME).



M. HENRI LAVEDAN
dont *Je sais tout* publiera
un roman inédit



M. PAUL BOURGET
dont *Je sais tout* va publier
une nouvelle inédite



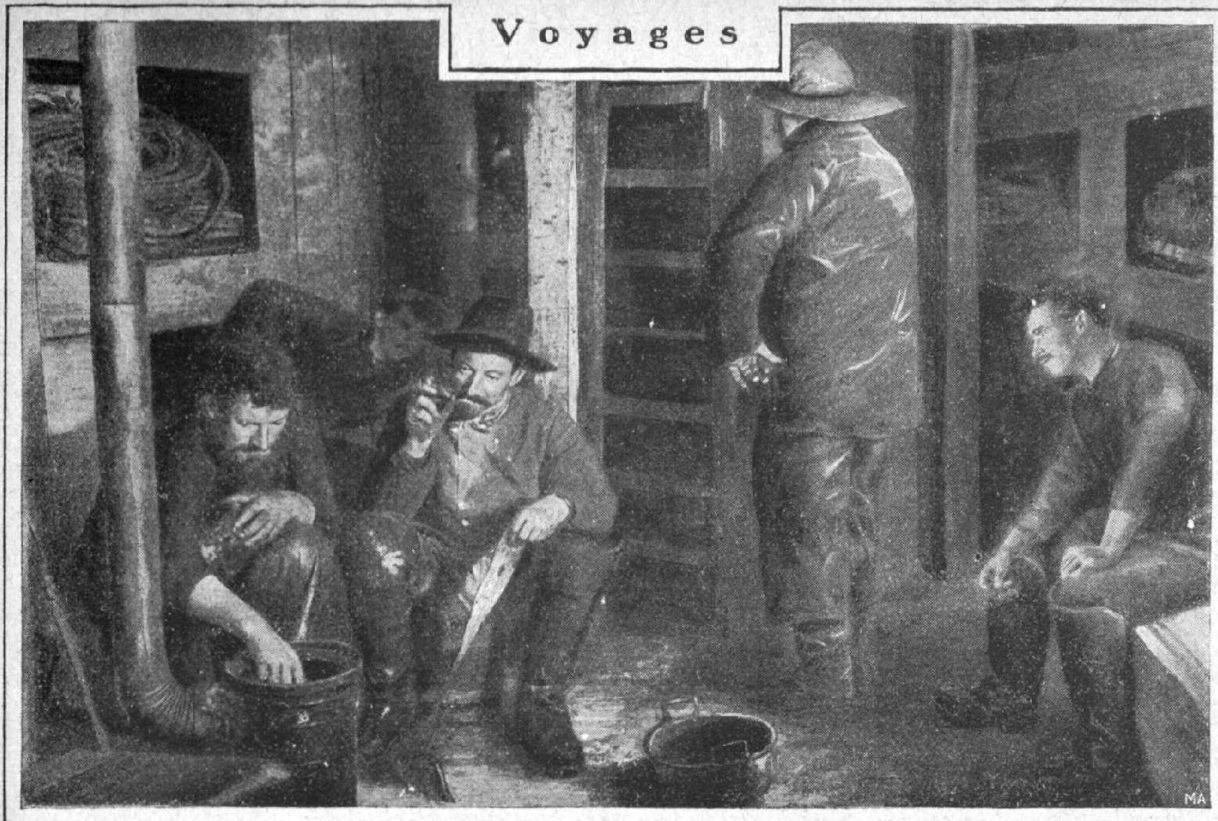
BUCOLIQUE

Vers ces monts où la lune argente un humble toit,
 Je veux suivre ce chien qui marche près de toi,
 Sans hâte, l'œil luisant de son bonheur tranquille...
 Je suis las, ô berger, des hasards de la ville
 Et, pareil au fruit lourd que l'orage a crevé,
 Mon rêve s'éparpille aux cahots du pavé !
 Mais ta porte est ouverte et, pour que tu les cueilles,
 Les clairs raisins du seuil, mi-cachés sous les feuilles,
 Se gonflèrent longtemps à la tiédeur du mur.
 Le bois est frémissant. Il pleut. L'automne est mûr
 Et la triste saison, plus qu'aucune autre, est douce
 Trainant, en son manteau de pampres et de mousse,
 Le parfum pénétrant du sol âcre et mouillé...
 Je dormirai, le front sous mon bras replié,
 Sur ta couche, berger, de joncs et de fougère,
 bercé par la forêt dont l'haleine est légère
 Mais dont le cœur mélancolique est si puissant
 Qu'il infiltre déjà son ardeur en mon sang.
 Je dormirai paisible, ignoré, sans défense,
 De mon sommeil perdu, de mon sommeil d'enfance,
 Oublieux du malheur et des tourments subis,
 A tes côtés, avec ton chien et tes brebis,
 Dans la simple chaleur d'une cape de laine.

Mais les nuages, vois !... s'assemblent sur la plaine ;
 Ami, l'heure a sonné de prendre du repos.
 Je vais ouvrir l'étable au-devant des troupeaux...
 Les sabots font craquer l'or de la paille fraîche,
 Tandis que, jaune et gris, couleur de feuille sèche,
 Aspirant l'air, bourru, tendre et malicieux,
 Ton chien, fidèlement, tourne vers moi les yeux...

GABRIEL NIGOND.

(1) GABRIEL NIGOND est un jeune poète qui n'aura pas moins de trois pièces en vers jouées cette saison : Le Cœur de Sylvie, au théâtre des Bouffes ; Molière, avec M. Leloir, à la Gaité, et Le Dieu Terme, à la Comédie-Française.



LE DORTOIR

Entassés les uns sur les autres dans l'obscurité, c'est là que les Terre-Neuvas dorment ou se reposent — quand ils peuvent — secoués et meurtris par les assauts de la vague, parmi les relents de poisson et de graisse.

Six mois dans la brume!

La récente odysée du *Christophe-Colomb*, ce morutier qui, désespéré par la tempête, parvint, par ses seuls moyens, et malgré une mer furieuse, à regagner son port d'attache, donne une douloureuse actualité à la vie des pêcheurs de Terre-Neuve. L'un d'eux, un vétérana, a dépeint à un collaborateur de *Je sais tout* leur travail effroyable et leur souffrance au cours de la campagne de pêche qui dure six mois X X X X



Assis sur un paquet de cordages, le vieux pêcheur me parle lentement. Sa figure tannée, mangée par le soleil et l'eau de mer, est toute sabrée de rides. Ses yeux n'ont plus de cils, ni sourcils et ses lèvres tremblent sur sa bouche édentée. Il me montre du doigt et me nomme les barques amarrées dans le port, et celles qui, là-bas, doublent la pointe du phare, les bouées qui jalonnent la passe. La mer mobile, immense et monotone est une plaine dont il connaît

tous les sentiers. Il se détourne un peu et m'indique l'église noire avec son clocheton pointu et l'étroit cimetière où les tombes se pressent, toutes pareilles avec leurs dalles courtes et leurs petites croix, puis il me dit, bien naturellement :

— Ça, ça n'est pas pour nous. Chez nous, il n'y a personne au cimetière que les femmes. Nous, les hommes, on meurt au Banc. Mon père, mes frères, un de mes fils y sont restés. Bien sûr, moi j'y mourrai, comme les autres.

Le Banc! Ce mot revient sans cesse dans



LE PILOTE

Par tous les temps, qu'il pleuve ou neige, cramponné à la barre où ses doigts se déchirent, le pilote demeure sur le pont, tenant au bout de ses poignets, la vie de trente hommes d'équipage.

la conversation des matelots. C'est là qu'ils vivent, là qu'ils meurent; c'est là qu'ils peinent la moitié de l'année, par tous les temps, sur la mer mauvaise, dans la nuit traîtresse : le Banc, c'est la nourrice et la marâtre, le Banc, c'est Terre-Neuve !

Chaque année, dès les premiers jours de mars, à Fécamp, à Granville, à Morlaix, une grande animation règne à bord des centaines de goélettes armées pour la pêche à la morue. Peintes à neuf, chargées de toile, les flancs brillants de goudron, elles emportent tout ce que le village compte d'hommes valides. Toutes pareilles

avec le poste des pêcheurs à l'avant, les cabines du capitaine et du second à l'arrière, elles ont un petit air de fête. Le pont est net, les cordages sont enroulés avec soin, en haut du grand mât, une image sainte entourée de buis bénit met une tache dorée sur le ciel. Les placards, les soutes, sont bondés de vivres. On a entassé dans la cale autant de sel gris qu'on a pu — de quoi saler des tonnes et des tonnes de morue. Sur le pont, de petits canots à deux places sont solidement amarrés : *les doris* sur lesquels les pêcheurs iront tendre leurs lignes.

Les trente-cinq hommes d'équipage sous leurs vareuses cirées, raides et luisantes, vont et viennent, presque sans bruit, larguent les voiles, halent sur les cordages. La mer a fini de monter, et les bouées dansent sur les petites lames. Sur la jetée les femmes, les enfants crient un dernier adieu. Les voiles neuves se gonflent, les poulies grincent... Un à un les bateaux partent très lentement, glissent vers l'horizon... diminuent... disparaissent...

Les Terre-Neuvas sont partis et ne toucheront plus terre avant six mois.

Le bateau emporte avec lui tout ce qui est indispensable à la vie : du biscuit, des conserves, du lard, du café, du thé, du sucre, du vin, du cidre, du beurre salé, de l'huile, du saindoux, du chocolat, du charbon pour alimenter les poêles et la cuisine, du pétrole, du tabac, et une boîte à pharmacie vérifiée, plombée par l'autorité maritime et qui ne sera ouverte qu'au large.

Pendant les jours interminables de la traversée, les hommes préparent les engins de pêche. On ne parle guère : qu'aurait-on à se dire ? On se repose afin de mieux supporter les fatigues de la pêche. Enfin, le

bateau mouillé à cent lieues de Saint-Pierre et de Miquelon et le travail commence, effroyable, sans trêve.

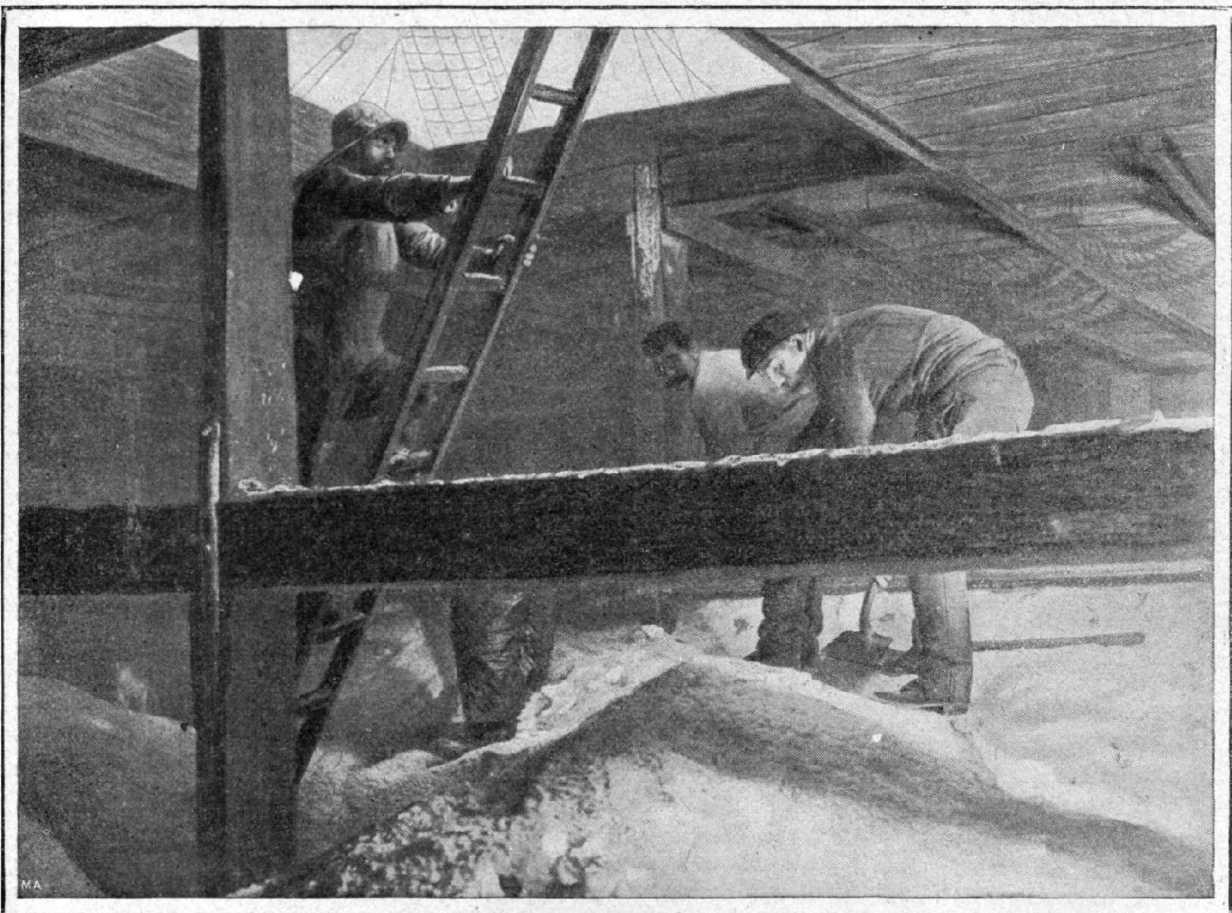
Tout d'abord, il faut chercher l'amorce, les *bulots*, sortes de gros escargots dont on garnira les hameçons et aussitôt commence l'angoisse de la pêche, car toute la campagne dépend des bulots.

— Au Banc, disent les vieux pêcheurs, il y a toujours de la morue, mais il n'y a pas toujours du bulot!

Tout le jour, on hale sur les filets, on entasse dans les baquets les coquillages dont on écrase la coquille et qu'on accroche ensuite aux hameçons. Les doigts saignent sous l'effort, les cordes déchirent la peau, mais qu'importe, il faut équiper les immenses lignes de 133 mètres, et chaque homme ayant un millier d'hameçons à amorcer, on n'a pas le loisir de se plaindre. On travaille de l'aube à la nuit, et lorsqu'enfin la récolte des bulots est terminée, quand les lignes sont prêtes, deux à deux,

les hommes quittent le bord sur les doris et s'en vont tendre leurs lignes au loin.

Maintenant, ils n'ont plus l'abri du grand bateau aux flancs solides, hauts sur la mer. Ils sont dans de petites barques fragiles, qu'un coup de vent retourne et qu'une vague écrase. Ils sont seuls entre le ciel et l'eau. Ils avancent à l'aventure, sans rien pour les guider, que leur instinct, et cette obscure science de la mer qui change chaque jour, à toute heure. Par temps clair, ils aperçoivent, quand la doris bondit à la crête d'une vague, d'autres bateaux et d'autres barques, et ils pêchent, sans arrêt puis, lorsque vient la nuit, ils regagnent la goélette. Mais parfois il arrive qu'à l'heure du retour, ils sont surpris par le bouillard épais et jaunâtre de Terre-Neuve, qui en quelques secondes fait la nuit, noyant dans la brume tous les objets, mettant un manteau d'ombre sur tout ce qui vivait il y a un instant. Alors, séparés de tout, n'ayant rien pour retrouver leur



L'ENFER

C'est ainsi que les Terre-Neuvas appellent ce réduit où s'entassent les poissons éventrés que les saleurs, les yeux brûlés, les mains sanglantes, rangent dans des immenses baquets garnis de sel.

route, pouvant à toute minute redouter l'abordage, ils lâchent les rames, attendant que le nuage crève pour retrouver leur route et leur barque s'en va, au gré du flot, à l'aventure. De temps en temps ils entendent dans le brouillard l'appel mugissant d'une trompe ou quelque lointain coup de canon. Ils savent qu'on les attend, qu'on les guide... Mais le vent saute? l'appel se tait, et de nouveau ils sont perdus. Cramponnés à leur banc, ils attendent, écoutent, grelottent sous les paquets de mer. Puis la nuit vient, la vraie nuit, plus froide encore. Ils se disent qu'avec le jour, le soleil crèvera les nuages, et qu'ils pourront regagner leur bord. Mais le brouillard dure parfois une semaine. Alors, les quelques provisions qu'ils avaient emportées s'épuisent, la fatigue les prend, engourdit leurs bras, raidit leurs jambes; l'eau salée ronge leurs yeux, les aveugle; leurs membres glacés faiblissent, leurs doigts sanglants cramponnés au bordage, s'entr'ouvrent, et le brouillard descend toujours, plus jaune, plus épais, lourd comme une ouate sale. Les hommes perdent connaissance. La doris n'est plus qu'une épave qui charrie deux corps inanimés... Mais il arrive quelquefois qu'à la seconde où la force les abandonne, ils entendent l'appel d'une sirène. Une grande ombre passe dans la brume, ombre immense d'un vapeur, égaré lui aussi, et qui cherche sa route à tâtons, trop lourd pour se garer, trop grand pour apercevoir les barques. Les hommes des doris le voient, eux! Ils l'entendent! Mais les rames qu'ils avaient saisies de nouveau échappent de leurs mains, le flot les enlève, les porte; ils regardent venir le monstre dont la sirène meugle sans trêve. La mer se creuse devant lui, et le bateau soufflant de toute sa vapeur, tanguant et roulant sur la lame, renverse tout sans savoir, tant l'obstacle était frêle, que son avant a touché!

Et c'est là le désastre presque journalier: Une nuit, le *Saint-Christophe* perdit trois doris dans le brouillard; on en retrouva deux quelques jours après, ne portant plus que les cadavres des hommes morts de faim et de froid. En cinq jours la *Jeanne-Marie* perdit la moitié de son équipage; deux doris du *Roi-des-Eaux* furent coupées par un vapeur dans le brouillard.

Mais personne ne songe à tout cela. A bord du morutier, la vie continue, toute pareille, aussi dure, car la saison est courte et il faut, si l'on veut vivre et faire vivre ceux qui attendent au pays, travailler sans

relâche, par tous les temps, de l'aube à la nuit. Comment s'attendrir, comment s'apitoyer quand sous la tourmente de neige, les mains gelées continuent à tirer les lignes trempées? Qu'importent le sel qui mord les coupures, l'écorchure cause d'intolérables souffrances? Sous les vareuses ruisselantes et raidies de glaçons, les hommes tremblent. Les larmes gèlent sur les joues.

Hale sur le fil! Hale!...

On n'a le temps ni de pleurer les autres, ni de pleurer sur soi!

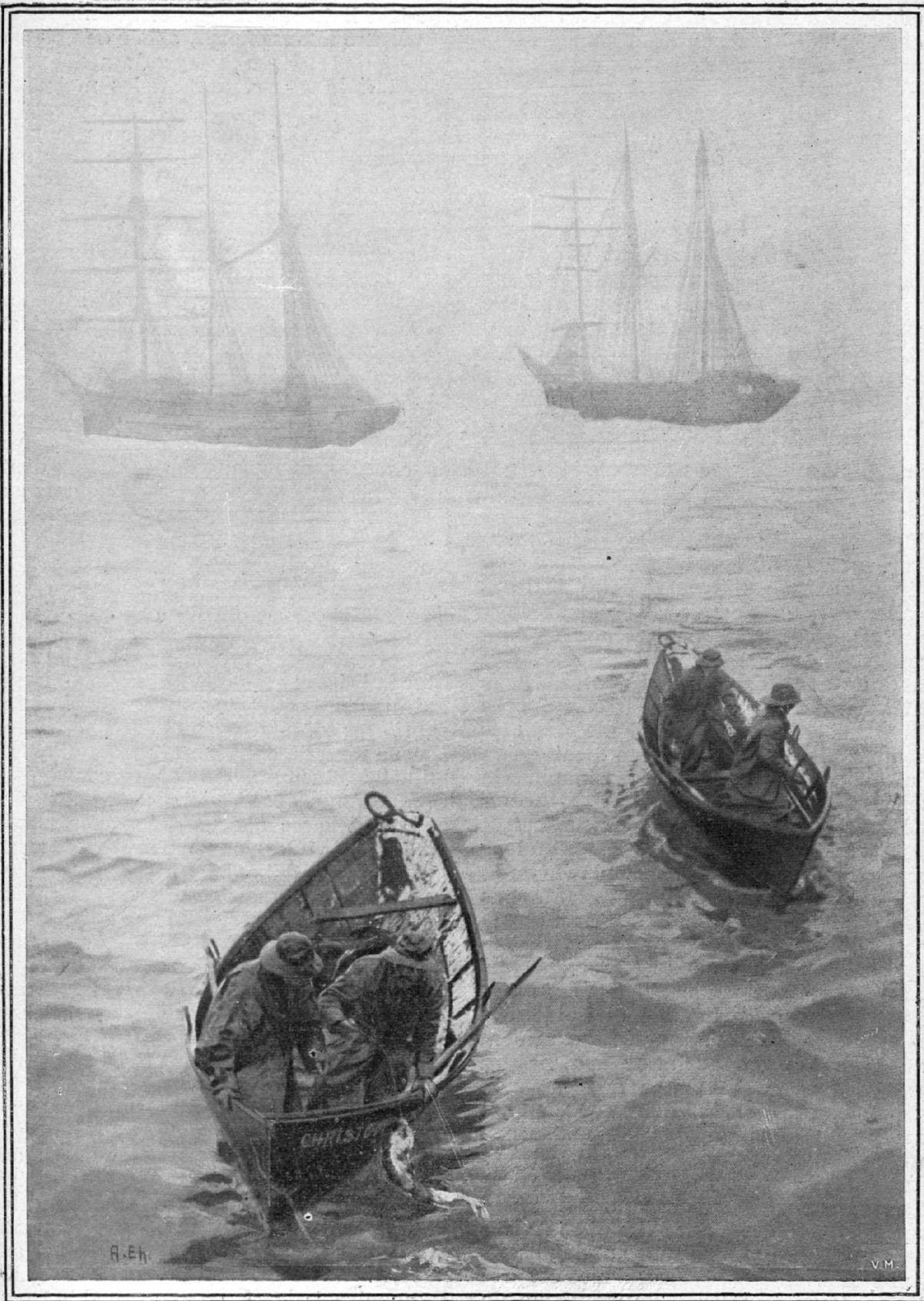
Et puis, quelle heure est sans périls? Si le brouillard est l'ennemi des pauvres gens, le temps clair est un camarade incertain! Les hommes tirent sur les lignes, la pêche est bonne, l'on se hâte, et tout à coup, le vent tourne, la mer grossit, les doris enlevées, roulées, broyées les unes contre les autres coulent à pic... Plus rien que la mer refermée. Le soir, à bord du grand bateau, on attend les pêcheurs, la nuit venue, quelqu'un dit: «Le vent a sauté» l'on a compris... On fait une courte prière... C'est tout!

LES DRAMES DANS LA BRUME

L'an passé, en une journée de tempête, 32 doris disparurent sur le Banc. Du haut des goélettes, on les vit se débattre dans la tourmente, on vit les barques retournées les hommes essayant de nager désespérément. On vit surtout une effroyable chose, une scène d'une horreur si sauvage que ceux qui la suivirent des yeux n'en parlent qu'à voix basse comme s'ils évoquaient un spectacle d'enfer.

Une doris, pendant quelque temps, avait tenu le flot et des barques faisaient force de rames vers elle quand, tout à coup, une lame plus forte la renversa. Les deux hommes qui la montaient disparurent, puis revinrent à la surface, cramponnés à une épave. De loin, ils apercevaient les barques de secours. Le salut était là. Soudain une vague arracha l'un de la planche à laquelle il s'agrippait. D'un geste désespéré, se sentant couler, il saisit la jambe de son compagnon de détresse. L'épave trop légère pour supporter leurs deux poids culbuta. Celui qui la tenait essaya de se débattre, mais l'autre, dans son agonie, le tirait vers le fond. Deux ou trois fois il revint à la surface montrant ses mains déchirées, ses ongles plantés dans le bois, et sa face sanglante, ses yeux remplis d'horreur, son crâne ruisselant où des lambeaux de chair pendaient. Enfin une barque parvint jus-

Six mois dans la brume !



DANS LA BRUME

Loin des bateaux aux flancs solides, deux par deux sur des doris si légères qu'un coup de vent les retourne ou qu'une lame les écrase, les pêcheurs errent sur le Banc, tendant leurs lignes, séparés du monde, perdus...

qu'à lui. On le hissa, et, comme les sauveteurs, halant à pleins bras, s'étonnaient de le trouver si lourd, soudain on vit une effrayante chose.

A sa jambe, l'autre, le cadavre se rivait encore si effroyablement au corps du vivant, s'y accrochait d'une étreinte si étroite, si profonde, qu'il fallut lui couper les doigts pour l'en détacher !

En 1903 la *Marie-Louise-Marie* perdit trois doris dans un grain. A quelques jours de là, le *Saint-Simon* rencontra une doris retournée qui flottait. Les navires rencontrent si souvent de telles épaves que celui-ci allait passer, quand on aperçut, crevant le flanc du canot, quelque chose de blanc qui semblait une main. On stoppa, et la doris, soulevée, on vit que cette chose qui semblait une main était bien une main en effet, la main d'un homme dont le corps flottait entre deux eaux, remorqué par la barque à qui son poing l'attachait. Il avait dû, au moment du naufrage, passer sa main dans un trou du canot, se cramponnant à l'épave, puis, la fatigue, la faim, le froid avaient brisé son énergie, ses doigts s'étaient ouverts, mais sa main écrasée, gonflée, était restée prise dans l'effroyable bracelet et la doris avait continué sa course, épave lamentable entraînant derrière elle le corps du matelot. Et la mer quand elle prend les hommes les garde si jalousement qu'on dut abattre cette main à la hache pour la séparer du canot !

Pourtant, si forts, si résignés que soient les Terre-Neuvas, il est des heures où leur courage fléchit, où l'horreur de la vie qu'ils mènent les fait tressaillir un instant. Mais ils se laissent. La nuit, enfermés dans le poste d'avant où s'étagent les couchettes en tiroirs, n'ayant pour reposer leur tête qu'une botte de paille qui fait six mois, qu'une couverture humide et froide, qui colle à leur vareuse détremmée, ils dorment roulés par la vague. Ils finissent par ne plus penser, par vivre comme des animaux, silencieux et farouches. Leur visage mangé par la pluie, la neige, leurs mains aux ongles arrachés, leur bouche édentée et leurs yeux desséchés, rôtis par l'eau de mer, les font si différents des autres hommes qu'on comprend mieux qu'ils puissent vivre dans un tel état de souffrance et de misère. Ils ne se lavent pas, — l'eau douce est précieuse. Pour se nourrir, ils n'ont que du poisson, l'éternelle soupe au poisson ; ils ne voient plus leur déchéance physique ; leurs sens eux-mêmes s'atrophient. Ils ne sentent pas l'effroyable odeur répandue

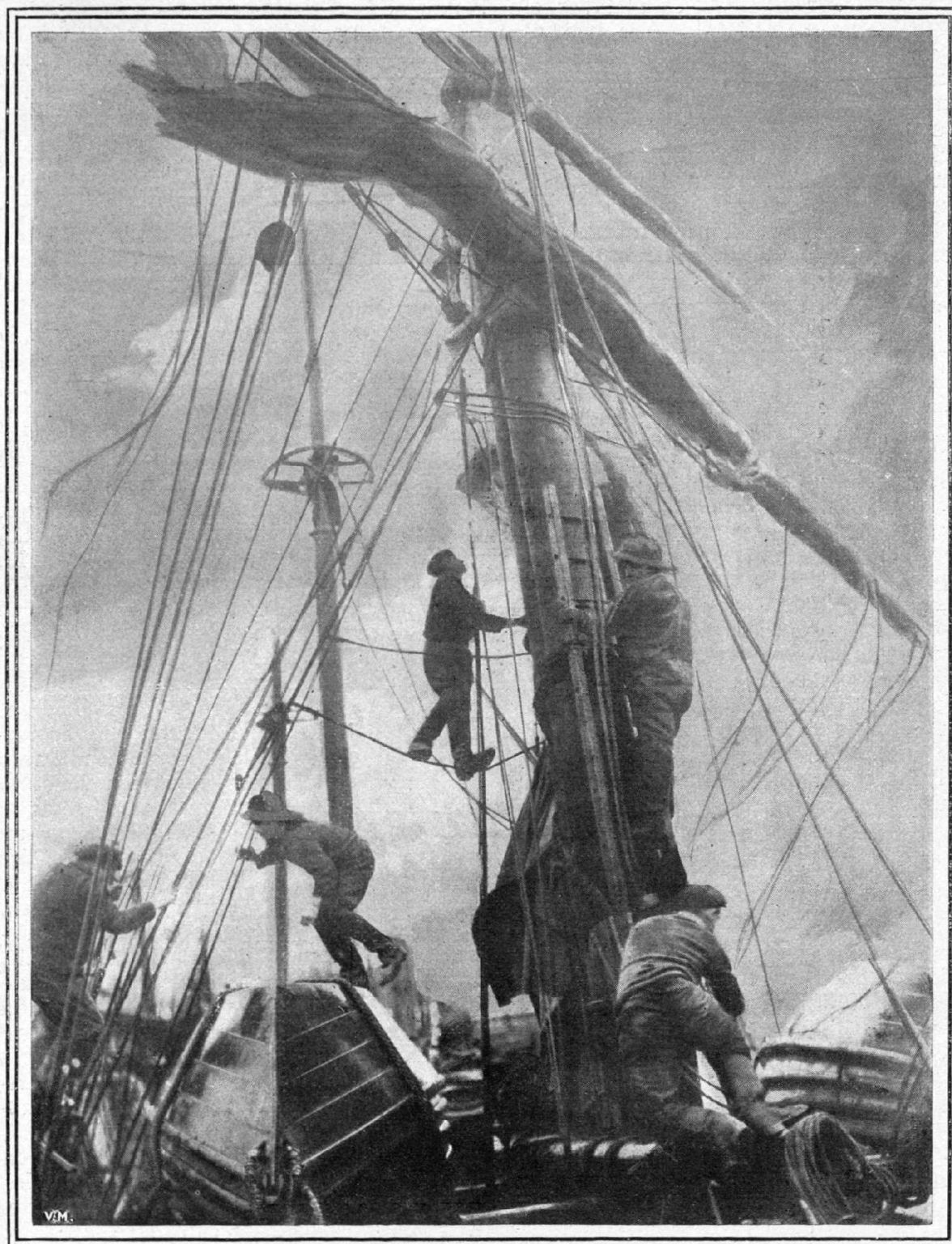
sur leur bateau, cette odeur qui imprègne et pénètre toutes choses, odeur de poisson pourri, de saumure et de goudron, qui vous prend à la gorge, envahit les moindres recoins du bâtiment, dont le relent corrompt les aliments. L'odeur ardente de la mer disparaît sous cette puanteur de chair qui tourne. Le pont, si net au départ, jonché après un mois de campagne de bulots écrasés, de têtes de morues est éclaboussé d'une huile fétide et lourde. Des tonneaux où s'empilent les foies, la roque (œufs de morue qui serviront à pêcher la sardine) suintent un liquide épais, nauséabond et sur tout cela, de grandes traînées rouges s'étalent, donnant aux moindres endroits de la goélette empestée, un air de boucherie, des traînées rouges où se mélangent le sang des poissons fendus à larges coups de couteau, et le sang des pêcheurs dont les doigts se déchirent à tirer les lignes où à manier les lames émoussées à force de trancher et d'abattre.

L'ENFER DE LA CALE

Pourtant cela, c'est encore le grand air, avec la brise et le souffle immense du large qui pendant quelques minutes, parfois, charrie les relents et gonfle les poitrines. Mais, à fond de cale, c'est l'enfer, un enfer mille fois plus terrible que tous ceux qu'on évoque pour épouvanter les enfants, un enfer qui laisse à ceux qui le connurent, un souvenir tel qu'en pays breton ce n'est ni de Satan, ni de ses flammes qu'on menace les tout petits, mais de cet enfer-là plus horrible et plus proche :

« Si tu n'es point sage, on t'engagera comme saleur à bord d'un morutier!... »

L'Enfer de la cale ! Pliés en deux, au milieu d'une odeur intenable, les saleurs étalent les morues pendues, [les inondent de sel et roulés, ballottés parmi les baquets et les poissons, les pieds glissant dans la graisse et le sang, les yeux mordus et larmoyants, les mains si imprégnées de sel que la moindre piqûre les fait hurler de douleur, ils travaillent dans une obscurité si complète qu'ils ne savent ni quand le jour commence, ni quand il finit. Et quand la campagne achevée ils reviennent au pays, quand ils revoient le ciel et le soleil, ils montrent des faces mortes, des faces d'épouvante où rien ne vit plus que les paupières saignantes et des yeux pâles, larmoyants qui ne savent plus voir et n'osent plus regarder.



A L'OUVRAGE!

Après le coup de mer qui a désigné leur bateau, les marins du Christophe-Colomb, en pleine tempête, au risque d'être enlevés par la vague, établissent une mâture de fortune qui leur permettra de regagner le port.

A tout cela s'ajoute l'isolement complet, l'absence de nouvelles aussi bien du pays que des autres pêcheurs. Le Banc est si

grand, et Terre-Neuve si loin! On vit là six mois, retranché du monde. Le bateau-hôpital passe une fois au cours de cette

demi-année. Il emmène les malades, emporte les lettres à Saint-Pierre, mais n'en apporte pas. Parfois des morutiers, quittant leur mouillage, se croisent. Ils échangent des signaux... et puis, ils passent... Que pourraient-ils se dire et que savent-ils seuls, perdus sur la mer immense? Le bateau disparu à l'horizon, ils reprennent leur vie monotone, préoccupés seulement de la pêche, joyeux quand la morue donne bien, angoissés et mornes si le poisson est rare, les yeux perdus dans le ciel gris, cherchant au bout de l'horizon on ne sait quelles « *apercevançes* », et quels saints du paradis, patrons des matelots pêcheurs :

Saint Yves qui, naviguant les jours de brume, par le tribord avec un Christ tout blanc à bord de son bateau commande de rentrer si l'on veut échapper à la mort; saint Pierre qui, passant tout seul, avertit que la dernière heure est venue; saint Yves qui, assis à l'avant des doris semble filer les lignes et encourage, avertissant que la pêche sera bonne; sainte Anne qui murmure son cantique lorsqu'on doit, malgré les trois Pater et les trois Ave préservateurs de tous dangers, faire son acte de contrition, et Jésus marchant sur les flots.

Jésus dont les pieds nus sont maîtres de la mer!... Superstitions touchantes et qui suffisent à donner à ces hommes le courage qu'il faut pour affronter les éléments déchaînés.

LE RETOUR AU FOYER. LES HÉROS INCONNUS

Enfin, l'automne vient, avec les grosses tempêtes, le ciel chargé d'orage, et la mer furieuse. Il est temps de rentrer. On quitte le Banc, et la joie reparait sur les pauvres visages. Finie la campagne, finies les misères, et pourtant il reste encore la longue traversée sur les goélettes, fatiguées par six mois de navigation, par tant de coups de mer que la coque craque sous le vent, que la coque fléchit par endroits, et qu'il faut la ramener doucement, les flancs chargés, et plus lourde à la lame, comme une personne malade et si lasse que le moindre accident peut la coucher pour toujours. Mais du moins, on navigue, on combat, ce n'est plus la pêche lugubre et mortelle, c'est la bataille où les marins se montrent, se sentent forts, se sentent grands!

D'habitude, on ne parle guère de ces retours. A peine si rentrés au port, les pêcheurs en causent, le soir, au coin du feu, pourtant, ne serait-il pas juste de donner

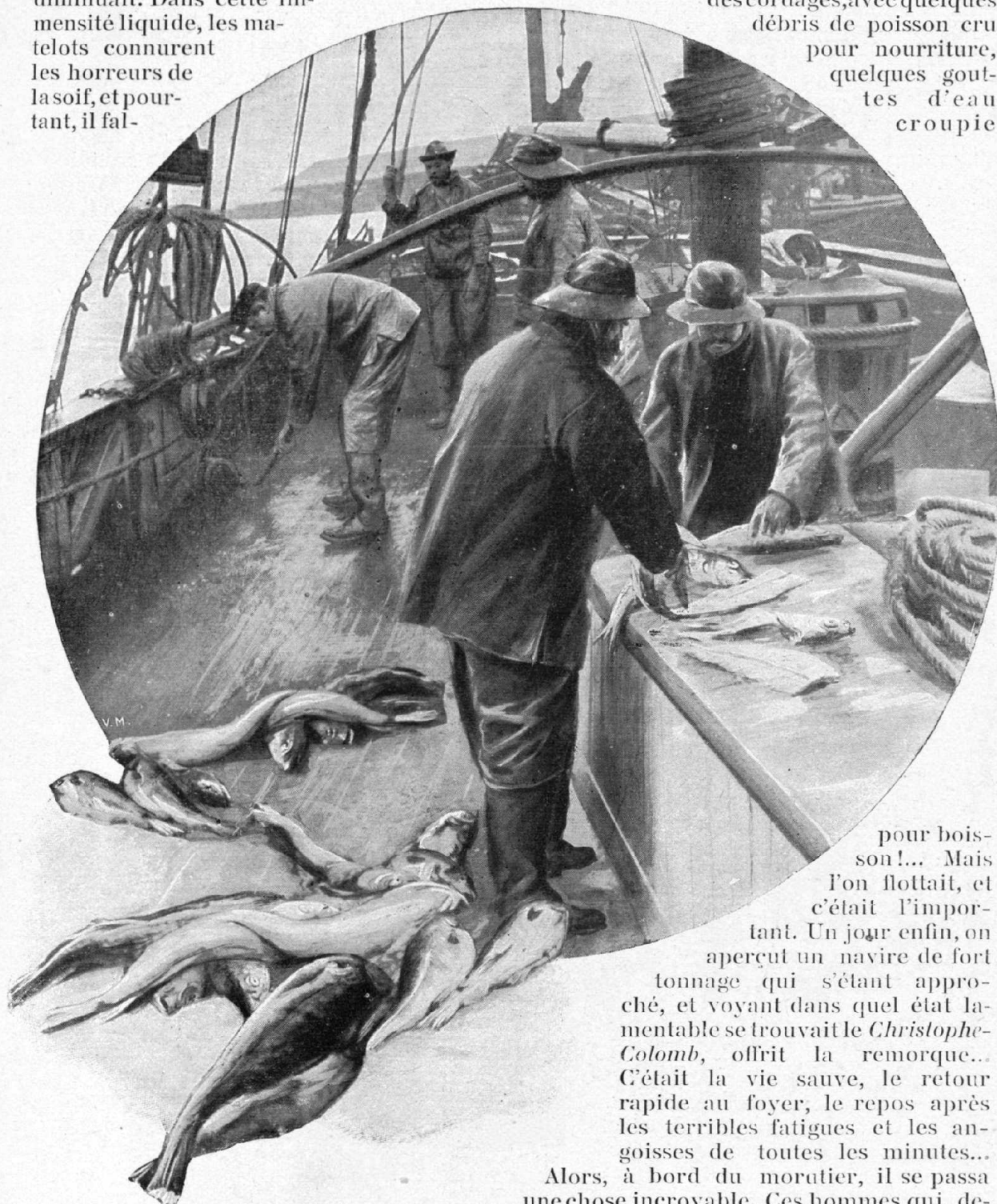
un peu de gloire à ces humbles, qui parfois sont des héros, tout simplement?... à ces équipages qui sont l'honneur de notre marine? A ces matelots du *Christophe-Colomb*, de Fécamp qui viennent de donner un des plus beaux exemples qui soient d'endurance et de courage?

La campagne de Terre-Neuve achevée, le *Christophe-Colomb* — un beau nom pour naviguer à l'aventure! — faisait route vers la France. Le bateau fatigué par une pêche exceptionnellement dure avançait lentement. Une nuit, surpris par un grain violent, à des centaines de kilomètres de toute terre, il eut son mât de misaine cassé net, aussitôt tout le grément, vergues, cordages, toiles s'écroula, entraînant dans sa chute les autres mâts. En un clin d'œil le pont ne fut plus qu'un amas de débris de toutes sortes qui roulaient et rebondissaient les uns sur les autres, risquant à chaque lame de modifier l'équilibre de la goélette, obstruant la porte du poste d'avant où les matelots étaient enfermés.

La tempête faisait rage. Les hommes de quart sentant le danger essayèrent de couper les cordages à coups de hache. A chaque lame la situation devenait plus critique. Un mât qui avait basculé par-dessus bord et que retenait un réseau inextricable de cordages battait la coque ainsi qu'un pilier, le bateau frémissait et craquait sous l'effort, à demi-couché sur les vagues. Un homme se dévoua, au risque d'être emporté par un coup de mer, et réussit à couper les câbles qui retenaient la voilure et les mâts sur le pont. Le bateau allégé bondit sur la vague... Mais le danger un instant conjuré demeurait aussi grand. Privé de voilure, démâté, rasé, le *Christophe-Colomb* n'était plus qu'une épave, qui n'obéissait plus qu'au caprice du flot. Pendant des jours et des nuits, malgré la tempête, sans carte, sans boussole, le bateau vogua au hasard, tandis que l'équipage exténué s'ingéniait à établir une mesure de fortune. Dans la fièvre du travail, dans la lutte contre le péril immédiat, on avait oublié et le temps qui fuyait, et les vivres qui devenaient rares. Dans le combat terrible livré à la mer furieuse, on avait perdu plus de dix jours, et si la goélette meurtrie, avec sa coque défoncée, ses mâts trop courts, privée de cordages, de voiles pouvait tant bien que mal tenir la mer, elle n'avancait plus qu'avec une terrible lenteur. Après les dangers du naufrage, apparaissaient, inévitables et plus affreux peut-être ceux de la faim, ceux de la soif, la mort lente, la folie guettant trente hommes

hurlant de soif et de faim! Alors, on rationna l'équipage. Les vivres consommés, on se mit à manger de la morue salée tirée des baquets de la cale; l'eau douce diminuait. Dans cette immensité liquide, les matelots connurent les horreurs de la soif, et pourtant, il fal-

lait travailler sans relâche, établir des vergues, des voiles, accomplir à toute heure les travaux les plus durs, monter dans la mâture, charger des madriers et nouer des cordages, avec quelques débris de poisson cru pour nourriture, quelques gouttes d'eau croupie



LA BOUCHERIE!

Le pont rouge de sang, luisant de graisse et d'eau, est encombré de poissons qui tressaillent, et que les pêcheurs éventrent, à grands coups de couteau avant de les jeter dans la cale où les saleurs les empileront dans la saumure.

pour boisson!... Mais l'on flottait, et c'était l'important. Un jour enfin, on aperçut un navire de fort tonnage qui s'étant approché, et voyant dans quel état lamentable se trouvait le *Christophe-Colomb*, offrit la remorque... C'était la vie sauve, le retour rapide au foyer, le repos après les terribles fatigues et les angoisses de toutes les minutes...

Alors, à bord du morutier, il se passa une chose incroyable. Ces hommes qui, depuis des jours, des semaines, s'étaient crus perdus, et pouvaient maintenant se croire sauvés, se réunirent et tinrent conseil.

La remorque, c'était le salut, en vérité, mais la remorque coûte cher; la pêche

avait été médiocre et s'il fallait encore sur ces pauvres bénéfiques si durement gagnés, prélever une grosse somme, que leur resterait-il ?

La résolution fut vite prise, et à l'unanimité, tranquillement, sans regrets, ni fanfanterie, ils remercièrent le navire, signalèrent que tout allait bien à bord, et songeant que puisqu'on avait tenu jusque-là, on tiendrait jusqu'au bout, ils reprirent leur route, et, rentrèrent au port, où déjà on les croyait perdus, hâves, décharnés, livides, mais debout à leur poste, sur leur ponton rasé.

Et, lorsqu'on leur demanda des détails sur leur traversée glorieuse, ils parurent surpris qu'on parlât de cette chose si naturelle. Héros sans le savoir, ils trouvaient simple de *s'être tirés d'affaire tout seuls*.

— Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur. m'a dit le vieux pêcheur, il faut vivre et les petits veulent manger ! On gagne son pain à Terre-Neuve, mais tout juste : le jour où l'on s'engage on touche 400 fr. : le jour où on signe à l'inscription maritime, on en touche 300 et 100, quand on embarque. Vers juillet, lorsque par le bateau-hôpital arrivent des nouvelles de la pêche, les armateurs servent 50 francs

d'avance aux femmes et aux enfants. Ça fait 850 francs en tout sur lesquels il n'y en a que 400 de sûrs. Les 450 autres sont retenus sur la part de pêche, et il en faut des poissons et des poissons pour ramasser encore quelques sous en fin de compte !

— Mais, alors, ai-je dit, les armateurs s'enrichissent ?

Il m'a regardé en hochant la tête.

— Point, Monsieur. Les temps sont durs pour eux comme pour les matelots. Si le métier était bon, le nombre des bateaux qui partent pour le Banc ne diminuerait pas chaque année... On vit... on tâche de vivre... et puis, là-bas... ici... c'est tout un...

Un gamin qui courait pieds nus le long du bord souleva son béret en passant près de nous.

— C'est mon petit-fils, fit le vieux avec un bon sourire. Son père est mort au Banc, il y a trois ans passés... C'est un bon petit gars, courageux et adroit...

— Et qu'est-ce que vous en ferez, quand il sera grand ?...

Le vieux me regarda d'un œil étonné, retira sa pipe de sa bouche, et me répondit simplement :

— Un Terre-Neuva, dame !...

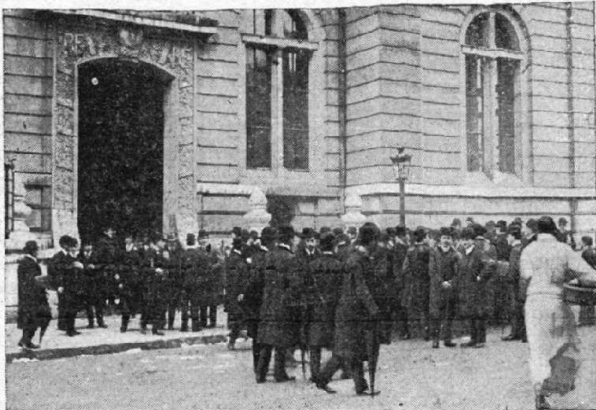


UNE DORIS RETOURNÉE PAR UN COUP DE VENT

Sur l'épave si fragile que le poids d'un homme l'entraîne presque, deux êtres sont cramponnés, deux naufragés, qui, dans un effort suprême, hurlent de douleur et d'effroi, tandis que passe au-dessus d'eux l'ombre du navire abordeur...



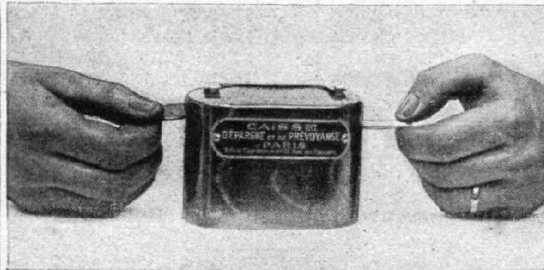
LA CHASSE DES DEUX PRÉSIDENTS. — Le 22 nov. le Président de la République chassait à Rambouillet et comptait parmi ses invités M. Emile Loubet, ancien Président, MM. Poirrier, Mir, Bétolaud, Huguot, colonel Lamy, commandant Lasson, Paul Loubet, André Fallières, etc.



Le quartier latin a été plusieurs fois troublé ce mois-ci. Des manifestations provoquées par un certain nombre d'étudiants, qui demandent la réforme des études, se sont produites à l'École de droit et à la Faculté de médecine. La Faculté de droit est restée fermée pendant tout le mois de décembre.



JULES-EDMOND MONNIER, LE DERNIER PASSEUR parisien, pour la traversée en bac à Issy-les-Moulineaux, par l'île Robinson. Il est âgé de 85 ans.



UNE TIRELIÈRE AUTOMATIQUE est mise désormais par la caisse d'épargne de Paris à la disposition des déposants. Elle consiste en un petit coffret ressemblant à une jumelle et qu'on ne peut ouvrir soi-même. Sur chacun des côtés est pratiquée une ouverture où peut passer une pièce de cinq francs; la serrure est en dessous et seul le caissier de la caisse d'épargne en a la clef. Donc, impossibilité d'entamer ses économies en usant de la lame du couteau ou du bris pur et simple.



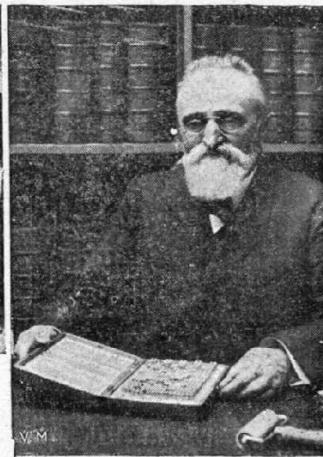
La préfecture a délivré (nov.) à plusieurs femmes l'autorisation de conduire des fiacres. Voici M^{me} Charlier, la 1^{re} coconnière parisienne.



LE COMTE ET LA COMTESSE DE CASTELLANE, dont le divorce a été prononcé le 24 novembre par le tribunal civil de la Seine.



LE REPOS HEBDOMADAIRE. — L'agitation suscitée par l'application de la loi sur le repos hebdomadaire a continué, sous la forme de réunions publiques et de manifestations dans la rue, à Paris et dans quelques grandes villes de province. Malgré la défense formelle de la loi, les boutiques du petit commerce sont restées généralement ouvertes le dimanche, la vente étant faite par les patrons et des membres de leur famille.



M. VAUGHAN, directeur des Quinze-Vingts, a imaginé un ingénieux appareil permettant aux aveugles de se faire lire des clairvoyants et réciproquement.

DIVERS. — M. Briand, ministre de l'Instruction publique, a élaboré un projet de loi supprimant le baccalauréat, qui serait remplacé par des diplômes de fin d'études. — M. André Carnegie, de New-York,

offre à l'Université de France une somme dont le revenu (12.000 francs) permettra d'attribuer des bourses d'étude à des savants de toute nationalité qui travailleront dans le laboratoire de M^{me} Curie.



TOILETTE DE VISITE ou de théâtre, en velours améthyste, forme princesse, attachée devant sous une quille de broderie même ton que le velours.

(Cl. H. Manuel)



M^{me} LIANE DE POUGY vient de publier un second roman, *Yvée Jourdan* très en progrès sur le premier et qui sera remarqué. Et voici M^{me} de Pougy, grâce à sa belle énergie, classée définitivement parmi nos femmes de lettres.

(Cl. Oricelly)



POUR LA PROMENADE DU MATIN. — Grande capeline de feutre souple, de nuance tabac, drapée d'un bérêt de velours olive; paradis nuancé du même ton; étoile de renard; tel est le genre adopté pour la promenade du matin au Bois.

(Cl. H. Manuel)



TOILETTE DE SOIRÉE, en tulle brodé sur dessous de mousseline de soie. Ceinture de liberty rose très pâle faisant un peu la pointe devant, et très remontée derrière.

(Cl. H. Manuel)



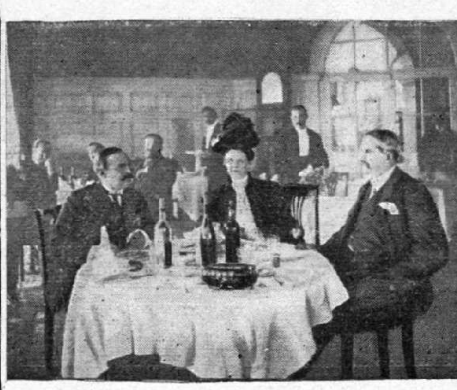
LE ROI ET LA REINE D'ITALIE sortant (8 décembre) de l'Institut des jeunes aveugles de Rome, dont ils s'occupent particulièrement. La reine Hélène portait un tailleur habillé, en drap mastic avec toque du même ton, garnie de mouettes. Longue écharpe d'hermine.



LES DÉBUTS D'UNE JEUNE MILLIONNAIRE. — Miss Marjory Gould, fille de George J. Gould, le milliardaire new-yorkais. Agée de quinze ans, elle excelle à conduire un attelage et a gagné un prix au dernier concours hippique de New-York.



TOILETTE DE SOIRÉE, de crêpe de Chine noir, pailletée de jais et ourlée d'un large biais de panne. Guimpe de Chantilly formant empiecement à clair. (Cl. H. Manuel)



DANS UN RESTAURANT A LA MODE, le nouvel ambassadeur des Etats-Unis en France, M. White, (à droite), M^{me} White et (à gauche) le baron Joostens, délégué de la Belgique.



CHAPEAU DE VISITE ou de théâtre, formé d'un minuscule fond de velours vert avec un grand paradis de même ton retombant sur l'épaule. (M^{me} Margyll de l'Opéra.)



(Communiqué par l'Illustration.)

DEVANT LE SPHINX DE GISEH

Une caravane de touristes se fait photographier devant le sphinx de Gisch. L'éclatante et mystérieuse beauté du décor est légèrement compromise par une affluence d'industriels de toutes sortes, mais l'on n'a pas tous les jours l'occasion de poser, monté sur un chameau, devant le colosse des âges abolis et bien peu résistent au photographe!

LE NIL A LA MODE

Beaucoup de Français hivernent maintenant sur les bords du Nil et font des raids Paris-Khartoum en s'arrêtant au Caire et à Alexandrie ; la société cosmopolite s'y promène, organise des chasses, des excursions dans les décors admirables où ce modernisme élégant et tourbillonnant souleve la poussière d'un passé auguste et sacré.



A BALACH AMCHI!

Parisiens et Parisiennes qui, autant pour suivre la mode que pour admirer des paysages radieux, villégiaturez en Egypte, retenez bien cette phrase. Elle signifie, à peu près : « Laissez-moi la paix » et elle vous sera utile dès votre débarquement à Alexandrie. Grâce à elle vous éloignerez les marchands de tapis, de plateaux, de porcelaines, de rideaux, de cadres, de peaux d'ours, d'éventails, de cannes, le vendeur de cha-

pelets qui vous promet l'enfer si vous ne lui achetez pas ses objets de piété, le mendiant qui vous maudit avec un geste tragique et les vendeurs de curiosités plus ou moins réelles qui vous hurlent aux oreilles : — Antique ! Antique ! Antique !

Mot magique dont ils connaissent la puissance : on achète ce scarabée vingt francs — et il vaut dix sous — parce que l'acheteur croit qu'il est antique. Aussi les petites fellahines vendeuses de fleurs, sachant seulement de cet adjectif français qu'il provoque la générosité du client, vous tendent-elles

leurs bouquets en criant avec une naïveté attendrissante :

— Antique! Antique! Bouquet antique moussié!

Votre « la balach amchi! » balaiera cette tourbe bon enfant, rieuse, mais encombrante; il ne découragera pas les âniers. Ceux de la rue du Caire à l'Exposition de 1889 ont donné un spécimen de la race au temps où l'on considérait avec un effroi admiratif le voyageur-explorateur qui avait poussé jusqu'en Egypte. L'ânier est une plaie. Mais il y a baudet et baudet : les uns sont jeunes, vifs, alertes, obéissants; les autres vieux, lents, capricieux et rétifs. Or, apprenez ceci: pour aller au temple d'Hathor, par exemple, les vieux ânes s'appellent Ramsès, Thoutmès, Hutadoo, les jeunes s'appellent tous Téléphone. Vous saisissez le symbole! Ramsès après avoir avancé à une allure d'écrevisse, excusable chez un veillard, vous déposera proprement dans le sable au moment où il esquissera une tentative douloureuse de trot. Demandez Téléphone et un brave petit animal vous conduira gaillardement.

Quel voyage! Et quelles étapes : Marseille, Naples, Alexandrie, le Caire, Louqsor, Assouan, Khartoum, le Nil Bleu, puis la remontée du Nil Blanc jusqu'à Fachoda. Des femmes en légères toilettes blanches, avec l'immense chapeau de paille entouré de gaze, les hommes en complets de flanelle et en panamas visitent couramment un village de Shilo uks, près de Fachoda; les guerriers sortent de leurs cahutes de paille et font cercle avec des sourires éblouissants qu'élargit encore la perspective de l'aumône. Les touristes qui savent dessiner prennent des croquis, d'autres écrivent leurs impressions, ils écrivent tant qu'on se demande où ils prennent le temps de voir!

Ces impressions amassées en cours de route, écrites ou racontées au retour, montrent l'intérêt puissant d'un tel voyage. Ce sont les visions d'Alexandrie où, pour la première fois, l'Orient se découvre à la fois luxueux et misérable, d'un luxe éclatant, d'une misère qui rit gaminement au soleil; Louqsor l'ancienne Thèbes avec les ruines du temple de Karnac et les fameuses tombes royales; Assouan, la première cataracte avec l'immense réservoir contenant un milliard de mètres cubes des eaux du Nil qui sauve l'Egypte pendant les sécheresses; nous notons simplement, pour en parler tout à l'heure, les excursions aux Pyramides et au grand Sphinx. C'est ensuite

le pays noir, Ouadi-Halfa, puis Khartoum et le voyage sur le Nil Blanc jusqu'à Gondokoro dans l'Ouganda, le Nil Blanc aux crocodiles, aux hippopotames et aux forêts peuplées d'antilopes et d'éléphants, voyage d'agrément et voyage d'exploration, bien fait pour séduire les âmes modernes éprises d'inconnu, envieuses d'aller toujours plus vite, toujours plus loin.

LES DISTRACTIONS DES TOURISTES

Mais les vraies haltes mondaines sont à Alexandrie et au Caire. La haute société française retrouve là des sensations bien parisiennes avec le *five o'clock* aux terrasses des grands hôtels de l'Esbékieh ou dans les jardins royaux de Ghesireh. On boit du thé, on mange des glaces en bavardant. Les équipages se succèdent, correctement attelés, depuis le fin buggy jusqu'à la victoria menée par un cocher en redingote grise, n'ayant de particulier que la calotte nationale de feutre rouge; les jolies toilettes fourmillent: on s'imaginerait au Bois de Boulogne si les palmiers gigantesques ne mettaient pas une note d'exotisme et si la pureté langoureuse du ciel ne rappelait pas qu'on est loin du brouillard, loin aussi de notre ciel gris.

La société indigène se partage en deux clans, le clan anglais et le clan levantin. A l'instar du cocher, les hommes de la seconde catégorie sont restés fidèles à la coiffure nationale, ce qui faisait dire à la femme d'un millionnaire :

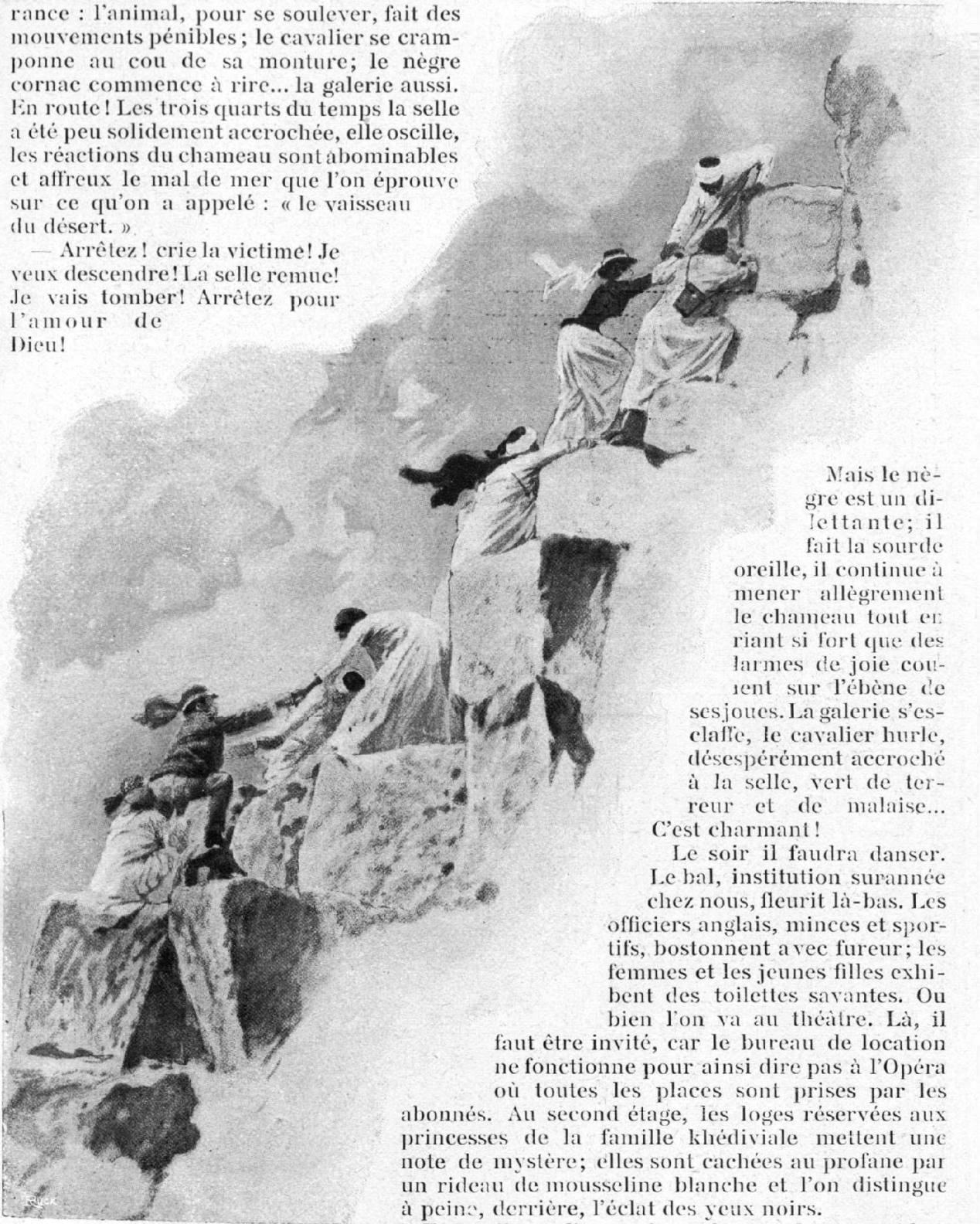
— Quelle horreur! mon mari s'obstine à porter ce cachet de cire rouge; il ressemble à une bouteille de bordeaux!

Mais les distractions sont sensiblement les mêmes qu'à Londres ou à Paris: promenades évoquant Hyde Park ou les Champs-Élysées, garden-parties, polo, etc. J'ai sous les yeux le programme d'une journée de distraction à Louqsor avec courses d'obstacles pour âniers, course de chameaux, course de chevaux, etc.

On voit que la question de la monture est importante. Un des plaisirs les plus vifs de la société élégante qui a mis le Nil à la mode est de contempler un malheureux qui monte pour la première fois à chameau. L'infortuné touriste a pris des *leggings* et une cravache; il a le sourire sur les lèvres et flatte d'une tape amicale et autoritaire le cou bête et le mufle stupide du chameau. Le voilà installé, et il perd aussitôt son assiette et son assu-

rance : l'animal, pour se soulever, fait des mouvements pénibles ; le cavalier se cramponne au cou de sa monture ; le nègre cornac commence à rire... la galerie aussi. En route ! Les trois quarts du temps la selle a été peu solidement accrochée, elle oscille, les réactions du chameau sont abominables et affreux le mal de mer que l'on éprouve sur ce qu'on a appelé : « le vaisseau du désert. »

— Arrêtez ! crie la victime ! Je veux descendre ! La selle remue ! Je vais tomber ! Arrêtez pour l'amour de Dieu !



Mais le nègre est un dilettante ; il fait la sourde oreille, il continue à mener allègrement le chameau tout en riant si fort que des larmes de joie courent sur l'ébène de ses joues. La galerie s'esclaffe, le cavalier hurle, désespérément accroché à la selle, vert de terreur et de malaise...

C'est charmant !

Le soir il faudra danser. Le bal, institution surannée chez nous, fleurit là-bas. Les officiers anglais, minces et sportifs, bostonnent avec fureur ; les femmes et les jeunes filles exhibent des toilettes savantes. Ou bien l'on va au théâtre. Là, il faut être invité, car le bureau de location ne fonctionne pour ainsi dire pas à l'Opéra où toutes les places sont prises par les abonnés. Au second étage, les loges réservées aux princesses de la famille khédiviale mettent une note de mystère ; elles sont cachées au profane par un rideau de mousseline blanche et l'on distingue à peine, derrière, l'éclat des yeux noirs.

Enfin, il y a l'excursion... la grande Pyramide...

Une tribu de Bédouins s'est réservée le monopole de l'ascension. Vous allez voir qu'il est assez lucratif. Quand vous descendez de votre âne vous devenez la propriété de quatre de ces individus, ils s'emparent de vous :

— Pour monter à la Pyramide ! Impossible monter seul... vertige... dangereux...

(Communiqué par l'Illustration)

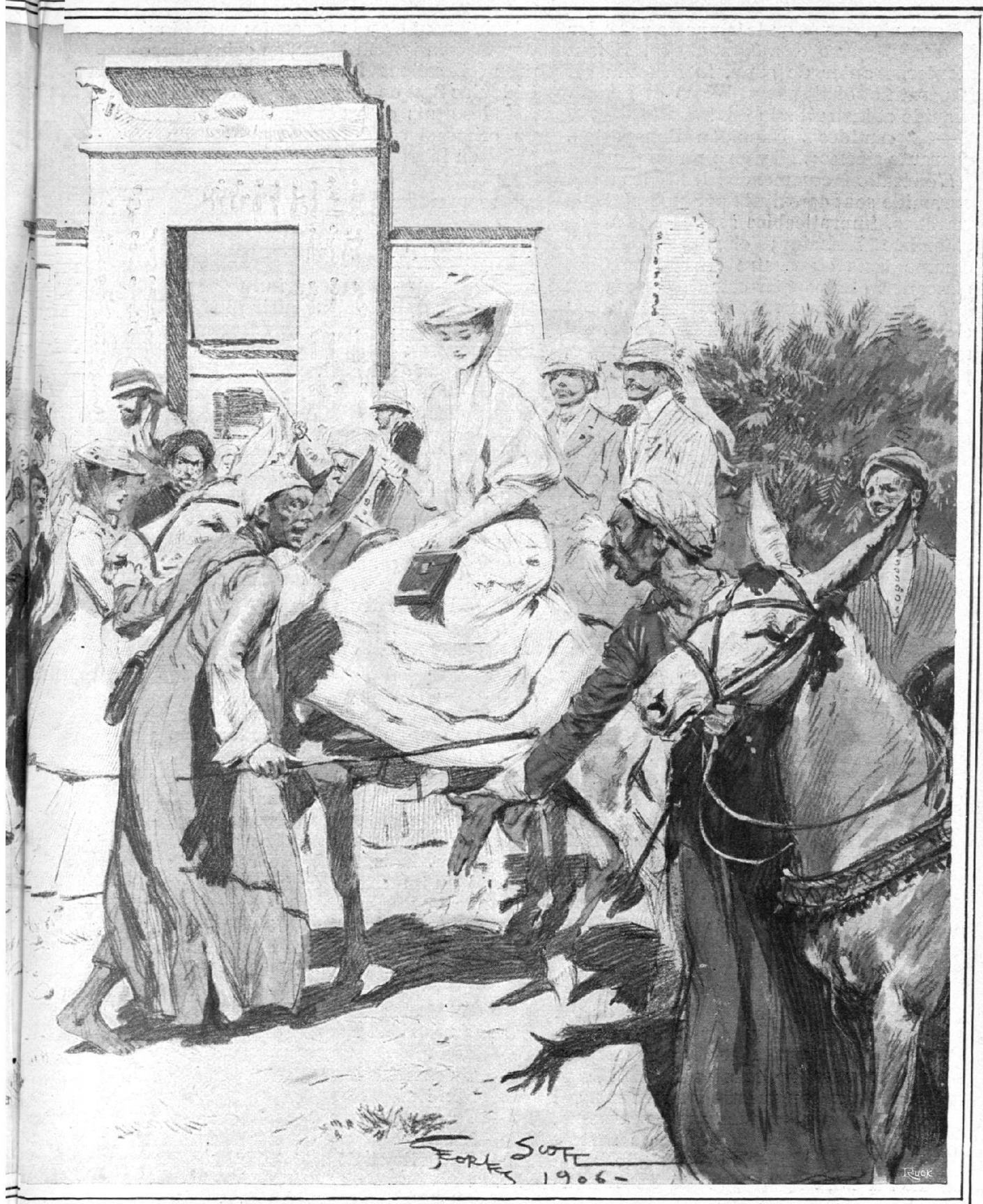
L'ESCALADE DE LA GRANDE PYRAMIDE

Deux bédouins devant le tirant, un bédouin derrière le poussant, l'infortuné touriste est amené tant bien que mal au faite de la pyramide après une ascension très pénible et très fatigante.



L'EXCURSION A LOUQSOR

La troupe élégante des touristes, en marche depuis le matin, envahit les ruines soudain ressuscitées de la ville antique qui, pendant quelque temps, présente un aspect inattendu de vie et de mouvement.



EN PROIE AUX INDIGÈNES

L'ânier se précipite sur le touriste comme sur une proie, la bête suit le mouvement, les hommes s'injurient, les ânes se serrent; le touriste, étouffé entre deux selles, accaparé, se débat comme il peut.

Vous n'avez pas eu le temps de regarder le chef-d'œuvre des âges abolis, il faut monter, monter de suite, le Bédouin est impératif et obséquieux, hilare et savant. Il guide et instruit à la fois!

— Pyramides... Napoléon Bonaparte... quarante siècles; ... il y en a un de plus!

L'opération commence : les blocs de la pyramide sont constitués par une série de marches, impraticables semble-t-il à une enjambée humaine; elles sont hautes comme trois ou quatre de nos marches d'escalier. L'Européen est hissé par deux Bédouins qui marchent devant lui le tenant chacun par un bras et le tirant après qu'il a posé un pied sur le bloc. Deux autres, placés derrière, le soulèvent de l'épaule ou des mains; on dirait un paquet...

Au bout d'une dizaine de marches, on se repose. Alors les Bédouins se jettent sur vous: ils tirent de leurs poches des scarabées, des monnaies, des figurines, des cailloux et se livrent à l'assaut de leur victime, ils la forcent à prendre l'objet et se refusent ensuite à le reprendre: «Antique! Antique! Garde!» Ce sont des marchandages, des cris, des piailllements. Un des Bédouins, grave, profère :

— Moi, docteur!

Et il vous tâte le pouls afin de voir si cette ascension ne vous a pas rendu malade, un deuxième verse généreusement de l'eau sur votre front

— Bon, moussié, bon, antique, antique, l'eau... rafraîchit... guérit vertige.

Cette comédie, divertissante pour ceux qui sont restés en bas, recommence trois fois. Enfin une enjambée suprême, vous arrivez au bout. Les Bédouins crient trois fois bravo! Vous admirez le désert, vous vous laissez envahir par l'immense mélancolie du paysage, quand un Bédouin vous secoue.

— Ecoute, moussié, le docteur y veut te parler!

Que veut-il le docteur? Un shilling! Moyennant ce shilling, en l'espace de dix minutes il dégringolera à terre, gravira la deuxième pyramide et se laissera glisser sur la surface lisse du sommet à la base. Vous refusez! Tu refuses! C'est un concert d'imprécations. De nouveaux scarabées, de nouvelles pièces de monnaie sortent des poches; le médecin-acrobate vend maintenant des figurines indécises... antiques!

— Dix francs, moussié...

— Dix sous!

— Prends!

Maintenant c'est la descente: un Bédouin déroule son turban blanc, en ceint l'Européen et retient les bouts, deux autres Bédouins font en même temps que le touriste les sauts et les enjambées. On dirait un criminel conduit au supplice ou un chien en laisse!

LES FLATTERIES DES INDIGÈNES

L'ascension de la grande Pyramide étant de plus en plus à la mode, imitez ce pauvre Harry Alis qui devait mourir plus tard en duel; quand les Bédouins l'assaillirent, il les repoussa :

— Je veux aller seul.

— C'est impossible! Tu vas te tuer! Tu ne pourras jamais!

— Je veux aller seul.

— Tu auras le vertige, tu tomberas, nous serons forcés d'aller te ramasser..

Ils l'assaillent: il tire de sa poche de revolver... un étui de pipe dont il les menace; ils se sauvent affolés et Alis monte... seul, sans la moindre sensation de vertige. Il en fut quitte pour une courbature qui dura trois jours. Quand, après avoir fait des sauts de cabri, il rejoignit la terre, un Bédouin se présenta à lui et lui dit :

— A moi, tu me donneras un pourboire, je suis le cheik des Bramides!

— Un coup de courbache tout au plus s'écria Alis.

L'écrivain donne un excellent conseil : la vue au haut de la Pyramide n'est pas plus extraordinaire qu'à dix mètres; il n'y a qu'à monter une douzaine de marches, cela suffit. Mais l'indigène spéculé sur la vanité du touriste à écrire ces mots: « Du haut de la Pyramide... je vous envoie une carte postale illustrée ». L'indigène est un fin observateur. N'était-elle pas excellente psychologue aussi cette fellahine de Louqsor qui, s'adressant à une Française, lui demandait :

— Tu es riche ?

— Non !

— Tu es noble ?

— Non !

— Tu es généreuse ?

— Non !

— Ce qu'il y a de certain, c'est que tu es belle !

Et elle dit cette phrase avec une telle ferveur extasiée que la jolie Parisienne — modestement jolie pourtant — rougit beaucoup (de plaisir) et donna une large



SUR LE FLANC DE LA PYRAMIDE

On vient de faire une halte, la première, au cours de laquelle on achète les monnaies, les scarabées, les petites figurines, autant de souvenirs d'une ascension mouvementée sinon périlleuse.

aumône! La fortune joue d'ailleurs un grand rôle dans le formidable pays du sphinx. On vous évalue à haute voix, dans la rue. Si vous avez eu la triste idée de vous encombrer d'un interprète (drogman), celui-ci surveille vos pourboires avec une moue méprisante et ne cesse de ricaner que si vous joignez à l'aisance d'un prince, la prodigalité d'un rajah! C'est d'ailleurs tout cela qui a mis le Nil à la mode, c'est l'antithèse de cette civilisation raffinée, trop peut-être dans ce pays magnifique et radieux où palpite toute l'âme du Passé. C'est ce fellah jouant aux cartes et répondant à la duchesse de P... qui l'interroge :

— Tous joueurs Madame, le Dieu Thoth jouait aux dames avec la lune ; il gagna cinq



A L'OMBRE DES PALMIERS

Le géant de pierre dort de son éternel et énigmatique sommeil ; les indigènes, familiers de tant de grandeurs, le transforment, sans respect, en un banc.

jours; notre année qui avait 360 jours en a 365 depuis...

C'est la sensation du train de luxe, bondé de charmantes jeunes femmes et de gentlemen et qui conduit en vingt-sept heures à travers les déserts de sables de Ouadi-Halfa à Khartoum. Vision de féerie que ce train qui fend l'immensité morne, tout étincelant de lumière électrique, avec de grands ventilateurs sans cesse en mouvement, tandis qu'une société choisie déguste les bouchées à la reine ou le sorbet en sablant le champagne. La ligne fut construite par les soldats de Kitchener en 1898, lors de l'expédition anglaise contre les Derviches. Il y a un arrêt au bout de douze heures pour que les voyageurs puissent prendre un bain. Un établissement de bain remplace, en effet, l'ordinaire buffet; eau froide et chaude à volonté, tub, grosses éponges, douches, etc. On arrive frais et dispos à Khartoum, ville de rêve où les autruches se promènent dans les rues bordées de délicieuses villas et où règne un éternel printemps.

Le complément obligé du tourisme sur les bords du Nil est la chasse. Le gouvernement vend deux sortes de permis, le petit 50 francs, le grand 500 francs; l'un donne le droit de tuer les lions, les crocodiles, les gazelles et quantité de gibiers à plume et à poil, mais interdit le meurtre des élé-

phants, des hippopotames, des buffles, des antilopes qu'autorise l'autre. Une antilope devient d'ailleurs facilement un éléphant dans l'imagination des chasseurs; l'hiver dernier, un de ceux-ci avait été surnommé, à son insu, Tartarin par ses compagnons. Un domestique nègre, à force de l'entendre appeler ainsi, crut que c'était son nom et l'interpellait: « Moussié Tourtourin! » au grand étonnement du chasseur gascon: « Il s'obstine à m'appeler Tourtourin et pourtant je lui ai donné mon nom! »

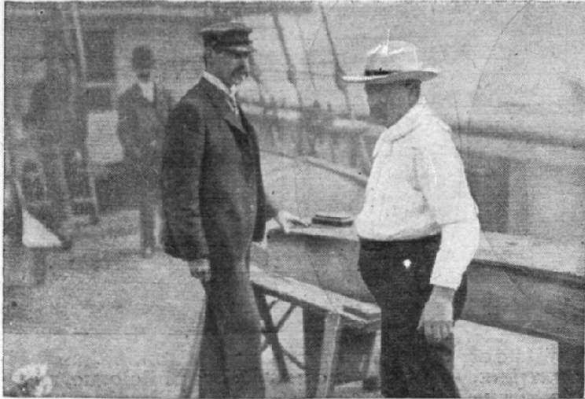
On ne s'ennuie pas sur les bords du Nil, adoptés par le snobisme qui ne se contente plus des horizons habituels. Les voyageurs se partagent en trois classes: confortable, luxe et grand luxe. Des calculs sérieux permettent de dire que le confortable, pour l'itinéraire que nous avons indiqué, et pour un voyage de trois mois environ, coûte en tout 3.450 francs, le luxe 5.650; le grand luxe 12.450 par personne, mais on revient avec des notes, des photographies et des souvenirs de mots impérissables, comme celui de ce marchand qu'alla voir Félix Faure et qui regrettait ainsi d'avoir remplacé par une jolie maison sa tente de nomade:

— Au moins, quand on ne s'entendait plus avec les voisins, on pouvait s'en aller!...



UNE INTERVIEW DES INDIGÈNES

Rien n'est plus amusant que la conversation de ces indigènes, fins psychologues, et qui, au contact de tant d'étrangers, ont appris à baragouiner le français, l'anglais, l'allemand. (Cl. Voyages Modernes.)



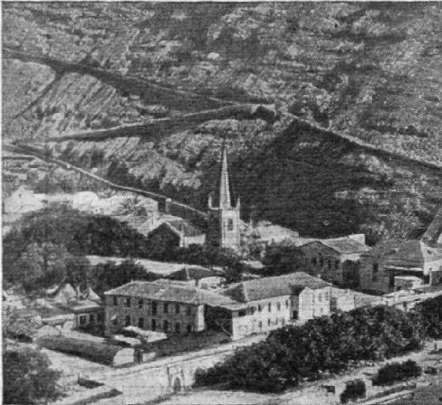
LE COMMANDANT ROBERT PEARY, qui vient de battre le record du capitaine Cagni, en s'avancant plus près du Pôle Nord que le compagnon du duc des Abruzzes. Notre photographie montre le vaillant explorateur sur le pont du *Roosevelt*, le navire construit spécialement pour l'expédition; près de lui le capitaine du navire.



LA RECONSTRUCTION DE SAN-FRANCISCO.— Radeau de bois, long de 200 m., avec un chargement de 4 millions de pieds cubiques de cèdre, et arrivant en vue de la Porte d'Or, à San-Francisco, remorqué par un vapeur. Le radeau n'avait pas encore franchi la passe que des enchères s'improvisaient sur le quai.



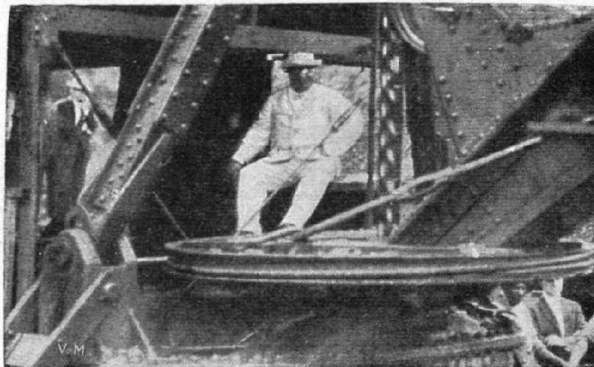
LE RAS MANGASCIA, terrible concurrent du roi Ménélik d'Abyssinie, et qui joua un rôle dans la guerre de 1898, vient de mourir.



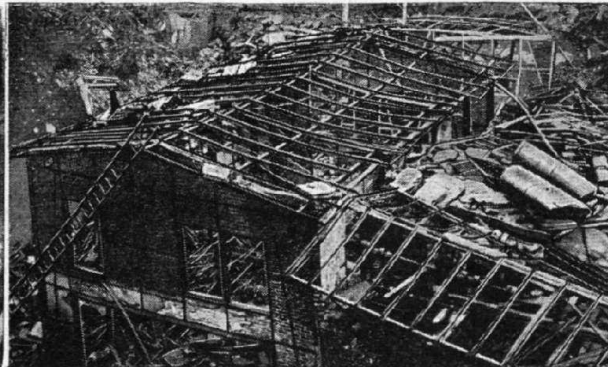
UNE VUE DE SAINTE-HÉLÈNE. — Les Anglais viennent de décider que la petite garnison de l'île où mourut Napoléon prisonnier allait être supprimée.



BATEAU DE PARADE INDIEN avec orchestre, qui prit part aux fêtes indigènes pendant le séjour du prince de Galles à Calcutta.



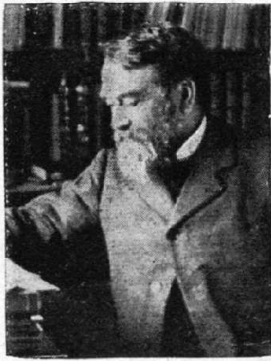
M. ROOSEVELT A PANAMA. — Au commencement de décembre, M. Roosevelt a visité l'isthme du Panama, pour se rendre compte de l'état, qu'il a trouvé parfait, des travaux du canal. Notre photographie le montre assis dans une grue géante, assistant à une manœuvre.



UNE FABRIQUE DE ROBURITE entre Witten et Annen, en Westphalie, détruite le 28 nov. (40 morts, 150 blessés, 6 millions de francs de dégâts), par l'explosion de 24.000 kilogrammes du terrible explosif. Pas une maison n'est restée intacte dans le village d'Annen.

DIVERS. — Le 24 nov. s'est embarquée à Bordeaux la mission scientifique de M. Chevalier, accompagné de MM. Fleury et Caille; il va étudier les richesses forestières de la Côte d'Ivoire, et choisir, sur les plateaux du Fouta-Djalou, l'emplacement d'un sanatorium. — Le 10 déc. est mort à Alger, dans une chambre d'hôtel, Behanzin, ex-roi du Dahomey. Après sa défaite dans la campagne où s'illustra le colonel Dodds, il fut transporté à la Martinique et interné au fort Tartenson; il y vécut treize ans, entouré des siens

et résigné à son sort. L'an dernier, le gouvernement, le sachant malade, l'envoya à Blida, en Algérie, et lui accorda une liberté relative. Le corps de Behanzin a été inhumé au cimetière de Saint-Eugène. — Le 13 décembre, a été signé à Londres l'accord intervenu entre la France, l'Angleterre et l'Italie au sujet de leurs intérêts respectifs en Abyssinie. — A Washington, la Chambre des représentants a rejeté, le 14, le projet de réforme orthographique proposé par M. Roosevelt.



Le géographe VIDAL DE LA BLACHE, a été élu, le 1^{er} décembre, à l'Acad. des sciences morales et politiques, en remplacement d'Albert Sorel.



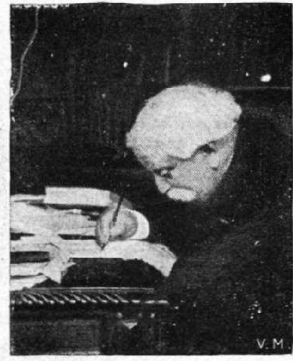
Le gén^l BONNAL, éminent écrivain militaire, à qui l'Académie a décerné le grand prix Gobert (27 n.)



Le grand moraliste et critique BRUNETIÈRE, de l'Académie française, direct. de la *Revue des Deux-Mondes*, est mort le 10 décembre.



M. FAGUET publie : *Amours d'hommes de lettres*, réunion d'études piquantes sur la vie intime.



M. MICHEL BRÉAL, célèbre philologue, membre de l'Institut, publie un curieux ouvrage : *Pour mieux lire Homère*. (Cl. Je sais tout)



Jean et Jérôme Tharaud L'ACADÉMIE DES GONCOURT a, le 15 déc., décerné son prix annuel aux frères Jérôme et Jean Tharaud, pour leur court roman : *Dingley*, le célèbre écrivain, où le caractère anglais est dépeint avec justesse. (Cl. Je sais tout)



Dans la forêt de Fontainebleau, le romancier anglais WELLS, M. Lewis Hind, son premier éditeur, et H. D. Davray, son traducteur et vulgarisateur en France. Le nouveau volume de Wells, *Miss Waters*, raconte les modernes aventures d'une sirène recueillie dans une famille qui s'apitoie et qu'elle trouble. C'est un des plus curieux romans de l'auteur de la *Guerre des Mondes*.



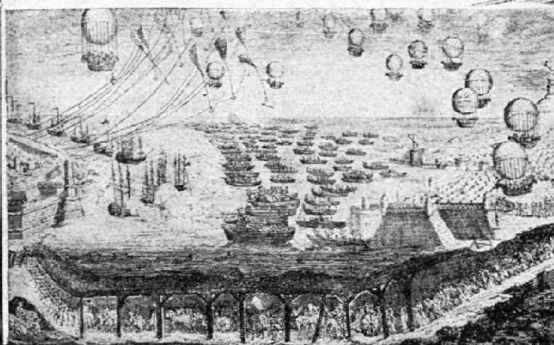
M. Ch. GENIAUX, l'auteur du *Roman de la Riviera*, un des romans les plus remarquables de la saison.



M. COUYBA, député, rapporteur du budget des Beaux-Arts distribué le 29 nov. (600 pages, un record).



Le plus récent portrait du grand poète italien GIOSUÉ CARDUCCI qui vient d'obtenir le prix Nobel de poésie.



DIVERS PROJETS DE DESCENTE EN ANGLETERRE, ou Cent ans avant l'Entente Cordiale, gravure extraite de *Napoléon I^{er} au camp de Boulogne*, de M. Fernand Nicolay.



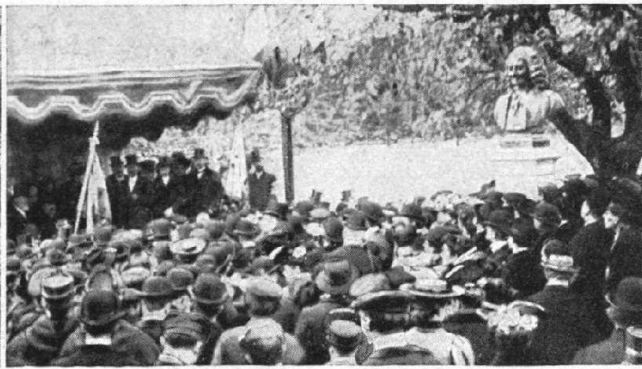
Instantané de M. P.-B. GHEUSI, l'auteur du *Puits des Ames*, vigoureux roman dans un beau cadre d'Orient.

DIVERS. — Parmi les nouveautés, citons encore : *La Juive*, par Enacryos, roman social; *Mystérieux passé*, roman mondain de M^{me} Octave Feuillet les *Gens d'Auberoque*, roman provincial de M. Eugène Le Roy, l'auteur de *Jacquou le Croquant*; *l'Insidieuse volupté*, roman parisien de M. Paul Lacour; *Le Roman de la Comédienne*, par M. Paul Flat qui aime à mêler les questions d'art à la peinture des passions; *Printemps*, suite de nouvelles émouvantes de M. Geor-

ges d'Espargès. Dans une autre série: *Paysages romanesques*, de M. Henry Bordeaux, critique et moraliste déjà renommé; *L'Art de faire un homme*, conseils pratiques d'éducation moderne par M. l'abbé Mocquillon, et le bel album de M. Armand Dayot, *De la Régence à la Révolution*, 350 pages d'estampes se rapportant à la vie française au XVIII^e siècle. — Le 17 nov. mort, à 35 ans, du poète H. Degron, l'auteur de *Corbeille ancienne* et des *Poèmes de Chevreuse*.



GALLIA, médaillon en mosaïque datant du II^e siècle et personnifiant la Gaule, découvert en Mesopotamie et acquis, en novembre, par le Musée de Berlin.



Le 18 nov. inauguration à Chatenay (Seine) d'un BUSTE DE VOLTAIRE signé Syamour. L'« immortel apôtre de la tolérance », comme l'appela M. Dujardin-Beaumetz dans son discours, est remis d'autre part d'actualité par un très exact ouvrage de M. le professeur Gustave Lanson : la collection des Grands



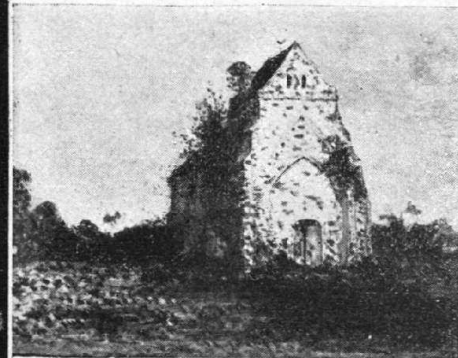
M. AUGUSTE MAILLARD, le sculpteur du monument de Fragnard (voir *Je sais tout* de juin) qui va être inauguré à Grasse, (Alpes-Maritimes).



UNE BAIGNOIRE, un des plus amusants numéros de l'exposition Albert Guillaume, galerie Bernheim jeune (21 nov.-10 déc.), qui fut la plus élégante exposition de la saison. Parmi les peintures, on se montre *Le Docteur*, *Confidence*, *La Lecture interrompue*, *Les Potins*, *Appartement à louer*; aux aquarelles, *Au Temps de Gavarni*, etc.



MONUMENT au peintre Jérôme par son gendre, le peintre Aimé Moïot, qui s'est improvisé sculpteur.



CHAPELLE DE FONTENAY (Calvados), une des pittoresques toiles de l'exposition Duval-Gozlan, parisien de Paris et peintre des tout petits pays, à la galerie Henry Graves (26 nov.-8 déc.). — A noter aussi (22 nov.) l'Exposition de la Société internationale des Aquarellistes, présidée par M. Maurice Guillemot.



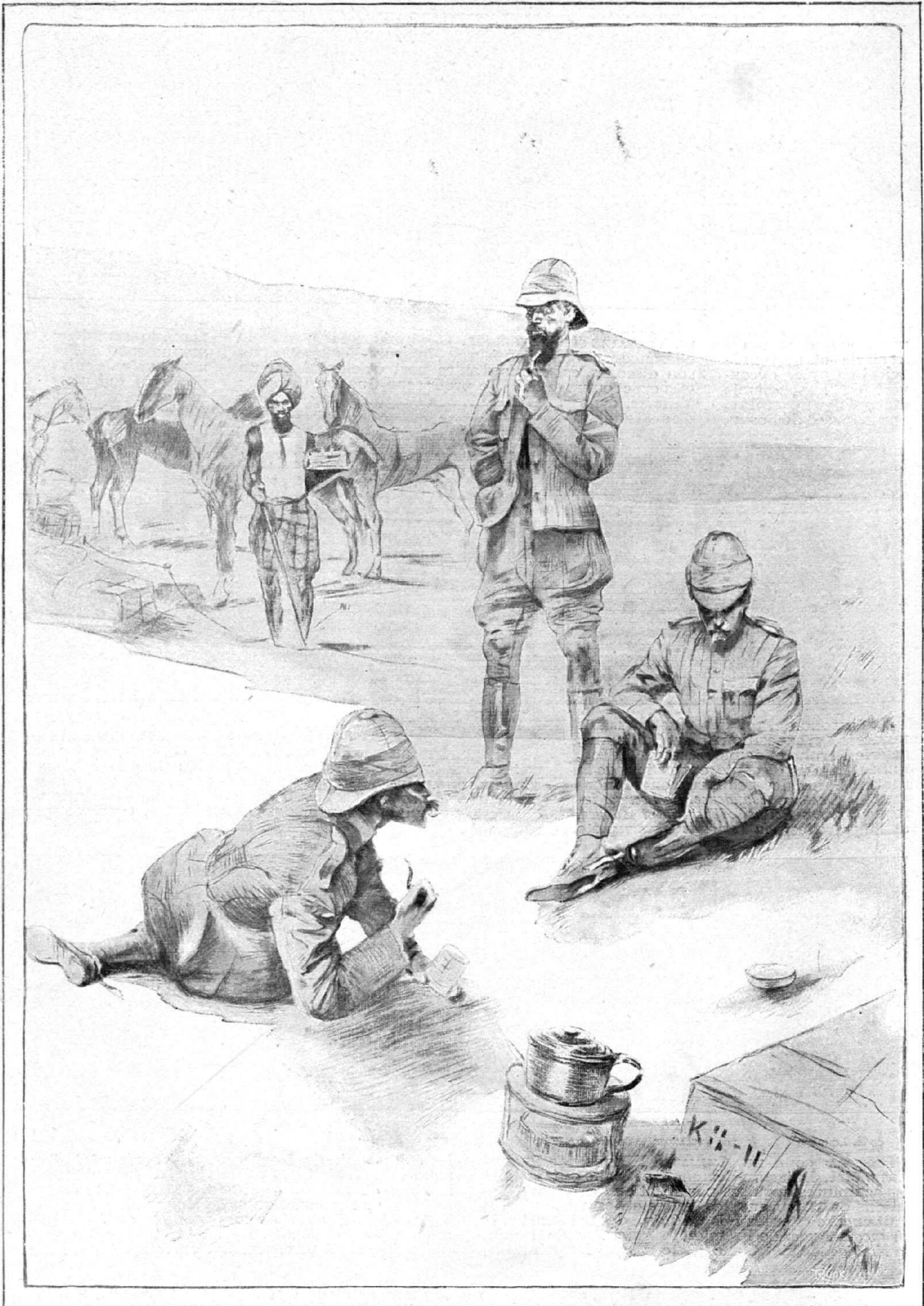
L'Été de H. LOMBARD *L'Épave* de BOULANGER *L'Aurore* de M^{me} SYAMOUR *Fin de Labour* de A. MARQUET *Le Repos de Prométhée* de A. ASTRUC *La Muse consolatrice* de J. PENDANÈS *L'Automne* de MICHEL

DANS LA COUR DE CHIMAY à l'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, MM. Dujardin-Beaumetz et Saglio ont installé les sculptures acquises par l'État aux diverses expositions de 1906. Dans les salles et les vestibules, il faut encore citer les *Fils de Caïn*, de Landousky, le *François Rude*, de Frémiet, le *Falguière* de Rodin, la *Niobide*, de M^{lle} Claudel, etc. Parmi les peintures,

La Joie rouge, de Rochegrosse, *L'après-midi d'automne*, de M. Marret, *Le Jour d'été*, de Lucien Simon, la *Foire d'Issoudun*, de Fernand Maillaud, la *Convalescente*, de Bernard Boutet de Monvel, *Liverpool*, de V. Tardieu, *Portrait de mes parents*, de J.-P. Laurens, *Fleurs et Fruits*, de M. Truchet qui expose d'autre part tout un ensemble d'œuvres gal. Bernheim.

DIVERS. — Le 1^{er} déc. galerie Petit, exposition de Madeleine et Suzanne Lemaire, peintres exquises de la fleur. — Le 8 déc. le baron Edmond de Rothschild,

le grand amateur d'art, est élu 1^{er} après 8 tours de scrutin, à l'Académie des Beaux-Arts. — Le 14, à l'hôtel Drouot, vente Carpeaux.



UNE PROFESSION DE FOI JOURNALISTIQUE DANS LE DÉSERT

— Peut-être, plus tard, notre profession sera-t-elle réglementée, mais pour l'instant elle ne l'est pas. Faites ce que vous pourrez, mais surtout soyez le premier au bureau télégraphique. (Page 675, col. 1.)



LES TROIS COMPAGNONS D'AVEVENTURE

Envoyés par leurs journaux respectifs sur le théâtre des opérations d'une colonne anglaise contre les Derviches, les trois journalistes représentaient trois types différents d'allure et d'aspect... Le plus jeune, Anesley, était un débutant dans ce genre de reportage. Figure douce, mais énergique... Scott, dont la barbe noire cachait le teint bronzé déjà au cours d'expéditions semblables, avait des yeux perçants qui n'étaient comparables qu'à ceux de Mortimer dont la moustache en crocs le faisait ressembler à un officier français...

Les Trois Correspondants

Nouvelle inédite PAR CONAN DOYLE

C'est une anecdote à la fois tragique et amusante que Conan Doyle, avec son art suprême de conteur, a puisée dans les récentes campagnes où les représentants de la presse, en payant de leur personne sur le terrain des opérations, ont joué un rôle si considérable. L'action de cette nouvelle passionnante se déroule au Soudan, lors d'une expédition anglaise contre les Derviches. ▯ ▯ ▯



QUELLE chaleur ! s'écria Mortimer en s'épongeant le front. Et dire qu'on paierait cinq shillings pour avoir une pareille température dans un hammam !

— Oui, répondit Scott, mais dans un hammam on ne parcourrait pas à cheval un trajet de vingt milles... Pour moi, je serais d'avis de nous arrêter dans ce bosquet de palmiers et d'y faire halte jusqu'à ce soir...

Les trois hommes arrêterent leurs montures et mirent pied à terre. Le premier, Mortimer, représentait le journal *l'Intelligence* sur le théâtre de l'expédition qu'il était chargé de suivre. Il était vêtu d'une vareuse khaki, portait des culottes de cheval en drap mastic et une ceinture écar-

late : sa peau était rougie par le soleil du désert.

Le second, petit, mais vif et alerte, avec une barbe et des cheveux de jais, s'appelait Scott ; il avait traversé plus de périls et accompli plus d'exploits qu'aucun autre correspondant de guerre, sauf l'illustre Chandler dont la gloire n'avait jamais été surpassée, mais que l'âge contraignait à prendre un repos bien mérité.

Scott avait « fait » Plevna, les campagnes du Shipka, du Zoulouland, d'Egypte, de Souakim ; Mortimer avait vu la guerre boër, les campagnes du Chili, de Bulgarie, de Serbie, l'expédition de Gordon, celle de la frontière des Indes, la révolution du Brésil et la conquête de Madagascar. Les deux hommes étaient liés par une amitié

sincère et séparés par un vif sentiment de rivalité professionnelle. Chacun d'eux eût risqué sa vie pour son ami ; ni l'un ni l'autre n'eût sacrifié les intérêts de son journal pour venir en aide à son confrère.

Le troisième correspondant s'appelait Anesley et représentait la *Gazette*. Il était jeune et d'une inexpérience qui confinait à la naïveté. Ses descriptions de grandes manœuvres, assez réussies, avaient donné à son directeur l'idée de lui confier, pour la première fois, le compte rendu d'une expédition de guerre.

Le reporter de l'agence Reuter se trouvait à vingt milles en avant et, en arrière, à vingt milles, suivaient, montés sur des chameaux, deux reporters de journaux du soir.

Mortimer et Scott considéraient leur compagnon avec une sympathie un peu dédaigneuse. Ils se rendaient compte de la supériorité que leur donnait sur leur jeune émule, d'abord leur expérience, puis leurs magnifiques chevaux, aussi rapides que vigoureux, tandis que le correspondant de la *Gazette* était monté sur un pauvre petit cheval de Syrie, acheté bon marché.

Les trois journalistes conduisirent leurs montures à l'ombre bienfaisante des palmiers qui se détachait avec une netteté stupéfiante sur le sable en feu du désert,

— Nos bagages arrivent-ils, Anesley ? demanda Scott.

— Oui, ils seront ici dans cinq minutes.

Au milieu du sentier qui serpentait à travers les rochers, une petite caravane de chameaux portant des bagages s'avancit lentement ; en avant trois domestiques berbères étaient montés sur des ânes ; derrière marchaient les chameliers arabes. En quelques minutes les bagages furent déchargés, les animaux mis au piquet et le feu allumé. Scott s'était mis en devoir de casser des œufs dans un plat tout en chantant un vieux refrain, d'une voix sentimentale et profonde. Anesley, perdu dans une immense caisse d'emballage, se frayait un chemin au milieu des boîtes de conserves, de bouillon concentré, de corned-beef, de poulets et de sardines pour retirer un pot de confiture. Mortimer, toujours consciencieux, prenait des notes sur la conversation qu'il avait eue la veille avec un ingénieur des chemins de fer quand, levant les yeux, il aperçut cet ingénieur lui-même, M. Merryweather qui, au trot de son poney alezan, se dirigeait vers leur groupe.

— Pour l'amour de Dieu, gémit-il, don-

nez-moi à boire ! J'ai la langue collée au palais !

Il but à longs traits dans une timbale que les journalistes avaient remplie d'eau et de whisky.

— Maintenant il faut se remettre en route.

— Rien de nouveau ?

— Je vous dirai peut-être quelque chose après avoir vu le général.

— Pas de Derviches, de ce côté.

— Rien de particulier... Allons, hop, Jinny ! Au revoir !

Scott rédigea une dépêche dont Anesley lui demanda communication, n'ayant point saisi en quoi la conversation échangée avec l'ingénieur pouvait être présentée de manière à intéresser le public. Le journaliste y consentit en souriant, non sans faire cette remarque :

— Quand notre travail deviendra sérieux, alors ce sera chacun pour soi...

— Croyez-vous que ce soit indispensable ? interrogea Anesley.

— Certes.

— Il me semble pourtant que si trois hommes s'arrangeaient pour concentrer leurs efforts et partager les nouvelles que chacun d'eux pourrait recueillir, ils arriveraient avec moins de fatigue à un meilleur résultat.

Mortimer et Scott, de stupéfaction, s'arrêtèrent de manger leur confiture.

— Nous ne sommes pas ici pour nous amuser, dit Mortimer, mais pour agir au mieux de nos journaux respectifs. Comment la concurrence se maintiendrait-elle entre eux si nous la supprimions entre nous ? Il leur serait plus simple alors de se confier à la seule agence Reuter. A l'heure actuelle, continua-t-il, c'est le correspondant le mieux monté qui a le plus de chances. Chacun pour soi et la gloire au plus digne ! Voyez le fameux Chandler. Jamais il n'aurait acquis sa célébrité, s'il n'avait pas tenu à agir seul. Il a conçu des tours impayables ! Un jour il fit croire à l'un de ses confrères qu'il s'était cassé la jambe et dès que l'autre fut parti pour aller chercher un médecin, Chandler alerte et ingambe, se précipita au télégraphe...

— Et vous trouvez cela de bonne guerre ? protesta Anesley.

— Tout est de bonne guerre. On joue l'un contre l'autre ; voilà tout.

— Jouer n'est pas tricher.

— Pensez ce que vous voudrez ; toujours est-il que le journal de Chandler donna le

résultat de la bataille alors que les autres n'en soufflèrent pas mot.

— Tenez, prenons encore Westlake comme exemple, dit Mortimer en bourrant sa pipe... Hé ! là-bas ! Abdul ! Vous pouvez desservir !... Westlake, dans le but d'arriver le premier à fournir des nouvelles, n'hésita pas à se faire passer pour un courrier officiel ; il arriva à se faire conduire en utilisant les relais qui avaient été utilisés par le titulaire réel. Le journal qu'il représentait gagna de ce fait un demi-million.

— Vous trouvez cette manœuvre loyale ?

— Pourquoi pas ?

— Il me semble qu'elle frise, de très près, le vol.

— Eh bien, moi qui vous parle, je n'hésiterais pas à en faire autant. Qu'est-ce que vous en dites, Scott ?

— Pour ma part, je ne reculerais que devant un assassinat.

— Peuh ! Vous en seriez bien capable..

— Non, réellement, je n'irais pas jusque-là... Ce serait contraire au devoir professionnel. Toutefois si un étranger venait à se trouver entre un bureau télégraphique et un correspondant de presse surchargé de notes et de travail, ce serait évidemment aux risques et périls de l'étranger. Mon cher Anesley, très franchement, si vous êtes venu au Soudan embarrassé de pareils scrupules, vous auriez mieux fait de rester à Fleet street. Notre vie est remplie d'imprévu et notre labeur n'est assujéti à aucune règle fixe. Peut-être, plus tard, notre profession sera-t-elle réglémentée, mais pour l'instant elle ne l'est pas. Faites ce que vous pourrez, employez les moyens qui vous plairont, mais surtout *soyez le premier au bureau télégraphique*. J'ajouterai que vous ferez bien, quand vous aurez à entreprendre une nouvelle campagne, d'amener avec vous le meilleur cheval que vous pourrez trouver, dùt-il vous coûter la forte somme. Nous ne savons lequel des deux, de Mortimer ou de moi, l'emportera sur l'autre, mais, nous avons les montures les plus rapides du pays, nous n'avons négligé aucune chance de succès...

— Je n'en suis pas aussi sûr que vous, protesta Mortimer, car vous savez que si un cheval gagne de vitesse un chameau sur un parcours de vingt milles, le contraire se produit quand le trajet est de trente.

— Comment, un des chameaux que voici, l'emporterait de vitesse sur un cheval ? demanda Anesley étonné.

Les deux compères se mirent à rire.

— Non ! Non ! Mais un chameau de courses, l'animal que montent les Derviches quand il leur faut parcourir avec rapidité des distances considérables.

— Et ces animaux vont plus vite qu'un cheval au galop ?

— Parfaitement. Un cheval ne pourrait les suivre, car leur allure est la même pendant tout le trajet ; de plus, ils n'ont pas besoin de s'arrêter pour manger ou boire et la sûreté de leur pied est infaillible. Autrefois dans les courses qui se donnaient à Halfa, entre chevaux et chameaux, la victoire revenait toujours à ces derniers sur une longue distance.

— En tous cas, nous n'avons pas de reproches à nous adresser, dit Mortimer, car il me paraît peu probable que nous ayions à nous éloigner de trente milles d'une station télégraphique et le fil sera rétabli à notre suite la semaine prochaine.

— C'est certain ; pour le moment reposons-nous.

SURPRIS PAR LES DERVICHES.

Scott et Mortimer s'installèrent sous leur moustiquaire et, quelques instants après, ils dormaient l'un et l'autre d'un profond sommeil, en gens habitués à vivre au grand air.

Le jeune Anesley, le cigare entre les dents, s'était adossé à un palmier et il réfléchissait aux conseils qu'il venait de recevoir. Il avait pris la détermination de les suivre et il allait lui-même s'étendre sur le sol quand il vit quelque chose bouger dans la direction du Sud. C'était un cavalier, l'ingénieur Merryweather qui revenait. A un moment, cheval et cavalier disparurent dans un repli de terrain. Tout à coup, il aperçut un nuage de fumée blanche qui s'élevait au milieu des rochers et s'allongeait comme un fin brouillard dans le désert. Il réveilla Scott et Mortimer en criant :

— Levez-vous ! Je crois que Merryweather vient d'être fusillé par les Derviches !

— Et l'agent de Reuter n'est pas ici ! exultèrent ensemble les deux journalistes. Comment cela s'est-il passé ?

En quelques mots, il les mit au courant.

— Vous n'avez rien entendu ? demanda Scott.

— Non.

— Il est vrai que le bruit d'un coup de feu peut être amorti par les rochers !

— Allons, ça marche, dit Mortimer, le nez enfoui dans son carnet de notes. « Merryweather route coupée par Derviches, retourné en arrière, tué coup de feu, mutilé, communications coupées par raid Derviches ». Est-ce clair ?

— Vous croyez qu'on lui a coupé la route ?

— Naturellement. Pourquoi serait-il retourné sur ses pas ?

— Dans ce cas, il doit y avoir plusieurs reconnaissances d'ennemis !

— Cela me paraît prouvé.

— Pourquoi dites-vous qu'il a été mutilé ?

— Ce n'est pas la première fois que je me rencontre avec les Arabes.

— Où allez-vous donc ?

— A Sarras.

— Moi aussi. Nous allons lutter de vitesse.

Leur désir d'expédier des nouvelles était si violent qu'ils ne semblaient pas même se rendre compte que leur camp, leurs domestiques et eux-mêmes se trouvaient pour ainsi dire dans la gueule du loup. Pendant qu'ils parlaient, on entendait le crépitement de la fusillade et, au-dessus de leur tête le sifflement des balles. Une branche de palmier tomba à leurs pieds et au même instant les six domestiques se précipitèrent au-devant d'eux, affolés, implorant leur protection.

Ce fut Mortimer qui organisa la défense.

— Tali, Henna... Essi! Pourquoi diable êtes-vous aussi effrayés. Abritez les chameaux derrière les troncs des palmiers... et maintenant attachez-les solidement. Vous n'avez donc jamais entendu siffler les balles ? Allons, couchez vos ânes de ce côté... Mais non, ne mettez pas là mon poney... Vous en faites une cible ! Placez-le avec les deux autres chevaux, derrière le bouquet d'arbres. Ces gaillards-là semblent tirer encore plus haut qu'en 1885.

— Voilà cependant une balle qui a touché, s'écria Scott en entendant un bruit mat, semblable à celui que produirait une pierre sur un tas de boue.

— Qui a-t-elle atteint cette balle ?

— Le chameau brun qui rumine là-bas...

La pauvre bête s'allongeait à terre, la langue pendante et fermait ses grands yeux sombres.

— Voilà un coup de fusil qui me coûte quinze livres sterlings, dit Mortimer furieux. Combien croyez-vous qu'ils soient, ces grendins ?

— Je crois bien qu'ils sont quatre seulement.

— Quatre armés de fusils, c'est certain, mais il peut y en avoir d'autres avec des armes blanches.

— Je ne crois pas; c'est un petit groupe de cavalerie montée qui a fourni un raid dans ces parages. A propos, Anesley, c'est la première fois que vous voyez le feu ?

— Oui, avoua le jeune reporter qui éprouvait à ce moment un sentiment indéfinissable où se mêlaient la curiosité, le courage et l'émotion.

— L'amour, la pauvreté et la guerre sont trois choses dont il est nécessaire d'avoir fait l'expérience si l'on veut se flatter d'avoir eu une vie complète. Passez-moi donc les cartouches... Vous savez, mon jeune ami, c'est un tout petit baptême de feu que cet incident: derrière les chameaux vous êtes aussi en sûreté que dans une salle du club des Auteurs à Londres.

— Aussi en sûreté, c'est possible, mais moins confortablement, s'écria Scott. Cependant, Mortimer, nous pouvons nous vanter d'avoir une fameuse veine. Vous voyez d'ici la tête du général quand il apprendra que la première escarmouche a eu lieu... contre la colonne de la presse! Pensez à l'agent de Reuter qui grille au soleil depuis huit jours, avec le gros des troupes... Et les journaux du soir!... Tiens! Une autre balle qui vient de traverser mon moustiquaire... je l'ai échappé belle!

— C'est un des ânes qui l'a reçue.

— Si cela continue nous nous verrons dans l'obligation de porter nos bagages sur notre dos jusqu'à Khartoum.

— Qu'importe, mon cher; tout cela nous donne de la copie. Je vois d'ici les « manchettes » *Raid sur la ligne des communications. — Assassinat d'un ingénieur anglais. — La colonne de la presse attaquée.*

— Très joli... mais je me demande quelle sera la fin de l'article, répondit Anesley.

— *Notre correspondant particulier blessé*, s'écria Scott en roulant à terre. Pas trop de mal pourtant, fit-il en se relevant, une égratignure au genou.

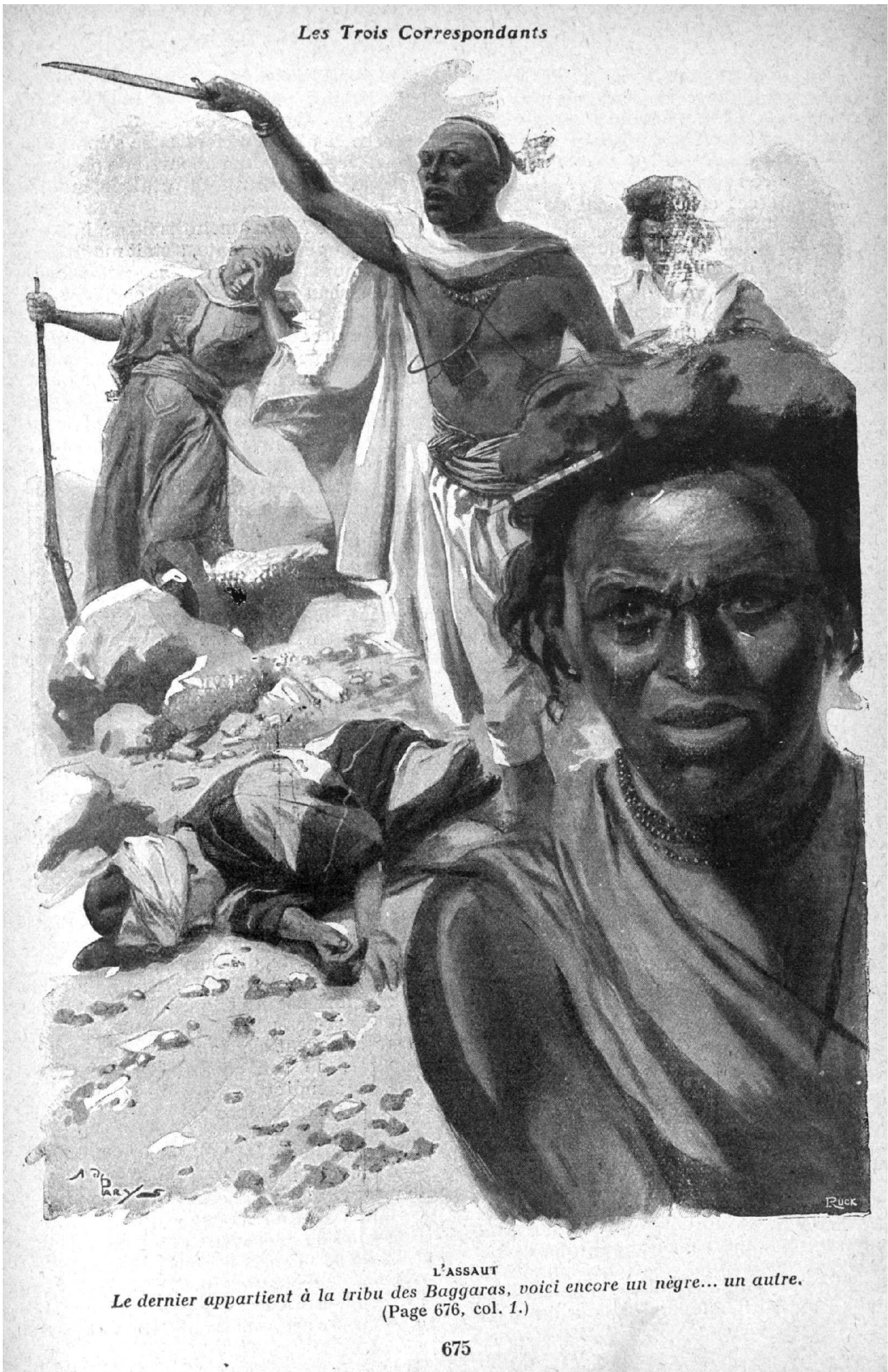
— J'ai du diachylum à votre disposition.

— Tout à l'heure. C'est égal, c'est ennuyeux d'être fusillé à distance. Je voudrais bien les voir sortir de leur cachette.

— Vous allez être satisfait, ils approchent...

— Sapristi! Notre bouilloire est cassée! Avec le fracas d'un gong, une balle tirée par un Remington avait traversé la bouilloire de part en part et un nuage de vapeur s'était élevé au-dessus du feu. Des cris sau-

Les Trois Correspondants



L'ASSAUT
Le dernier appartient à la tribu des Baggaras, voici encore un nègre... un autre.
(Page 676, col. 1.)

vages se firent entendre dans les rochers.

— Ces idiots se figurent que nous avons tous sauté. Ils vont maintenant se précipiter sur nous, aussi sûr que je suis ici. A notre tour, maintenant, de leur tirer dessus. Avez-vous votre revolver, Anesley?

— J'ai cet excellent fusil de chasse à deux coups.

— Parfait. Quelles cartouches?

— Des cartouches de gros plomb de chasse.

— Bien. Moi j'ai mon revolver chargé de chevrotines, car un revolver d'ordonnance n'arrêterait pas plus ces gaillards-là qu'une simple sarbacane.

— Un instant, continua Mortimer en assujettissant solidement ses lunettes sur son nez; je crois qu'ils vont nous tomber dessus!...

— Il est exactement, fit remarquer Scott, quatre heures dix-sept minutes.

A NESLEY REÇOIT LE BAPTÊME DU FEU.

Anesley s'était étendu à l'abri des balles derrière un chameau. Il regardait avec une curiosité avide les rochers qui se dressaient en face. De temps en temps de légers nuages de fumée blanche s'élevaient, mais on ne pouvait distinguer les assaillants. Le jeune reporter ressentait une émotion indicible à la pensée de ces ennemis qui, minute par minute, instant par instant, se rapprochaient de lui. Au moment où la bouilloire avait volé en éclats il avait entendu leurs cris de joie et, presque simultanément, une voix puissante avait proféré des paroles dont il n'avait point compris le sens, mais qui avaient provoqué un haussement d'épaules de Scott.

— Il faut d'abord qu'ils viennent nous prendre, avait murmuré ce dernier.

La fusillade avait commencé à une distance de quelques centaines de yards et, en raison de la faible portée de leurs armes, les correspondants de presse se trouvaient dans l'impossibilité de répondre. Heureusement l'Africain n'a jamais accordé pleine et entière confiance à son fusil et ses instincts primitifs qui l'entraînent à engager un corps à corps avec son ennemi sont encore trop puissants pour lui faire admettre une autre stratégie. L'ennemi s'approcha donc de plus en plus et bientôt Anesley put distinguer une tête au-dessus des rochers, une tête énorme, aux cheveux crépus, à la mâchoire proéminente, à l'expression féroce. Cet homme brandit au bout de son long bras un fusil Remington et le tendit dans

leur direction comme pour les désigner.

— Faut-il tirer? demanda Anesley.

— Non. Il n'est pas à portée et votre charge de plomb ne ferait que s'éparpiller.

— Avez-vous votre appareil de photographie, demanda Scott, ce serait le moment de l'utiliser...

Un autre Arabe aux traits fins, à la barbe noire coupée en pointe, s'était montré derrière une autre roche. Sa tête était couverte d'un turban vert, insigne de chef.

— C'est une foule bigarrée, dit Scott.

— Le dernier appartient à la tribu des Baggaras répondit Mortimer... voici encore un nègre... un autre...

— Et deux de plus... Des Dimgas, de cette peuplade batailleuse qui ne se plaît que dans les combats, peu importe pour qui et contre qui!

— Quand ils approcheront, je leur donnerai une explication... aux chevrotines! Tenez-vous bien Anesley, ils arrivent...

C'était vrai! Ils se précipitaient sous la conduite de l'Arabe au turban vert. Derrière lui courait le nègre aux boucles d'oreille d'argent. C'était un véritable géant; il dépassait de la tête les deux autres noirs qui le suivaient.

— Allons! Anesley! Visez l'Arabe.

Il épaula son fusil, vit le visage grimaçant au bout de la ligne de mire, et appuya à deux reprises sur la détente, inutilement. Deux coups de revolver se firent entendre à ses côtés et il vit une tache rouge qui empourprait la poitrine de l'Arabe.

— Tirez, mais tirez donc, imbécile, s'écria Scott.

Il appuya sur la gâchette sans penser à armer son fusil; mais deux nouveaux coups de feu éclatèrent près de lui et le nègre gigantesque s'abattit pour se relever et retomber ensuite, définitivement.

— Armez donc votre fusil, idiot, cria une voix furieuse. Au même instant, l'Arabe bondit par-dessus le chameau étendu et Anesley reçut sur la poitrine les deux pieds nus de son adversaire; en même temps il entendit tout près de sa tête une formidable explosion...

— Au revoir, mon vieux! Vous serez très vite remis. Prenez patience.

C'était la voix de Mortimer.

— Désolés de vous abandonner, mais nous aurons de la chance si nous pouvons envoyer nos dépêches à temps.

Et Scott serrait les sangles de son cheval.

— Nous aurons soin de mettre dans nos

dépêches que vous avez été blessé; cela fera comprendre à votre directeur pourquoi vous n'avez pas câblé. Si par hasard vous rencontrez les correspondants de Reuter ou des journaux du soir, pas un mot n'est-ce pas? Abbas vous gardera. Nous serons de retour demain après-midi. Au revoir et bonne chance!

Anesley n'eut pas la force de répondre, mais il se rendit compte que la chance lui avait été offerte de se créer un nom parmi les plus grands reporters et que cette chance lui échappait. En réalité il avait assisté à une simple escarmouche, mais c'était la première de la guerre. Le public de la métropole attendait les nouvelles avec une impatience fébrile; les lecteurs du *Courrier*, de *l'Intelligence* seraient donc les premiers à les recevoir et les colonnes de la *Gazette* resteraient vides!

Cette pensée lui donna l'énergie de se relever ce qu'il fit à grand'peine.

De suite son regard fut attiré par le cadavre du géant noir étendu sur le sol, la poitrine trouée; les mouches du désert étaient déjà venues en masses profondes s'abattre sur les plaies. A quelques yards plus loin gisait le corps de l'Arabe, les deux mains encore croisées sur un amas informe et sanglant qui avait été sa tête, tandis que sa poitrine supportait le poids du fusil d'Anesley.

MALGRÉ SA BLESSURE, ANESLEY VEUT ACCOMPLIR SON DEVOIR.

— Sidi Scott, fusillé lui avec fusil de vous!... fit la voix d'Abba.

Portant la main à sa tête, Anesley sentit un mouchoir humide qui lui serrait le front.

— Où sont donc les deux autres derviches, demanda-t-il.

— Ils se sont enfuis. Il y en a un dont le bras a été cassé par un coup de feu.

— Et à moi, que m'est-il arrivé?

— Sidi a reçu coup couteau tête. Sidi a pris le méchant homme par le bras, et Sidi Scott a fait feu; Sidi a visage très brûlé.

Anesley éprouvait sur la peau une sensation de brûlure en même temps que son odorat était frappé par l'odeur de cheveux roussis. Il porta la main à sa moustache; elle n'existait plus. Ses sourcils avaient également disparu. Sans doute au moment où il roulait à terre avec le derviche, son visage s'était trouvé très près de la tête de celui-ci.

Il s'avoua que sa situation était bien précaire. Il ne lui restait que son méchant petit poney gris de Syrie qui se tenait la tête basse. Quel espoir pouvait lui rester d'accomplir un trajet de trente-cinq milles, qui devait être parcouru à grande vitesse, sur une monture en pareil état? Mais, au fait, pensa-t-il, il connaissait des animaux, qui valaient encore mieux à son point de vue; c'étaient les chameaux de course. Il se rappela l'affirmation de Mortimer que, pour une distance supérieure à trente milles, les chameaux valaient infiniment mieux que tous les chevaux. Si seulement il pouvait trouver un chameau de course!

Tout à coup, une nouvelle phrase de Mortimer lui revint à la mémoire; oui, les derviches, quand ils ont des raids à accomplir, sont toujours montés sur des chameaux de courses!

Quelles étaient donc les montures dont s'étaient servis les derviches dont les cadavres étaient là étendus? En un instant il avait escaladé les roches malgré les protestations d'Abbas qui le suivait sur les talons. Quelle fut sa joie, quand il vit se lever le cou blanc et allongé, la tête élégante d'un chameau tel qu'il n'en avait jamais vu auparavant.

Le bête était agenouillée auprès des rochers, ayant encore sur les épaules son outre d'eau d'un côté et de l'autre son sac de provende; ses genoux, suivant la mode arabe, étaient liés par une corde. Anesley, sans hésiter, sautait en selle, tandis qu'Abbas faisait glisser la corde. Le jeune homme après avoir été projeté successivement en avant et en arrière, s'être raccroché du mieux qu'il pouvait à sa monture, recouvra son assiette dès que le chameau se fut levé; enfin il était solidement assis sur le coursier le plus rapide du désert. Il resta sur place pendant quelques instants: la bête était aussi douce que rapide. Enfin de son bâton, il toucha l'encolure oscillante, et un instant après il entendit les adieux d'Abbas qui semblaient venir de très loin en arrière.

C'était sa première expérience du chameau de course, et les réactions, bien que brusques et irrégulières, n'eurent, au début rien de désagréable. N'ayant ni étriers, ni aucun point fixe pour appuyer ses pieds, il ne pouvait suivre les réactions, mais il serrait sa monture de toutes les forces de ses genoux, penchant le corps successivement en avant et en arrière comme il l'avait souvent vu faire aux Arabes.

Le chameau avait, dès le début, pris son allure rapide et onduleuse, et les larges enjambées de ses sabots ne faisaient aucun bruit sur le sable du désert.

Malgré la douleur que lui causait sa blessure à la tête, Anesley se tenait pour ne pas crier la joie physique qu'il ressentait, en fendant sur le dos de cette bête rapide l'air frais et parfumé, le vent du Nord qui venait fouetter son visage.

Il consulta l'heure à sa montre et fit mentalement un rapide calcul du temps écoulé et des distances parcourues. Si toutes les chances le favorisaient, il n'espérait pas que ses dépêches pussent parvenir à Fleet street avant deux ou trois heures du matin. Peut-être réussirait-il, mais les circonstances semblaient lui être absolument contraires.

Anesley avait entendu dire que parfois le ventre des hommes voyageant sur des chameaux rapides éclatait, et que les Arabes avaient coutume quand ils entreprenaient un long parcours de se bander fortement l'abdomen avec une toile solide. Cette précaution lui avait paru tout d'abord superflue. Maintenant que le sol devenait plus rocailleux il en comprenait l'utilité. Tantôt projeté en avant, tantôt en arrière, puis sur les flancs, chacune des réactions le secouait à tel point qu'il se sentait endolori du sommet de la tête jusqu'aux genoux. Parfois il essayait en vain de s'accrocher à l'aide des mains au pommeau de la selle, afin de pouvoir amortir quelque peu les chocs, il relevait ses genoux, changeait de position, tout en serrant les dents, dans la ferme volonté de réussir ou de mourir à la tâche. Il lui semblait que sa tête était prête à sauter; toutes les articulations de ses membres étaient comme disloquées.

Et pourtant il oublia ses souffrances quand, au lever de la lune, il entendit près de la rivière le bruit de sabots de chevaux et qu'il constata qu'il avait déjà gagné sur ses rivaux une certaine distance. Mais il n'avait pas encore effectué la moitié du trajet et il était déjà onze heures.

Pendant toute la journée le manipulateur du télégraphe avait fait entendre son cliquetis saccadé dans la petite cabine en fer côtelé qui servait de station télégraphique à Sarras. Les dépêches chiffrées

avaient rendu l'employé à moitié fou.

Enfin, vers deux heures du matin, celui-ci à bout de forces avait ouvert sa porte et allumait sa pipe, heureux de respirer un peu, quand il distingua dans l'obscurité un chameau qui venait de s'arrêter, et un homme paraissant en état complet d'ivresse qui s'avavançait vers lui en titubant.

— Quelle heure est-il? s'écria cet homme d'une voix qui ne semblait nullement avinée.

L'employé se borna à répondre qu'il était plus de deux heures.

La voix de son interlocuteur devint rauque et il dut saisir un des côtés de la porte pour ne pas tomber.

— Deux heures, s'écria-t-il. Allons, j'ai perdu!

La tête du malheureux était entourée d'un mouchoir taché de sang, et il se tenait là, les jambes arquées comme s'il n'avait plus la force de se tenir.

— Combien faut-il de temps pour transmettre un télégramme à Londres?

— Environ deux heures.

— Et il est deux heures maintenant... par conséquent il ne pourrait arriver avant quatre heures.

— Avant trois heures.

— Quatre.

— Non... trois.

— Vous dites qu'il faut deux heures.

— Oui, mais il y a une différence de plus d'une heure de longitude.

— Pardieu! j'arriverai à temps! s'écria Anesley et, tout en trébuchant, il parvint à s'asseoir sur une caisse et commença à dicter son fameux télégramme.

C'est ainsi que la *Gazette* put, sous une manchette énorme, publier une longue et palpitante colonne, tandis que l'*Intelligence* et le *Courrier* étaient vides de nouvelles.

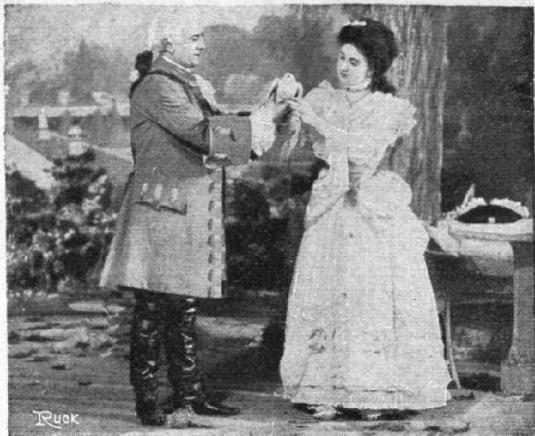
...Et quand, à quatre heures du matin, arrivèrent au bureau télégraphique de Sarras deux hommes éreintés sur deux chevaux fourbus, ces deux hommes, après avoir appris que leur jeune compagnon les avait précédés, se regardèrent en silence et repartirent sans bruit, sans échanger aucune impression, persuadés qu'il y a certaines situations qu'aucune langue au monde ne saurait dépeindre!

CONAN DOYLE.





M^{lle} MARTHE RÉGNIER, Irès remarquée dans *Mademoiselle Josette ma femme*, de Paul Gavault et Charvay. Succès aussi pour Dumény, Gaston Dubosc, Luquet, M^{lle} Felyne, Derbeuil. Gymnase (17 nov.).
(Cl. H. Manuel)



UNE SCÈNE DU « CŒUR DE SYLVIE » (1^{er} acte), la jolie comédie en vers de M. Gabriel Nigond, jouée aux Bouffes Parisiens (25 nov.), par M^{lles} Jeanne Rabuteau et Fernaudy; MM. Gaston Séverin, Pouctal, Henry Lamothe et Berthelier fils.
(Cl. P. Boyer)



M^{lle} DIETERLE dans *Ponette* (26 nov.) la pimpante nouvelle comédie de l'Athénée. Auteurs : MM. L. Artus et P. Fuchs. Autres interprètes : M^{lles} Judic, Templey; MM. Bullier, Monteaux, Leubal, etc.
(Cl. H. Manuel)



M. Louis de Gramont

LA GRANDE PREMIÈRE DU MOIS a eu lieu à l'Odéon, le 4 décembre avec le *Jules César* de Shakespeare, traduction de Louis de Gramont, musique de scène de M. Gustave Doret, décors somptueux de Jusseaume, mise en scène tout à fait extraordinaire de M. Antoine qui possède la science de faire mouvoir les foules. Interprétation de premier ordre avec

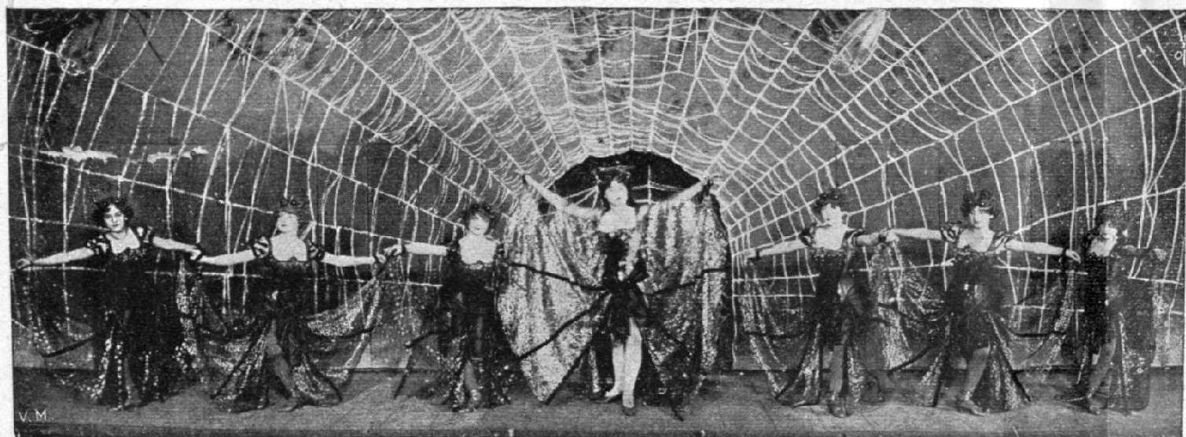


Shakespeare (1564-1616).



Edm. Duquesne (rôle de Jules César).

MM. Duquesne (Jules César), de Max (Marc Antoine), Desjardins (Brutus), Ph. Garnier (Cassius), M^{lle} Dux (Portia), M^{lles} Barjac, Aubry; MM. Mitrecey, Duard, Saverne, Degeorge, etc. La première mise à la scène de *Julius César* date de 1607. Plutarque fut sans doute l'unique source où puisa le grand poète anglais. La pièce est classique à Londres.



CHEZ LA REINE DES ARAIGNÉES (M^{lle} Lucette de Landy) au 3^e tableau de la nouvelle féerie du Châtelet *Pif! Paf! Pouf!* (6 déc.), trente-sept tableaux, de

MM. de Cottens et Dariay. Très amusante interprétation de MM. Pougaud, Claudius, Portal, Vandenne; M^{lles} Jeanne Bloch, E. Du Perret, Mado-Milly, etc.

DIVERS. — Au Théâtre Cluny (24 nov.), le *Major Ipéca*, pièce de MM. Mouézy-Eon et E. Joullot, plaisanteries un peu grosses. — A l'Œuvre (28 nov.), *Pan*, pièce de M. Van Lerberghe, représentation assez mouvementée.

— Aux Bouffes-Parisiens (7 déc.), reprise de *Fred*, de MM. Auguste Germain et R. Trébor, bien joué par MM. H. Lamothe, Pouctal, M^{lle} Claudie de Sivry et Janesson.



M. MAURICE DESVALLIÈRES, l'auteur en collaboration avec Antony Mars du *Fils à Papa*, le nouveau vaudeville du Palais-Royal (27 nov.) où MM. Numès, Hurteaux, Tréville, Hamilton, M^{mes} Lucienne Guett, Alice Bery, etc., sont fort amusants; succès de rire, un peu gros, mais qui paraît devoir être durable. (Cl. Je sais tout)



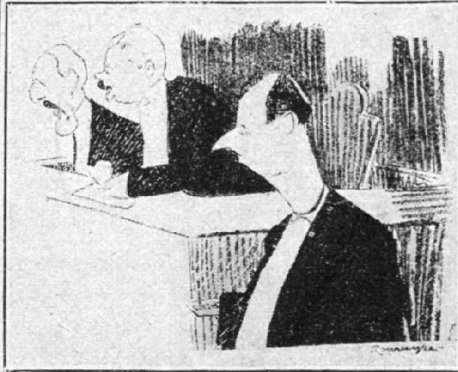
MADAME LE BARGY, qui, dans le *Voleur*, à la Renaissance (7 décembre), obtint un succès personnel à côté de MM. Lucien Guitry, Huguenet, Arquillière et M^{lle} Madeleine Verneuil. Auteur: M. Henry Bernstein. Quelques journaux enthousiastes, d'autres faisant des restrictions sur les tendances morales. (Cl. Mannel)



M^{lle} Sorel Féraudy Mayer
UNE DES SCÈNES les plus touchantes (2^e acte) de *Poliche*, la pièce si curieuse de M. Henry Bataille (Comédie-Française, 10 décembre), dont les interprètes sont M^{mes} Cécile Sorel, Cerny, Leconte, MM. de Féraudy, Ravet, Mayer, Grand. Presse plutôt sympathique. (Cl. P. Boyer)



M. CROY HOPARTZ, directeur du Conservatoire de Nancy, dont la belle symphonie avec chœurs en *mi majeur* couronnée au Concours Cressent a été jouée aux concerts du Conservatoire le 25 novembre.



MM. LES CONTROLEURS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, d'après l'amusante caricature de Rouveyre dans son livre sur la *Comédie-Française* où aucun de nos Comédiens Ordinaires ni aucune de nos charmantes sociétaires ne trouve grâce sous le mordant crayon du dessinateur.

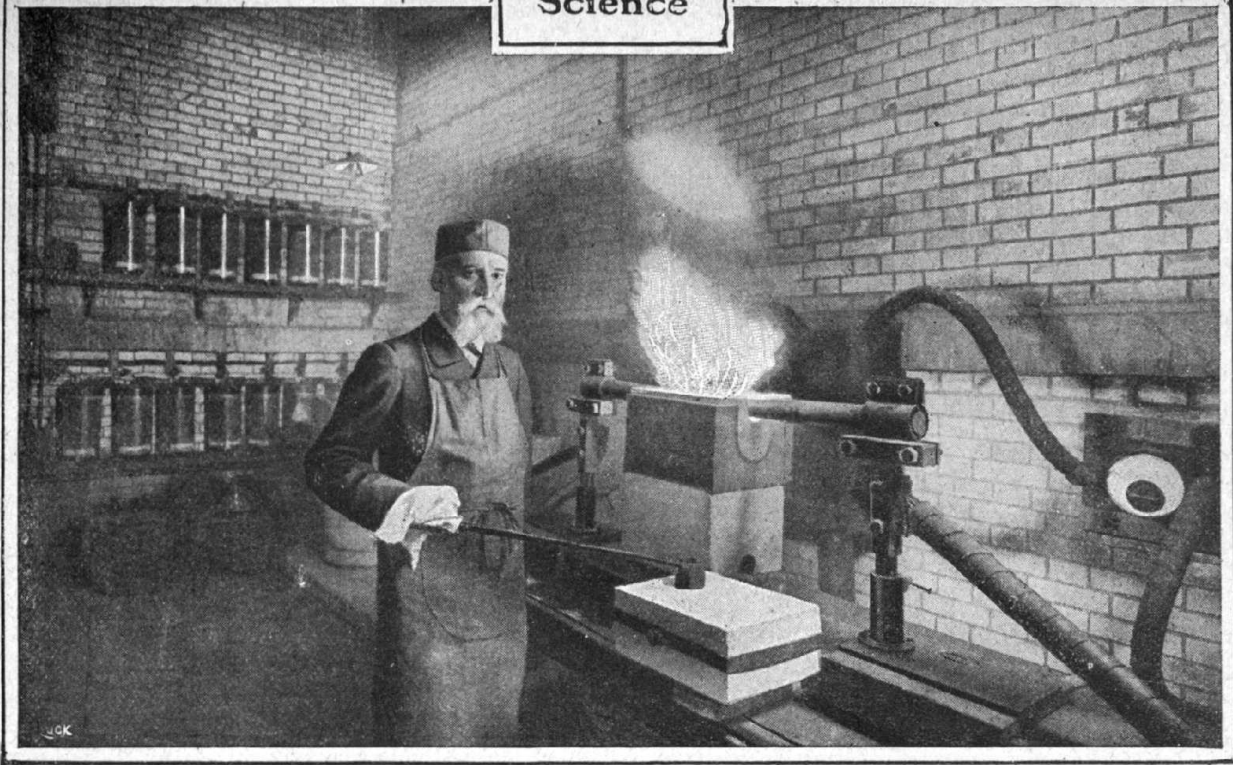


Le compositeur LOUIS ERISSE et son collaborateur le poète E. BERTEAUX, auteurs des *Poèmes d'Armor*, donnés pour la première fois aux concerts Lamoureux, le 25 nov. et interprétés par Jan Reder.



(Cl. Boyer).

LE THÉÂTRE RÉJANE, le plus joli des théâtres de Paris, a ouvert pour la première fois ses portes le 15 décembre, avec *La Savelli*, dramatique et pittoresque comédie de M. Max Maurey, que nous allons du reste publier dans notre prochain numéro. M^{me} Réjane a été chaleureusement accueillie par Tout-Paris et l'on a fait en même temps le jeune auteur, un habitué du succès, ses autres interprètes, M^{mes} Daynes Grasset, Lantelme, H. Miller, Suzanne Avril; MM. Tarride, Pierre Magnier, Noizeux, Burguet, etc.



M. MOISSAN ET SON FOUR ELECTRIQUE

C'est à M. Moissan, l'un des plus grands chimistes du monde entier, que nous devons la découverte d'un procédé pratique de fabrication des rubis et des diamants. On sait que le grand savant vient de se voir décerner le prix Nobel de 200.000 francs pour l'ensemble de ses travaux.

DU CHARBON AU DIAMANT

Et du Verre à la Perle

Si, malgré les affirmations des modernes alchimistes, il est assez douteux qu'aucun moyen n'existe de faire de l'or, la chimie est déjà parvenue à fabriquer de toutes pièces le diamant, les rubis, les saphirs et d'autres pierres précieuses. On a même su contraindre l'huître perlière à fabriquer des perles à son corps défendant. ❖ ❖ ❖ ❖



UNE dame disait l'autre jour :

— Ainsi donc, voilà que ces affreux savants se mettent à fabriquer de vrais diamants, de vrais rubis? Ils ne pourront jamais se tenir tranquilles?

— Cela ne vaut-il pas mieux que de faire de la fausse monnaie?

— Vous êtes bon, vous. Les prix s'avilissent et tout le monde pourra avoir de beaux bijoux.

— Evidemment.

— Alors, personne n'en voudra plus.

Cette dame est un grand philosophe et connaît à fond le cœur humain. Car, s'il est des âmes, une idée sensuelles, qui, pas-

sionnées de couleur et d'éclat, aiment les pierres pour elles-mêmes, combien n'y voient qu'un moyen de se distinguer du voisin, de faire étalage d'une richesse feinte ou réelle? Que de colliers de perles, que de tiaras, et de solitaires, et de pectoraux, et de boléros inestimables n'ont d'autre raison que d'en imposer? Que de bagues aveuglantes ne sont qu'un moyen de parvenir!

Mais qu'on parvienne à fabriquer couramment les diamants et qui donc s'en souciera? La vogue du diamant faux périra en même temps que celle de son modèle. Nous nous extasions sur le *Cullinam*, le plus gros et le plus beau diamant du

monde. Nous nous répétons avec respect qu'il pèse 3.032 carats — soit une livre un quart — et qu'il vaut de dix-huit à vingt millions. Dans quel mépris il tombera, ce pauvre aristocrate de caillou, quand on pourra le pendre avec plusieurs douzaines de ses pareils à la lanterne... au lustre, veux-je dire, de quelque music-hall!

C COMMENT ON FAIT DE FAUX ET DE VRAIS DIAMANTS

On s'efforça toujours d'imiter le diamant et les gemmes par toutes sortes de procédés. Dès le xv^e siècle, on faisait des *doublets*. Derrière un diamant vrai, mais de faible épaisseur et de petite valeur, on adaptait une annexe en verre, soudée par une colle spéciale. Une fois le raccord adroitement dissimulé sous la monture, le petit diamant semblait beaucoup plus gros qu'il n'était en réalité et le tour était joué. C'était là, on le conçoit, un tour des plus lucratifs, mais dangereux, car il finit par rapporter à son auteur, l'Italien Zoccolino, une fort jolie cravate de chanvre au bout de laquelle on le vit un jour se balancer mollement en place de Grève. D'autres doublets se font d'un morceau de cristal taillé, derrière lequel on applique une plaque d'argent soigneusement poli. Veut-on imiter le rubis, le saphir, l'émeraude, on remplace la plaque d'argent par un verre de couleur. Puis, l'Allemand Joseph Strasser donna le *strass*, une composition chimique, perfectionnée par la suite. Ce cristal, bien taillé, jette d'assez beaux feux.

Une sorte de quartz hyalin qu'on appelle caillou du Rhin et quantité d'imitations plus ou moins grossières, apparues dans ces dernières années, jouent le diamant aux yeux des observateurs superficiels. Mais il est beaucoup plus de ces derniers que de vrais connaisseurs parmi ceux qui se donnent pour tels; l'histoire suivante en est la preuve.

La turbulente et romanesque duchesse de Berry, en son château italien de Massa, un peu avant 1832, se préparait à venir tenter en France la fortune d'un soulèvement contre Louis-Philippe. On dit que, craignant de manquer de fonds, elle avait vendu tous ses bijoux qui étaient fort beaux. Pour détourner les soupçons, elle les avait fait reproduire par un joaillier italien, homme des plus adroits, avec une perfection telle que, parmi ses familiers, personne ne s'en était aperçu. Cependant, un soir de fête, ruisselante de pierreries

— de pacotille — elle remarqua un personnage inconnu, venu là on ne sait trop comment et qui examinait sa parure avec une insistance dont elle finit par s'offenser. Elle marche droit à lui et lui dit brusquement :

— On dirait que vous estimez mes diamants. En quoi donc pêchent-ils à vos yeux?

— Oh! je ne les *estime* point, répondit l'inconnu en s'inclinant. Je ne dis pas non plus qu'ils *pêchent*. J'en trouve seulement l'eau trouble.

Et, sur ce mot triplement équivoque, il se perdit dans la foule avant que la duchesse, stupéfaite de l'impertinence, eût trouvé le temps de riposter. Si cet homme avait la langue preste, il avait aussi — et peut-être par métier — le coup d'œil plus juste que toute cette brillante compagnie, cependant accoutumée à voir des diamants véritables.

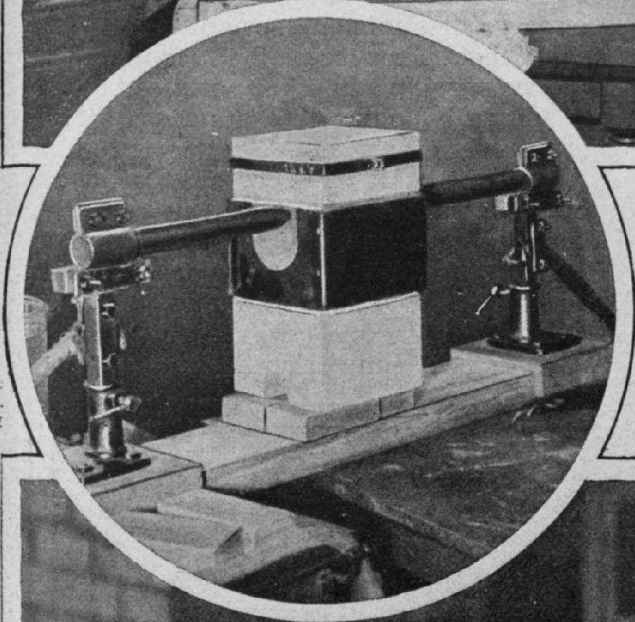
Mais, si bonnes que fussent certaines imitations, les savants ambitionnaient, eux, de reproduire le vrai diamant. Or, qu'est-ce que le diamant? Rien qu'un ancien charbon transformé par la nature, un charbon qui « a réussi », passé des épaules noires du « petit boughna » sur celles, si blanches, de la grande dame. Il fallait donc chercher le diamant dans le charbon. Le premier qui s'attaqua à ce redoutable problème est M. Desprez. En 1853, il réussit à volatiliser un morceau de charbon sous la chaleur de l'arc voltaïque, cet arc lumineux qui jaillit entre les deux crayons d'une lampe électrique. L'expérience dura des mois au bout desquels le chimiste finit par recueillir sur l'un de ces crayons une poussière scintillante qui s'y était cristallisée et avec laquelle il put user du diamant.

Seul, le diamant use le diamant, le chimiste eut donc la certitude d'un succès. Mais c'était là une expérience toute théorique et sans la moindre portée pratique. M. Desprez n'entrevit pas la possibilité d'aller plus loin.

C'est seulement vers 1893 que M. Moissan, de l'Institut, accomplit ses concluantes expériences dont nous ne pouvons indiquer que les grandes lignes.

Disons seulement que, dans un four électrique en chaux vive, M. Moissan porte à l'incroyable température de 3.000 degrés — trente fois la chaleur de l'eau bouillante! — un mélange de fer et de charbon de sucre. Le mélange entre en fusion. A ce moment on le jette brusquement dans l'eau froide. Sous l'action combinée de la chaleur et du refroidissement brusque, le

Du Charbon au Diamant



charbon a changé de forme, il s'est aggloméré en petits cristaux qu'on retrouvera en dissolvant par les acides la gangue de fonte refroidie où ils sont contenus. De même que le sucre brûlé était devenu charbon, de même ce charbon de sucre, ainsi traité, est devenu diamant.



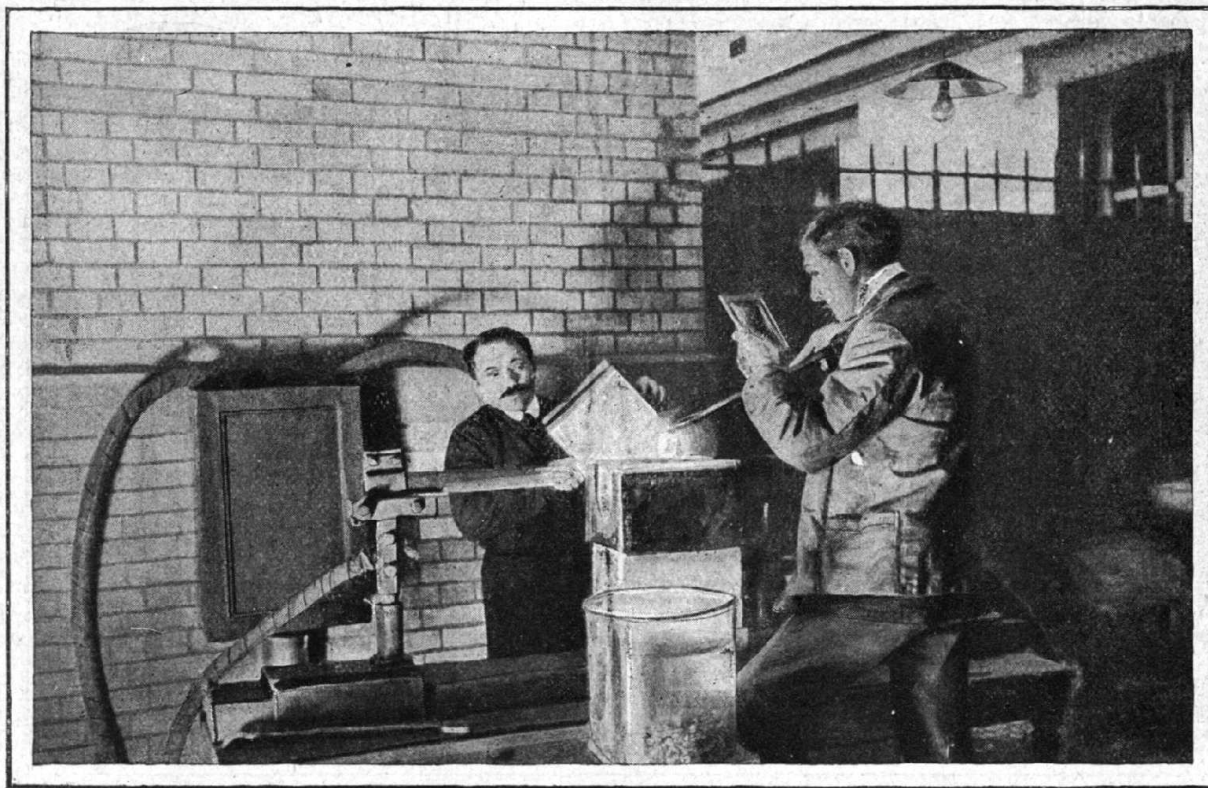
CUISINE TRANSCENDANTE

Quand le chimiste a mélangé le fer et le charbon de sucre dans une coupelle en terre glaise, la coupelle est placée dans le four électrique. Celui-ci est alors recouvert, on rapproche les énormes crayons d'où jaillira l'arc électrique. Au milieu de la page, on peut voir le four refermé et prêt à être chauffé.

A nous entendre parler de fours et de chaleurs de 3.000 degrés, on serait porté à s'imaginer les expérimentateurs sous l'aspect d'hommes demi-nus et couverts de sueur, brassant des cuves étincelantes de matières en fusion. Or, ces fours où s'opère la métamorphose du charbon en diamant sont tout juste aussi grands que la niche d'un petit chien et, tandis qu'ils recèlent en eux-mêmes ces chaleurs effroyables, on peut sans danger poser la main sur leurs parois, tant les matières dont ils sont construits sont réfractaires. Cependant, il est nécessaire, au cours de ces expériences, de mettre des lunettes noires chaque fois qu'on regarde dans le four. On ne saurait imaginer l'incroyable splendeur de ce petit enfer, l'étincelant éclat de cette minuscule apothéose où la flamme fait rage avec une sorte de rugissement. Les yeux éblouis ne peuvent supporter ce ruissellement de lumière folle, sans compter qu'à ce jeu, de cuisants coups de soleil ne sont pas rares. Mais, pour faire du diamant, qui donc ne consentirait à se gâter le teint? Disons pourtant que les cristaux de diamant obtenus par ce procédé sont fort petits et que l'énorme dépense d'électricité qu'ils occasionnent revient à 4 francs par minute, soit

240 francs l'heure. Mais qu'importe, ce procédé a des résultats constants; comme il arrive toujours, on le perfectionnera et le temps n'est peut-être pas loin où l'on saura fabriquer les grosses pièces. Le *Culinam* n'a qu'à bien se tenir.

Alors, on ne verra plus de petits drames très poignants dans le genre de celui-ci qu'un hasard nous a révélé. La femme d'un minime employé des Finances, invitée à un bal et avide de briller, emprunta les diamants d'une riche amie qui la laissa choisir parmi ses écrins. Au bal, la petite bourgeoise fut étincelante et admirée, mais qu'elle paya cher la satisfaction de sa coquetterie! Elle perdit un superbe bracelet en diamants et ne put jamais le retrouver. Le mari emprunta sur ses appointements, acheta fort cher chez un joaillier une pièce presque pareille à la pièce perdue et rendit ses bijoux à l'obligeante amie qui ne les vérifia même pas. Pendant des années, le malheureux petit ménage, sua, peina, se nourrit de pain sec et but de l'eau, mena une existence de bague pour payer le prêteur. Et puis, quand tout fut réglé, la pauvre coquette, si cruellement punie ne put se tenir de conter tout à son amie. Celle-ci, profondément émue, s'écria :



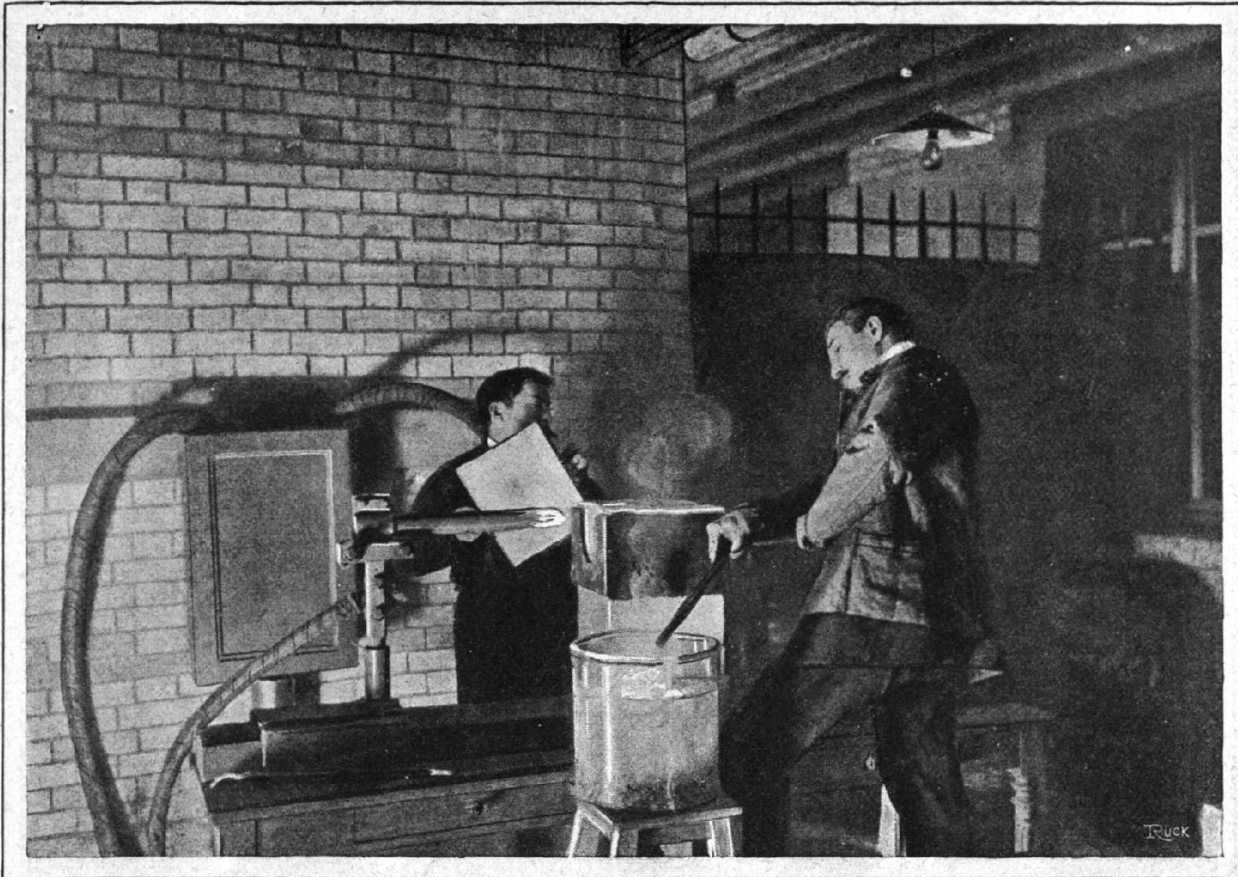
GARE AUX OPHTALMIQUES ET AUX COUPS DE SOLEIL

Le chimiste va retirer du four le mélange de charbon et de fer en fusion. Mais l'éclat de ce petit enfer incandescent est tel qu'on ne peut le regarder qu'à travers un verre noir.



UN FEU D'ARTIFICE D'UN NOUVEAU GENRE

*Le mélange en fusion est plongé dans l'eau avec un grand tapage de sifflements et de grondements.
Des gerbes splendides d'étincelles volent de toutes parts.*



LA FIN DE LA TRANSMUTATION

On retire de l'eau les gangues de fonte refroidie qui recèlent encore le charbon transformé en diamant.

— Malheureuse ! et moi qui avais ri de vous voir choisir ces diamants faux parmi tant de vrais !

FABRICATION DES AUTRES PIERRES. LE RUBIS POUR TOUS

Cette opération qui consiste à reproduire exactement un corps au moyen de ses éléments constitutifs se nomme synthèse. La synthèse du diamant est donc un fait acquis, mais, dans la pratique, celle des rubis et des saphirs — obtenue par des procédés analogues — est beaucoup plus avancée, celle des rubis principalement. Au sortir du four, les beaux rubis de synthèse sont encore fort petits. Mais on a trouvé un moyen de les agglomérer d'une façon tellement intime qu'on peut obtenir des pierres superbes supportant admirablement la taille et où, seul, l'examen microscopique permet de déceler la fabrication. Pour les connaisseurs, ces rubis sont d'une valeur bien inférieure à celle des vrais rubis de mines, mais, à l'œil nu, personne ne reconnaîtrait le rubis *reconstitué* du rubis minéralogique. C'est cette quasi-identité qui a

donné naissance à la fraude que voici. Des rubis reconstitués sont expédiés dans les contrées où se trouvent des gisements de rubis et d'où ils reviennent mélangés à des pierres véritables. Cette fraude réussit assez bien dans les premiers temps qu'on la pratiquait. Maintenant les lapidaires sont sur leurs gardes.

En peu de mots, voici comment on obtient les rubis reconstitués. En cristallisant de l'alumine, cet oxyde métallique, matière première du saphir, du rubis, du corindon, au moyen de fours à gaz oxydrique capables de donner des températures de 1.800 à 2.000 degrés, on obtient les petits cristaux de rubis dont nous parlions plus haut. Alors, sous la flamme d'un chalumeau oxydrique, à l'un de ces petits cristaux, on en ajoute d'autres, un à un et dans la formidable chaleur qui les baigne, tous ces cristaux s'agglutinent aisément jusqu'à former ces jolies pierres qu'on voit à la vitrine de marchands de rubis reconstitués. Cela demande une attention extrêmement soutenue et un adroit tour de main. De plus, au refroidissement, on perd bon nombre de pierres qui éclatent.

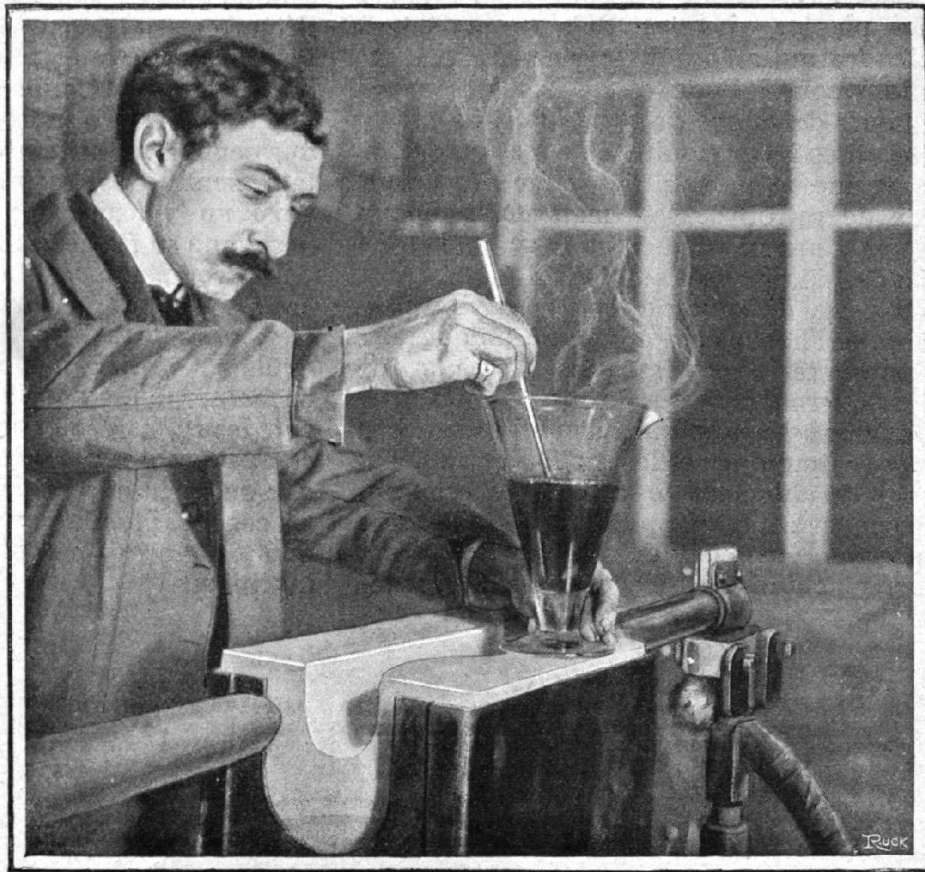
C'est de la même façon qu'on obtient au four des saphirs et des émeraude, mais pour ces deux dernières pierres, la reconstitution ne réussit pas, surtout pour l'émeraude qui perd sa couleur sous la flamme du chalumeau.

Comme si ce n'était pas assez d'introduire la corruption parmi les minéraux, voilà maintenant que par ruse et par force, l'homme contraint l'innocente huître perlière à devenir la complice de ses fraudes ! Par quelles coupables manœuvres, nous le verrons tout à l'heure. Parlons d'abord des vraies perles fausses.

Elles furent inventées par un marchand d'objets de piété de Passy. Ayant remarqué l'orient irisé des écailles des ablettes qu'il s'amusa à pêcher, il imagina de faire une dissolution de ces écailles et d'y mettre à tremper longuement des perles de verre. Une couche de nacre artificielle se déposait ainsi sur ces perles, leur communiquant un éclat et un orient presque aussi beaux que ceux des perles naturelles. Ce procédé perfectionné et exploité en grand a donné naissance à une florissante industrie.

LA FABRICATION DES PERLES

Mais on fabrique aussi de vraies perles et voici comment : On sait que la perle est produite par une sorte de grande huître vulgairement nommée *pintadine*. Des plongeurs vont pêcher ces mollusques qu'on sacrifie et sous le *manteau* desquels on recueille parfois « la perle blonde » comme dit le poète. Il arrive souvent que l'huître pêchée ne recèle aucun trésor. Cela ne veut pas dire qu'un peu plus tard elle n'eût pas



LE DIAMANT EST NÉ

Il ne reste plus qu'à dissoudre par les acides la gangue de fonte refroidie pour retrouver au fond du verre le diamant né d'un morceau de sucre.

fabriqué de perles. On a donc tué la poule aux œufs d'or.

Aussi, ayant remarqué que la pintadine est naturellement portée à recouvrir d'un liquide visqueux tout corps qui vient lui blesser la chair, que cet enduit se solidifie et prend l'aspect nacré de la perle, des opérateurs ingénieux eurent l'idée de percer l'écaille de la pauvre bête et, par l'indiscrète lucarne ainsi pratiquée dans un domicile privé, d'introduire, une perle fausse légèrement rugueuse. Voilà la pintadine au travail pour soulager la cuisson que lui inflige le corps étranger. Au bout de quelque temps, on la repêche et, cette fois, on la trouve nantie d'une perle admirable de forme et d'orient. C'est le procédé de la culture forcée appliqué au monde animal; il est appelé à s'étendre au grand avantage des amateurs de perles, mais sans doute au détriment de la valeur de ces parures. Non que les perles fabriquées ainsi soient moins belles que les autres. Mais plus il y aura de perles sur le marché et moins elles vaudront.

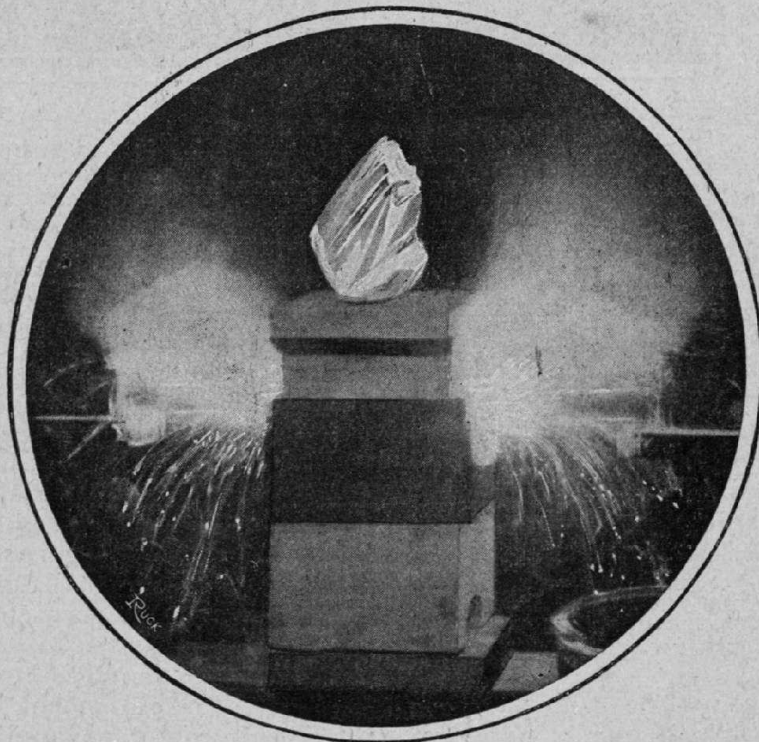
Où s'arrêtera l'homme dans sa rage de

singer la création? On parle déjà de faire des plantes vivantes. Puis un audacieux viendra qui créera de la vie animale... Où allons-nous? Pour ce qui est des fabricateurs de diamants et de rubis, ils auront été utiles à l'humanité. Non pas en détruisant une de ses vanités, — une de perdue, dix de retrouvées! — mais en la dotant abondamment d'une matière qui peut rendre d'immenses services.

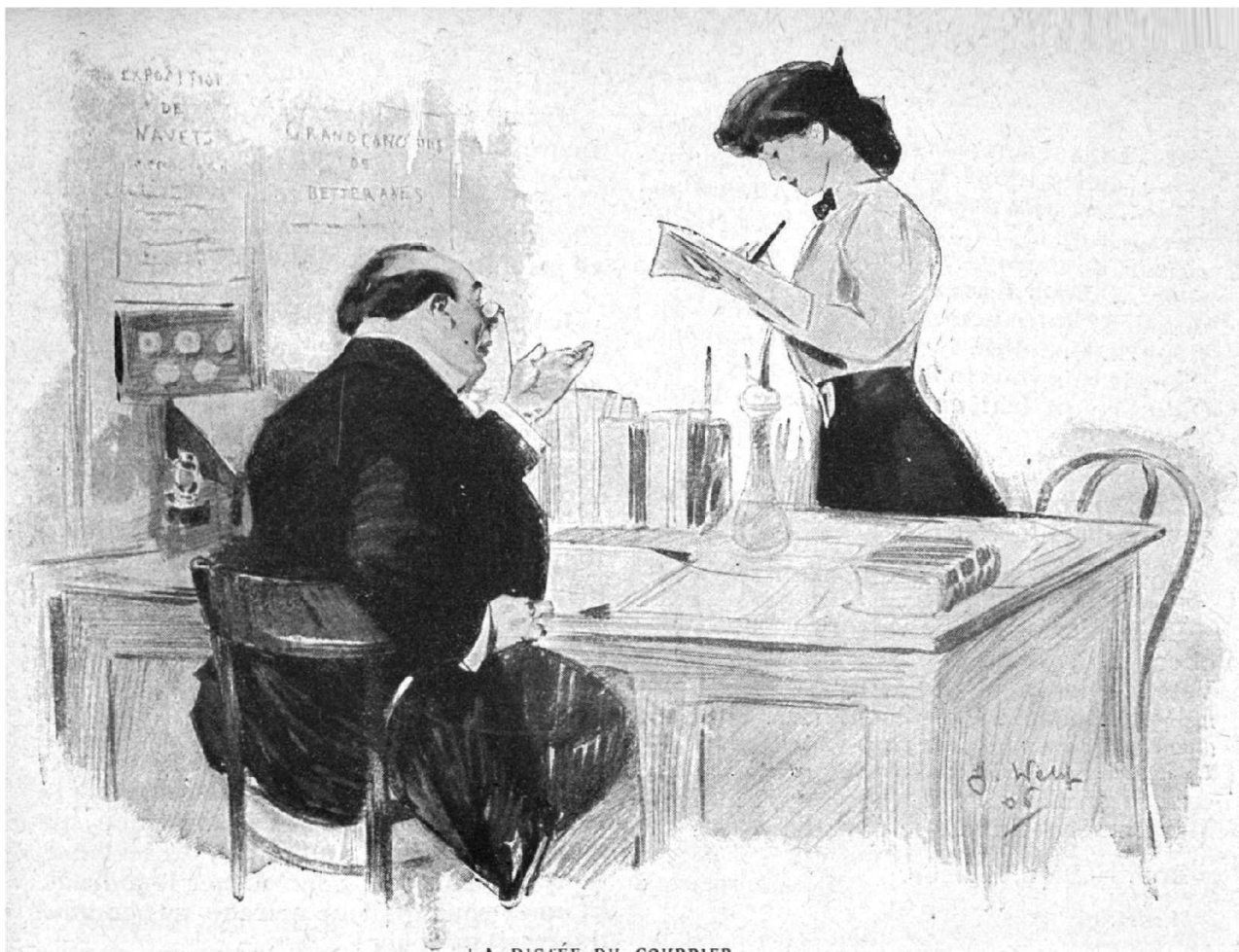
L'usage des pivots de rubis pourra s'étendre de l'horlogerie à une mécanique plus imposante. Avec les gros diamants, on fabriquera des verres de microscopes et de lunettes astronomiques d'une puissance et d'une limpidité telles qu'ils agrandiront considérablement le champ ouvert à nos découvertes futures. De plus, ces corps incomparablement durs nous donneront des machines à forer d'une puissance

inouïe. Mais... mais c'est peut-être cette découverte qui nous mettra à même, enfants terribles que nous sommes, de percer complètement la mince coquille de quatre-vingts kilomètres qui nous sépare de notre feu central... quitte à lui ouvrir involontairement un nouveau passage et à créer ainsi un volcan supplémentaire dont le besoin ne se faisait nullement sentir.

Le Prométhée des temps mythologiques eut à se repentir d'avoir dérobé le feu du ciel; ces futurs Prométhées *fin-de-monde*, qu'ils y regardent à deux fois avant que de déchaîner le feu des enfers! Qui peut prévoir les suites de l'éruption provoquée? et ce n'est pas une perspective très captivante que de périr misérablement enseveli sous les cendres étouffantes et les laves en fusion pour la gloire fort éphémère de quelques ingénieurs!



UN FOUR A 3.000 DEGRÉS QUI NE FAIT PAS FONDRE LA GLACE!
Ces fours sont si réfractaires que, pendant qu'ils ruissellent à l'intérieur d'incandescence, on peut poser dessus un morceau de glace sans qu'elle fonde.



LA DICTÉE DU COURRIER

LE DIRECTEUR (assis à son bureau et dictant). — Voilà donc quels sont les principaux moyens de conserver les graines potagères...

Le Cultivateur de Chicago⁽¹⁾

PAR GABRIEL TIMMORY

Le Cultivateur de Chicago ou *How I became the editor of an agricultural paper* (Comment je devins l'éditeur d'un journal agricole), représenté au théâtre du Grand-Guignol avec beaucoup de succès, a été tiré par M. Gabriel Timmory d'une nouvelle de Mark Twain, le grand humoriste américain

ACTE PREMIER

La scène se passe à Chicago et représente le bureau d'un directeur de journal.

SCÈNE I

JESSIE, puis BOB.

LE DIRECTEUR (assis à son bureau et dictant). — Voilà donc quels sont les principaux moyens de conserver les graines potagères...

JESSIE (debout, répétant après avoir sténographié sur son bloc-notes). — ... « potagères ».

LE DIRECTEUR (même jeu). — ... Néanmoins, dans la pratique, il vaut mieux se servir de jeunes graines...

JESSIE (même jeu). — « ... graines.... »

(1) Entered according to act of Congress, in the year 1906, by Gabriel Timmory in the office of the Librarian of Congress at Washington, all rights reserved.

LE DIRECTEUR (*même jeu*). — ... Cependant pour celles dont les facultés germinatives... » (*Coup de téléphone*). (*A parl*). Allons bon! (*A l'appareil*). Allo!... Le journal *Le Cultivateur de Chicago*?... C'est ici, oui, monsieur... Vous n'avez pas reçu le dernier numéro? Votre nom, s'il vous plaît, Monsieur?... M. Smith, N° 6.845, septième rue. Bien, je vais vous le faire envoyer. (*Il sonne*). Qu'est-ce qu'il fait ce Bob?... (*Hurlant*) Bob!!!

BOB (*paraissant*). — M'sieur?

LE DIRECTEUR. — Qu'est-ce que tu as encore dans la bouche, sale gosse?

BOB. — Du chewing-gum, Monsieur.

LE DIRECTEUR. — Je vais t'en faire mâcher, moi, de la gomme, satané gamin! Veux-tu poser ça? (*Bob fait un mouvement d'humeur*). Veux-tu... Veux-tu?... (*Bob, en rechignant, pose sa gomme sur la petite table de gauche. — Le directeur lui tend un bout de papier*). Tiens, encore un abonné qui n'a pas reçu le dernier numéro! Envoie-le de suite.

BOB. — Bien, M'sieur.

Il sort.

LE DIRECTEUR. — Ils ne sont déjà pas si nombreux! Quatre cents... Mais ils réclament comme quatre mille... Qu'est-ce que je disais?

JESSIE (*lisant*). — Cependant, pour celles dont les facultés germinatives... »

LE DIRECTEUR (*reprenant*). — ... Se conservent trois ans ou plus... (*Sonnerie du téléphone*). Encore!... (*A l'appareil*). C'est de l'imprimerie?... Je dicte le dernier article... On vous le porte de suite. (*A Jessie*). Qu'est-ce que je disais?

JESSIE. — ... « se conservent trois ans ou plus... »

LE DIRECTEUR. — ... « On peut les choisir... »

BOB (*entrant*). — M'sieur, une dépêche! (*Il la pose sur le bureau, puis, pendant que le directeur la lit, il va sur la pointe des pieds reprendre sa gomme sur la petite table, la met dans sa bouche et sort en faisant la nique au Directeur*).

LE DIRECTEUR (*lisant*). — Bon! ma grosse affaire de publicité manquée!... J'aurais dû m'en occuper moi-même... Mais je ne peux pas tout faire. Et décidément, miss Jessie, vous êtes forcée de vous absenter quelques jours?

JESSIE. — Je prends le train dans une heure, Monsieur.

LE DIRECTEUR. — C'est bien ennuyeux. Plus de dactylographe. Me voici seul avec ce galopin de Bob... Où en étions-nous?

JESSIE (*relisant*). — Pour celles dont les facultés germinatives se conservent trois ans ou plus, on peut les choisir... »

LE DIRECTEUR (*achevant de dicter*). — On peut les choisir d'âge moyen. — C'est tout. — Voilà le numéro de cette semaine terminé... Transcrivez à la machine, et dites à Bob qu'il porte de suite cet article à l'imprimerie. Ensuite vous serez libre.

JESSIE. — Merci, Monsieur le Directeur.

Mouvement pour se retirer.

LE DIRECTEUR (*se levant*). — Ah! miss Jessie, je voudrais bien partir, moi aussi. Mais le moyen de m'absenter? Tout retombe sur moi: la direction, la publicité, les réclamations... Je suis seul pour mener le journal. Etonnez-vous qu'il ne marche pas comme il devrait marcher!

JESSIE. — On le suit avec intérêt dans les centres agricoles.

LE DIRECTEUR. — Oui, mais il ne rend pas les bénéfices qu'on serait en droit d'attendre de lui, après vingt ans d'existence. Quant à moi, mes efforts m'ont surmené, brisé. J'aurais bien besoin d'être secondé. Il n'y a pas à dire! Il me faut ici un garçon de bureau et un secrétaire de rédaction.

JESSIE. — Il s'en présentera, puisque vous avez mis une annonce dans les journaux de ce matin.

LE DIRECTEUR. — Oui, mais trouverai-je mon homme?... Je ne parle pas du garçon de bureau, ce qui ne m'inquiète pas, mais de l'autre. Il me faudrait un collaborateur instruit, actif, intelligent... Voilà le hic!...

BOB (*apportant une carte*). — M'sieur, un monsieur est là pour l'annonce!

LE DIRECTEUR (*lisant*). — « Arthur Sloane-field » — Je vais le recevoir. Allons, au revoir miss Jessie.

Il s'assied à son bureau.

JESSIE. — Au revoir, Monsieur le Directeur.

Elle sort à gauche.

BOB (*introduisant Arthur*). — Par ici, M'sieur!

Il sort.

SCÈNE II

LE DIRECTEUR. — ARTHUR. (*Il est vêtu d'une façon plutôt sévère; ses allures sont gauches et timides.*)

LE DIRECTEUR. — Vous désirez ?

ARTHUR. — C'est bien ici qu'on a besoin d'un secrétaire de rédaction ?

LE DIRECTEUR. — En effet. Vous venez vous présenter ?

ARTHUR. — Oui, Monsieur.

LE DIRECTEUR. — Avant tout, vous connaissez-vous un peu en agriculture ?

ARTHUR. — Oui, Monsieur. Je sors de l'école d'agriculture de Campton, au Canada.

LE DIRECTEUR. — Bien.

ARTHUR. — J'ai fait un stage à l'école de fromagerie de Saint-Hyacinthe.

LE DIRECTEUR. — Bien.

ARTHUR. — Et, en France, à l'école de Grignon.

LE DIRECTEUR. — Vous avez des certificats, des diplômes ?

ARTHUR. — Oui, monsieur.

Il sort de sa poche un rouleau d'immenses parchemins.

LE DIRECTEUR (*les examinant*). — Oh! mais vous êtes comme qui dirait un savant!

Il fait à Arthur signe de s'asseoir.

ARTHUR (*modestement*). — Oh! Un bien petit savant!

LE DIRECTEUR. — Avez-vous déjà écrit quelque part ?

ARTHUR. — Non, Monsieur, non.

LE DIRECTEUR. — Vous aurez vite fait de vous former. Un collaborateur comme vous me sera très utile... Connaissez-vous mon journal ?

ARTHUR. — De nom seulement. Mais je l'ai parcouru avant d'entrer ici...

LE DIRECTEUR (*d'un air satisfait*). — Et comment le trouvez-vous ?

ARTHUR. — Intéressant... Oui, on ne peut pas dire le contraire, intéressant...

LE DIRECTEUR. — Il ne semble pas vous satisfaire complètement.

ARTHUR. — Si... si...

LE DIRECTEUR. — Vous n'osez pas m'avouer que vous avez des critiques à faire.

ARTHUR. — Je vous assure...

LE DIRECTEUR. — Parlez donc franchement. Je ne suis pas assez sot pour me vexer. Dites-moi donc sans réticences, ce que vous pensez : je vous en serai très reconnaissant.

ARTHUR. — Alors, c'est différent... Eh bien voilà! Votre journal n'est pas scientifique...

LE DIRECTEUR. — Pas scientifique ?

ARTHUR. — Certaines questions ne sont pas traitées avec une rigueur suffisante.

LE DIRECTEUR. — Oh! vous savez, pour le public...

ARTHUR. — Il s'en contente, je le sais. Mais vous me demandez mon opinion... Vous laissez passer de légères erreurs...

LE DIRECTEUR. — Des erreurs?..

ARTHUR. — Par exemple, votre statistique sur les céréales est fausse.

LE DIRECTEUR. — Comment, fausse ?

ARTHUR. — Il y a une différence de deux quintaux avec le chiffre officiel.

LE DIRECTEUR. — C'est peu de chose.

ARTHUR. — Ce n'en est pas moins une inexactitude? Il y en a d'autres.

LE DIRECTEUR. — Vraiment ?

ARTHUR. — Si (*gravement*). Vous indiquez pour soigner le coryza des canards, un traitement qui est aujourd'hui abandonné.

LE DIRECTEUR. — Le mien donne de bons résultats.

ARTHUR (*nettement*). — Pas possible.

LE DIRECTEUR. — Mais, Monsieur...

ARTHUR. — Vous me demandez mon opinion... Je vous signale des fautes qu'il sera facile de corriger.

LE DIRECTEUR (*vexé*). — Je vous remercie.

ARTHUR. — Et puis il faut apporter au plan du journal des modifications.

LE DIRECTEUR. — Des modifications?...

ARTHUR. — Et même, je ne crains pas de le dire, certains bouleversements.

LE DIRECTEUR. — Des bouleversements?

ARTHUR. — C'est indispensable.

LE DIRECTEUR (*avec emportement*). — Ah, ça! Est-ce que vous prétendez que je ne sais pas mon métier?

ARTHUR. — Moi?

LE DIRECTEUR. — On le croirait à vous entendre.

Il se lève.



LES CRITIQUES D'ARTHUR

ARTHUR. — Par exemple, votre statistique sur les céréales est fausse. (Page 673, col. 2.)

ARTHUR. — Je ne l'ai pas dit.

LE DIRECTEUR (*marchant avec agitation*). — Pardon, il y a un quart d'heure que vous me faites la leçon. Mais c'est vous, qui avez besoin d'apprendre à vivre! Voyez-vous, ce petit monsieur!... ça se croit du génie, parce que ça a des certificats et des diplômes!... Je vous conseille de vous en vanter! J'en aurais aussi, moi, si j'avais voulu, des diplômes et des certificats? L'École de Campton, les fromageries de Saint-Hyacinthe, Grignon... Non, laissez-moi rire!... Est-ce que vous avez appris le journalisme?... Non, n'est-ce pas?...

ARTHUR. — Mais...

LE DIRECTEUR. — Taisez-vous. Assez de bluff, mon petit ami! Avec moi, ça ne prend pas. Je vous ai assez vu. Allez bouleverser ce que vous voudrez et fichez-moi le camp, vous, vos diplômes et vos certificats!

ARTHUR (*se levant*). — Bien, Monsieur... (*S'arrêtant au moment de sortir.*) C'est que...

LE DIRECTEUR (*s'arrêtant*). — Quoi?...

ARTHUR. — J'avais bien besoin de travailler!

LE DIRECTEUR. — Vous êtes gêné?

ARTHUR. — Je n'ai pas de quoi manger.

LE DIRECTEUR. — Eh bien, écoutez. J'ai pitié de vous. J'ai besoin d'un garçon de bureau. Voulez-vous la place?...

ARTHUR. — Oui, Monsieur.

LE DIRECTEUR. — Seulement, vous savez! Pas un mot, pas une observation, pas une critique sur le journal... ou je vous flanque à la porte!... C'est convenu?

ARTHUR. — Oui, Monsieur.

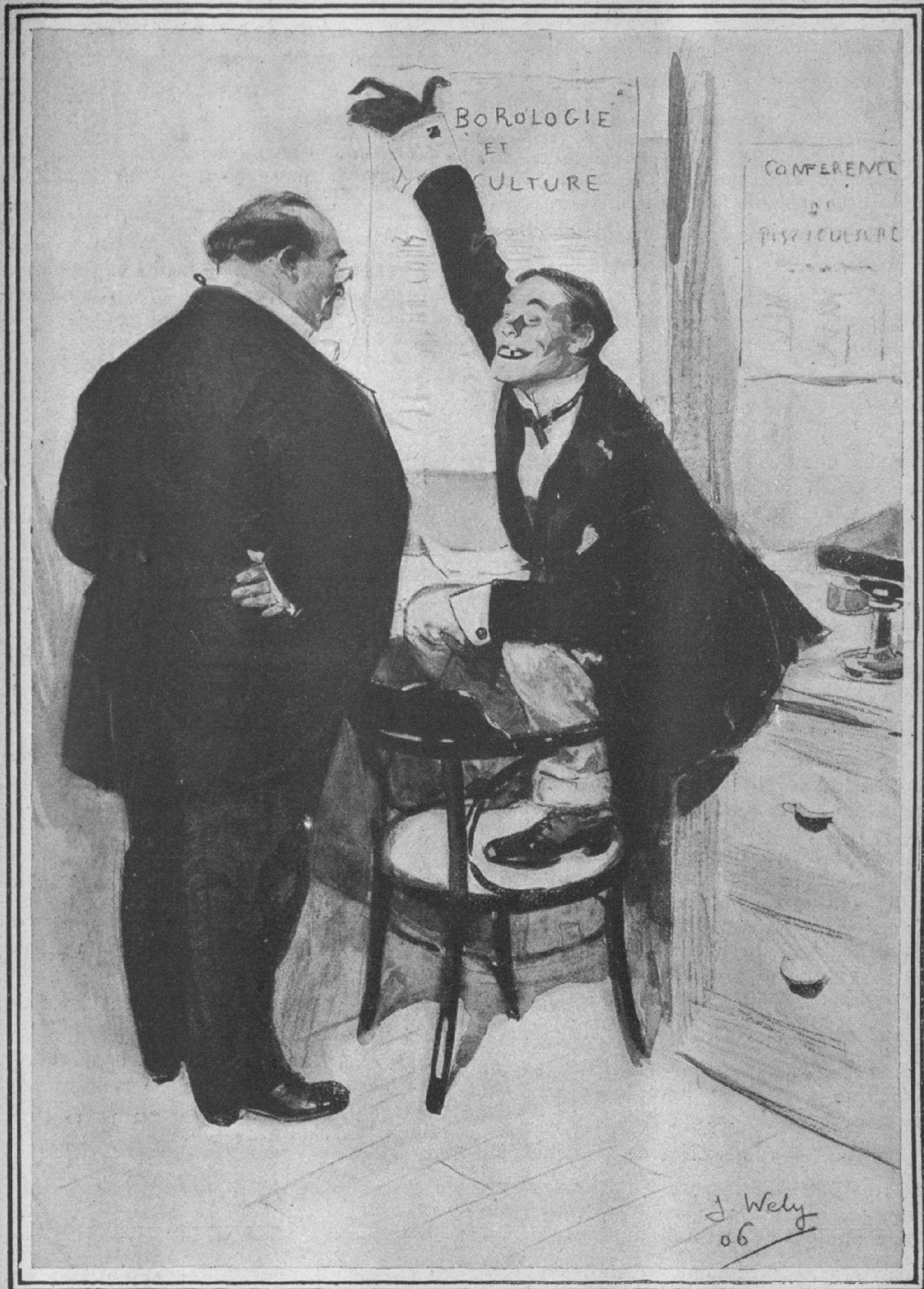
LE DIRECTEUR (*aimablement*). — Eh bien, mon ami, le balai est dans le placard! (*Après avoir pris son chapeau sur le casier de la bibliothèque.*) Je descends au bar manger un morceau. Allons, à l'ouvrage!

Il sort.

SCÈNE III

ARTHUR, puis SAM

ARTHUR (*balayant maladroitement*). — Quel métier pour un diplômé des écoles agronomiques!... (*On frappe.*) Entrez!



LES FLATTERIES DE SAM BROOKER

SAM. — Rédigé comme il l'est, il devrait être lu par tout le monde!... Faut-il que le public soit bête!
(Page 678, col. 2)

SAM (*allure décidée*). — Le directeur du *Cultivateur de Chicago*?...

ARTHUR. — Il est absent, mais il va revenir.

SAM. — C'est bon. J'attendrai. (*Il s'assied sur la chaise qui est à la gauche du bureau et regarde avec curiosité Arthur qui balaye gauchement.*) Vous avez une drôle de façon de balayer.

ARTHUR (*timidement*). — Je n'ai pas l'habitude...

SAM. — Ça se voit.

ARTHUR. — On ne me destinait pas à être garçon de bureau.

SAM. — Ah!

ARTHUR. — J'ai fait des études.

SAM. — A quoi ça sert-il? Ce qu'il faut, ce ne sont pas des études, mais la confiance en soi et la ferme volonté de réussir.

ARTHUR. — Vous croyez?

SAM. — Parbleu!... Un Américain qui veut arriver arrive, mettez-vous cela dans la tête. (*Il se lève.*) A quinze ans, j'étais groom dans une banque à Boston, et décidé à faire fortune. A dix-sept ans, je spéculais sur mes économies. Le premier mois j'avais gagné mille dollars.

ARTHUR (*ébahi*). — Et le second?

SAM. — Je les avais perdus. Alors, j'ai inventé un corricide. J'ai regagné de l'argent que j'ai reperdu dans une entreprise de buvards imperméables. Depuis, j'ai été successivement débardeur, commissionnaire, garçon d'ascenseur dans un grand hôtel, cireur de bottes, aboyeur dans les réunions électorales, détective, concessionnaire de publicité sur nuages. Enfin, comme après avoir fait tous les métiers, je n'en connaissais aucun, je me suis fait journaliste.

ARTHUR. — Et vous avez réussi?

SAM (*allant se rasseoir*). — Non. Il y a trois mois que je suis sans place. Mais ça ne fait rien. Je ne me décourage pas.

ARTHUR. — Vous en avez, de l'énergie!

SAM. — J'ai du ressort. En attendant un avenir meilleur, je vais me contenter de votre emploi de garçon de bureau.

ARTHUR. — Comment, de mon emploi?

SAM. — Oui. Vous vous en allez, n'est-ce pas?

ARTHUR. — Au contraire. Je viens d'arriver.

SAM. — Alors, la place est prise.

ARTHUR. — Eh! oui!

SAM (*se levant*). — Saprستي! Voilà bien ma veine!

ARTHUR. — Il n'y a plus de vacant, ici, que l'emploi de secrétaire de la rédaction.

SAM. — C'est juste. Je n'y pensais plus... Eh bien, je vais le prendre!...

ARTHUR. — Comment, vous veniez pour être garçon de bureau, et vous voulez être secrétaire de rédaction?...

SAM. — Oui! Qu'est-ce que cela fait...?

ARTHUR. — Vous vous connaissez donc en agriculture?

SAM. — Moi? Je n'ai jamais fichu les pieds à la campagne.

ARTHUR. — Et vous voulez quand même demander cette place?

SAM. — Certes! Il ne s'en trouve pas si facilement. Quand il s'en présente une, je serais bien bête de la laisser échapper!

ARTHUR. — Mais, si le directeur vous demande vos titres, vos références?...

SAM. — Ça, c'est mon affaire.

ARTHUR. — Il n'est pas commode, avec ça, il est infatué de sa personne, susceptible; il ne supporte pas la moindre critique...

SAM. — Ah!... Merci.

Il va pour sortir

ARTHUR. — Vous sortez?

SAM. — Oui. Il ne me reste plus en poche qu'un dollar. Je vais acheter des gants jaunes.

ARTHUR (*étonné*). — Des gants jaunes?

SAM (*sur le pas de la porte*). — Quand on manque du nécessaire, il importe de donner l'illusion qu'on peut s'offrir du superflu! Je reviens à l'instant.

Il sort.

SCÈNE IV

ARTHUR, puis LE DIRECTEUR et BOB.

ARTHUR (*secouant la tête*). — Ah! le pauvre type!

Il se remet à balayer.



EN ATTENDANT LE RETOUR DU DIRECTEUR

ARTHUR. — Mais, si le Directeur vous demande vos titres, vos références?

SAM. — Ça, c'est mon affaire. (Page 676, col. 2.)

LE DIRECTEUR (recevant en entrant la poussière en pleine figure). — Pouah!... (dédainneusement). Vous ne savez même pas balayer!

ARTHUR. — C'est que...

LE DIRECTEUR. — Ça va bien. Bob est revenu en même temps que moi... Vous pouvez aller déjeuner.

ARTHUR. — Bien, Monsieur.

Il sort.

LE DIRECTEUR. — Remettons-nous au travail... (Bob entre). Allons, quoi encore?

BOB. — C'est un Monsieur.

LE DIRECTEUR. — Zut!... (à Bob) Eh bien qu'il entre!

BOB (introduisant Sam). — Par ici M'sieur!
Il sort.

SCÈNE V

SAM, LE DIRECTEUR

LE DIRECTEUR. — Vous désirez, Monsieur?

SAM. — Je suis un lecteur de votre journal...

LE DIRECTEUR (avec ennui). — Ah!... C'est pour une réclamation?

SAM. — Non, Monsieur, au contraire.

LE DIRECTEUR. — Comment, cela?

SAM. — C'est pour des compliments.

LE DIRECTEUR. — Des compliments?...

SAM. — Je viens vous dire que votre journal est très bien fait.

LE DIRECTEUR. — Asseyez-vous donc, Monsieur, je vous en prie.

SAM (*s'asseyant sur la chaise qui est à gauche du bureau.*). — Il est admirable, votre journal, Monsieur, admirable, tout simplement!...

LE DIRECTEUR. — C'est peut-être beaucoup dire...

SAM. — Non, Monsieur, en son genre, ce journal est un chef-d'œuvre.

LE DIRECTEUR. — Vous exagérez...

SAM. — Pas le moins du monde. Ce n'est pas les journaux d'agriculture qui manquent... Mais, de tous ceux que je connais, il n'y en a pas un seul qui vaille le *Cultivateur de Chicago*.

LE DIRECTEUR (*confus*). — Monsieur...

SAM (*frappant sur la table*). — Pas un seul, Monsieur, pas un seul! C'est un modèle de clarté de la première ligne à la dernière.

LE DIRECTEUR. — Je suis confus en vérité...

SAM. — Vous êtes trop modeste. Pour moi, je me suis toujours dit que l'homme qui dirigeait ce journal était un agronome éminent.

LE DIRECTEUR. — Oh! Monsieur!

SAM. — Un écrivain distingué!

LE DIRECTEUR. — Oh! Monsieur...

SAM. — Une intelligence d'élite!

LE DIRECTEUR. — Oh! Monsieur...

SAM. — C'est pourquoi j'ai tenu à faire votre connaissance!

LE DIRECTEUR. — Vous me comblez. Il y a tant de gens qui, sans rien connaître, se donnent le plaisir facile de critiquer, qu'il m'est doux de recevoir les éloges d'un homme compétent.

SAM. — Je comprends ça... (*il se lève*). Dites-moi, avec un pareil journal, vous devez avoir un tirage considérable?

LE DIRECTEUR. — Sans doute...

SAM. — Cinq cent mille environ?...

LE DIRECTEUR. — Mon Dieu, cinq cent mille...

SAM. — Vous ne tirez pas à cinq cent mille exemplaires?

LE DIRECTEUR. — A vous parler franchement, non.

SAM. — C'est renversant.

LE DIRECTEUR. — Dame, vous savez, le *Cultivateur de Chicago* est un organe spécial, technique... Il s'adresse fatalement à un public restreint...

SAM (*s'asseyant sur le bureau du Directeur*). — Rédigé comme il l'est, il devrait être lu par tout le monde!... Faut-il que le public soit bête!

LE DIRECTEUR (*se levant*). — Je vous l'accorde: mais il faut le prendre comme il est. Ce qui le passionne surtout, ce sont, vous ne l'ignorez pas, les histoires de voleurs, de détectives, les scandales financiers ou mondains... Or, dans une gazette d'agriculture, il m'est bien difficile d'ouvrir une rubrique des assassinats.

SAM (*restant assis sur le bureau et mettant les pieds sur le fauteuil du Directeur*). — Evidemment... Mais, sans vous occuper de choses qui ne vous concernent pas, vous pourriez peut-être... C'est un simple avis que j'exprime... Vous permettez?...

LE DIRECTEUR. — Comment donc!

SAM. — Vous pourriez peut-être intéresser la masse, trouver des moyens de diffusion... Il y a une grosse affaire à lancer ici.

LE DIRECTEUR. — Vous croyez?

SAM (*redescendant du bureau pour se mettre à cheval sur le fauteuil du Directeur*). — Cela saute aux yeux. Quelques numéros sensationnels, et vous gagnez de l'or. Voilà mon sentiment.

LE DIRECTEUR (*avec conviction*). — Vous avez peut-être raison...

SAM. — Vous voyez bien!... (*il se lève*). Alons, cher Monsieur, bon courage, faites un effort, et, avec votre intelligence, votre activité, je réponds de la réussite... Enchanté de vous avoir vu...

Il lui serre la main et va pour sortir.

LE DIRECTEUR (*le retenant*). — Monsieur...

SAM. — Plaît-il?

LE DIRECTEUR. — Je vois que vous êtes au courant des affaires de presse...

SAM. — J'ose l'affirmer.

LE DIRECTEUR. — Eh bien!...

SAM. — Quoi?

LE DIRECTEUR. — Je suis vivement frappé

de tout ce que vous m'avez dit, et j'ai une proposition à vous faire...

SAM. — Une proposition ?

LE DIRECTEUR. — Ne vous froissez pas...

SAM. — Parlez.

LE DIRECTEUR. — Eh bien, voilà!... Consentiriez-vous à entrer ici ?

SAM. — Je vous ferai remarquer que je ne suis pas venu vous demander une place...

LE DIRECTEUR. — Je sais bien que vous n'en avez pas besoin...

SAM. — Non. J'ai une grosse fortune.

LE DIRECTEUR. — Cependant, si une situation se présentait... Je n'ose vous proposer le secrétariat de la rédaction...

SAM (*ironiquement*). — Vous voulez peut-être me mettre garçon de bureau ?

LE DIRECTEUR. — Vous plaisantez... Cela me donne de l'espoir... Voulez-vous... Je n'ose pas...

SAM. — Dites toujours.

LE DIRECTEUR. — Voulez-vous diriger avec moi le journal ?...

SAM. — Mais...

LE DIRECTEUR. — Devenez mon rédacteur en chef. Je vous en supplie. Acceptez!

SAM. — Je ne sais vraiment si...

LE DIRECTEUR. — Vous me rendrez un gros service.

SAM. — C'est que... je me demande...

LE DIRECTEUR. — Quels seront vos appointements ?... Voulez-vous trois cents dollars par mois ?

SAM (*avec un mouvement de surprise*). — Trois cents dollars ?

LE DIRECTEUR (*prenant le mouvement de Sam pour un geste de protestation*). — Voulez-vous quatre cents ?

SAM. — Mais...

LE DIRECTEUR. — Eh bien, mettons six cents!... Mais je ne puis réellement donner plus... Allons, un bon mouvement... Est-ce dit ? Eh bien ? Eh bien?...

SAM. — Eh bien, oui... pour vous être agréable.

LE DIRECTEUR. — Merci ! Enfin, j'ai donc l'homme qu'il me faut... Ce n'est pas trop tôt. Je vous avoue que je suis surmené, harassé...

SAM. — Reposez-vous !

LE DIRECTEUR. — C'est une idée. Je file pour quelques jours à la campagne tout près d'ici, à Weaton... Alors, vous rédigez le prochain numéro ?

SAM. — Naturellement.

LE DIRECTEUR. — Installez-vous à ma place.

SAM. — J'y allais.

Il s'assied dans le fauteuil.

LE DIRECTEUR (*appelant*). — Bob! Arthur!

SAM. — Arthur! Bob!

Entrent Bob et Arthur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BOB, ARTHUR.

LE DIRECTEUR (*haut*). — A partir d'aujourd'hui, vous reconnaîtrez Monsieur...

SAM (*fièrement*). — Moi!...

LE DIRECTEUR. — Monsieur... (*à Sam*). Comment vous appelez-vous, mon cher ami ?

SAM. — Sam Brooker.

LE DIRECTEUR. — Monsieur Sam Brooker, comme rédacteur en chef du *Cultivateur de Chicago*.

BOB (*à Arthur*). — Vrai! Il en a des gants!

ARTHUR (*à Bob*). — Lui, rédacteur en chef ?

SAM (*à Arthur*). — Qu'est-ce qui vous prend, mon ami ?

LE DIRECTEUR (*à Arthur*). — Oui, qu'est-ce qui vous prend?... Est-ce que vous avez encore des observations à faire ? Vous vous rappelez ce que je vous ai dit?...

ARTHUR. — Mais...

LE DIRECTEUR (*à Sam*). — C'est une mauvaise tête, celui-là. Je vous en avertis. S'il se mêle de ce qui ne le regarde pas, flanquez-le dehors. (*à Arthur*) Vous entendez ?

ARTHUR. — Oui, Monsieur.

LE DIRECTEUR (*à Sam*). — Allons, je vous laisse, mon cher rédacteur en chef, bon courage.

SAM (*mettant ses pieds sur le bureau*). — Vous pouvez partir tranquille. Je répons de tout, ça marchera bien.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Même décor

SCÈNE I

BOB, puis Miss JESSIE.

*Bob sommeille dans le fauteuil directorial.
Entre Jessie.*

JESSIE (*frappant sur le bureau*). — Bonjour, Bob!

BOB (*se réveillant. Il parle avec de la gomme dans la bouche*). Tiens, miss Jessie! Vous avez fait un bon voyage?

JESSIE. — Excellent. Merci, Bob. Enlevez donc votre gomme.

BOB (*enlevant sa gomme*). — Pour vous faire plaisir.

JESSIE. — Et vous Bob, ça va.

BOB. — Pas mal comme vous voyez. Je faisais la pause... Il y en a eu du nouveau vous savez, depuis que vous êtes partie.

JESSIE. — Quoi donc?

BOB. — D'abord, on a pris ici un garçon de bureau, Arthur, une moule!

JESSIE. — C'est tout?

BOB. — Non. Il y a aussi un rédacteur en chef, — en chef, c'est une façon de parler, puisque comme M. Watson, il rédige le journal à lui tout seul.

JESSIE. — Et comment est-il notre rédacteur en chef?

BOB. — Sam Brooker? Un type épatant. Intelligent, actif, débrouillard, à la hauteur, quoi! Il me plaît beaucoup.

JESSIE (*ironiquement*). — Je l'en félicite.

BOB. — Et puis en agriculture, personne ne peut lui en remonter. Il est calé.

JESSIE. — Vraiment, Bob?

BOB. — Comme la statue de la Liberté, du moins c'est mon avis. Et (*avec fatuité*) je m'y connais.

JESSIE. — Je n'en doute pas, Bob.

BOB. — Il y a cet idiot d'Arthur, qui voudrait faire entendre qu'il ne sait rien. Mais moi, je l'ai vu à l'œuvre. Tenez, miss Jessie, combien faut-il de temps à M. Watson, notre directeur, pour faire le journal?

JESSIE. — Cinq jours au moins.

BOB. — Et en bâchant ferme, en consultant des tas de dictionnaires et de bouquins... Eh bien, le nouveau, devinez combien de temps il lui a fallu pour faire le numéro de cette semaine? Pas trois heures.

JESSIE. — C'est étonnant.

BOB. — Et notez que c'est son premier... Et notez qu'il n'a eu besoin ni de dictionnaires, ni de bouquins... Il s'est assis là, à cette table, comme ça (*il s'assied*). Il a pris une cigarette comme ça (*il en prend une dans une boîte*), il l'a allumée, il a saisi son porte-plume (*il en prend un*), et il s'est mis à écrire, sans une hésitation, tout d'une haleine... (*il fait semblant d'écrire*).

JESSIE. — C'est prodigieux.

BOB. — Et ç'a été ainsi pendant trois heures, la plume noircissant les feuilles de papier, la cigarette jetant des bouffées de fumée, sans trêve... sans arrêt...

SCÈNE II

LES MÊMES, SAM.

SAM (*entrant et voyant Bob installé à sa place*). — Eh bien, Monsieur Bob, ne vous gênez plus...

BOB (*il se lève*). — Pardon, M'sieur...

SAM. — Veux-tu jeter ta cigarette? (*Il arrache sa cigarette à Bob. Bob veut reprendre sa gomme. Sam la lui enlève également en disant*): Et ça aussi. Maintenant, écoute! Le numéro d'aujourd'hui doit être paru. Arthur reviendra dès qu'il aura expédié le service des abonnés. Toi! Enfourche ta machine. Fais un tour en ville et tu me diras ensuite si la vente marche.

BOB. — Bien M'sieur.

Il sort par le fond.

SAM (*se tournant vers Jessie*). — Mademoiselle?

JESSIE. — Je suis la dactylographe, Monsieur.

SAM. — Miss Jessie. Parfaitement. Vous étiez en congé?

JESSIE. — J'en reviens à l'instant.

SAM. — Très heureux de vous connaître.

JESSIE. — Moi aussi, Monsieur; Bob est plein d'admiration pour vous. Vous avez fait sa conquête.

SAM (*galant*). — J'aimerais mieux avoir fait la vôtre.

JESSIE (*avec embarras*). — Oh! Monsieur!... (*Un temps*) Je passe dans mon bureau pour préparer ma machine, si vous avez besoin de moi...

SAM. — Entendu, miss Jessie. Je crois que nous aurons beaucoup de courrier...

JESSIE (*saluant*). — Monsieur...

SAM. — Elle est très gentille!... (*Apercevant de la poussière sur son bureau*) Oh! qu'est-ce que c'est que cette poussière?

Il sonne avec colère. Arthur paraît.

SCÈNE III

SAM, ARTHUR

avec quelques numéros du journal sous le bras.

SAM. — Ah! ça, vous ne saurez donc jamais balayer?

ARTHUR. — C'est que je n'ai pas été élevé à faire le ménage!

SAM. — Je la connais celle-là... Eh bien, moi, je n'ai pas été élevé à rédiger les journaux d'agriculture. Je m'y suis mis. Il faudra tâcher d'en faire autant.

ARTHUR. — J'essayerai... Voici des exemplaires d'aujourd'hui, qu'on vient d'apporter de l'imprimerie.

SAM. — Donnez... Vite... vite...

Il prend un journal, s'assied, ouvre le journal, le parcourt.

ARTHUR (*au moment de sortir après avoir parcouru le journal*). — Oh!

SAM (*levant la tête*). — Qu'est-ce que vous avez?

ARTHUR. — Moi! Rien!



PRIS EN DÉFAUT

SAM. — Eh bien, monsieur Bob, ne vous gênez plus...

BOB. — Pardon, M'sieur...

SAM. — Mais si, vous avez dit quelque chose.

ARTHUR. — Non, Monsieur, je vous assure!

SAM. — Voyons, Arthur... Vous êtes, n'est-ce pas, un garçon instruit... Si vous avez des critiques à faire...

ARTHUR (*précipitamment*). — Non, Monsieur, non, aucune.

SAM (*avec satisfaction*). — C'est bien vrai?

ARTHUR. — Oui, Monsieur.

SAM. — Alors, votre opinion?

ARTHUR. — C'est que votre journal est admirable, merveilleux! Voilà!

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

SAM, puis JESSIE

SAM (*seul*). — Eh bien? J'en étais sûr! J'ai eu assez de peine à me faire une place. Mais je crois que j'en tiens une bonne...

JESSIE (*entrant par la gauche en tenue de travail*). — La machine est prête, Monsieur... Si vous avez des lettres à dicter...

SAM. — Des lettres... Non... (*se ravissant*) Si, au fait, j'en ai une...

JESSIE (*préparant son crayon et son bloc-notes*). — Je vous écoute, Monsieur...

SAM (*dictant*). — J'ai l'honneur de vous faire tenir la présente...

JESSIE (*s'interrompant*). — A qui est-ce adressé, Monsieur ?

SAM. — Je vous le dirai tout à l'heure. (*reprenant la dictée*). « J'ai l'honneur de vous faire tenir la présente, parce que je m'expliquerai avec vous plus facilement par lettre que verbalement... »

JESSIE (*répétant*). — Verbalement !

SAM (*dictant*). — « Je bénis le hasard qui a favorisé notre rencontre... »

JESSIE (*répétant*). — Notre rencontre.

SAM (*dictant*). — « Vous êtes charmante. » (*Voyant que Jessie s'arrête étonnée*). Ecrivez, Mademoiselle... (*dictant*) « Vous êtes charmante. Je ne vous l'envoie pas dire. » (*Voyant que Jessie s'arrête encore*). Ecrivez... (*dictant*) « Je vous aime, et si vous voulez unir votre existence à la mienne... »

JESSIE. — Mais, Monsieur, ceci n'est pas une lettre d'affaires...

SAM. — Mais si... (*dictant*)... « à la mienne, je vous épouse. Sincèrement votre Sam Brooker. » Voilà, miss Jessie. (*finement*) Quand, après avoir transcrit cette lettre à la machine, vous l'aurez remise à sa destinataire, vous m'apporterez la réponse.

JESSIE (*timide*). — Mais quelle est sa destinataire ?

SAM (*se levant*). — Comment, vous ne l'avez pas devinée ?

JESSIE (*confuse*). — C'est moi ?

SAM. — Eh bien ! quelle est la réponse ?

JESSIE. — Je ne sais vraiment pas... comme ça... tout de suite...

SAM. — Ecoutez, miss Jessie : Je suis un homme décidé, énergique et je ne perds jamais de temps.

JESSIE. — Je le vois bien.

SAM. — Je suis seul dans la vie. Vous me plaisez. Est-ce que je vous déplaît ?

JESSIE (*timidement*). — Mais...

SAM. — J'ai ici une position bien établie.

JESSIE. — Vous venez d'arriver.

SAM. — Ça ne fait rien. J'ai confiance. Le journal va marcher admirablement.

JESSIE. — Mais...

SAM. — Je ne doute jamais de rien... (*Sonnerie du téléphone*). *Le Cultivateur de Chicago* ? Oui, Monsieur, c'est ici... Vous êtes la librairie Williams et vous demandez cinq cents numéros supplémentaires ? C'est entendu.

Il inscrit.

JESSIE (*étonnée*). — Cinq cents numéros supplémentaires ?

SAM. — Oui. Combien en vendait-elle auparavant ?

JESSIE. — Trois.

SAM. — Qu'est-ce que je vous disais ?

JESSIE. — C'est stupéfiant.

On frappe.

SAM. — Entrez !

Entre Bob.

SCÈNE V

LES MÊMES, BOB

BOB (*essoufflé*). — Monsieur, Monsieur...

SAB. — Eh bien ! Bob, cette vente ?

BOB. — Ah ! Monsieur ! Tout Chicago est en révolution ! On s'arrache le journal.

JESSIE. — Pas possible !

SAM. — Vous voyez.

BOB. — Je n'ai jamais vu chose pareille. Les camelots assiègent l'imprimerie et crient *Le Cultivateur* dans toute la ville.

SAM (*avec joie*). — Est-ce que je n'avais pas dit que je ferais monter la vente.

JESSIE. — Je n'en reviens pas.

BOB. — C'est à ne pas croire, miss Jessie. Tout Chicago lit *Le Cultivateur*. On le lit dans les tramways, dans les bars, dans les églises ; dans les magasins, les commis ne cessent de vendre et les clients d'acheter, lisant tous *Le Cultivateur de Chicago* !

JESSIE. — C'est fantastique !

SAM. — N'est-ce pas ?

BOB. — On s'arrête dans la rue pour le commenter.

SAM. — Et qu'est-ce qu'on dit ?

BOB. — On dit : on n'a rien vu de pareil !

SAM (trionphant). — Eh bien! Je crois que c'est un succès! (Sonnerie du téléphone; Sam bouscule Bob et Jessie) Otez-vous... (à l'appareil) Oui, c'est le Cultivateur de Chicago. La librairie Arnolds demande huit cents numéros supplémentaires!... Ecrivez, Mademoiselle.

JESSIE (écrivaint). — Arnolds, huit cents numéros!

SAM. — Bob, prends cette note, ainsi que la commande de Williams et fais-les envoyer de suite. Va. (Sonnette. A Bob.) Attends! (Bob s'arrête court) La librairie Petersen demande douze cents numéros. Ecrivez, Mademoiselle.

JESSIE (écrivaint). — Pétersen, douze cents numéros!

BOB (répétant). — Douze cents numéros!

SAM. — Bob, joins cette note aux autres. Va. (Sonnerie. A Bob) Attends!

BOB (s'arrêtant court). — Encore!

SAM (au téléphone). — Le marchand de la gare demande trois mille numéros...

JESSIE (écrivaint). — Gare... trois mille numéros

BOB. — Trois mille!

Il va pour sortir. Sonnette.

SAM (même jeu). — Attends! Attends! La librairie centrale en demande six mille.

JESSIE (même jeu). — Six mille!...

Il va pour sortir, puis s'arrête, comme si la sonnerie avait retenti. Un temps.

BOB. — Non. — C'est fini.

SAM. — Pour le moment... (à Bob). Va,

BOB. — Je me sauve.

Il sort.

SCÈNE VI

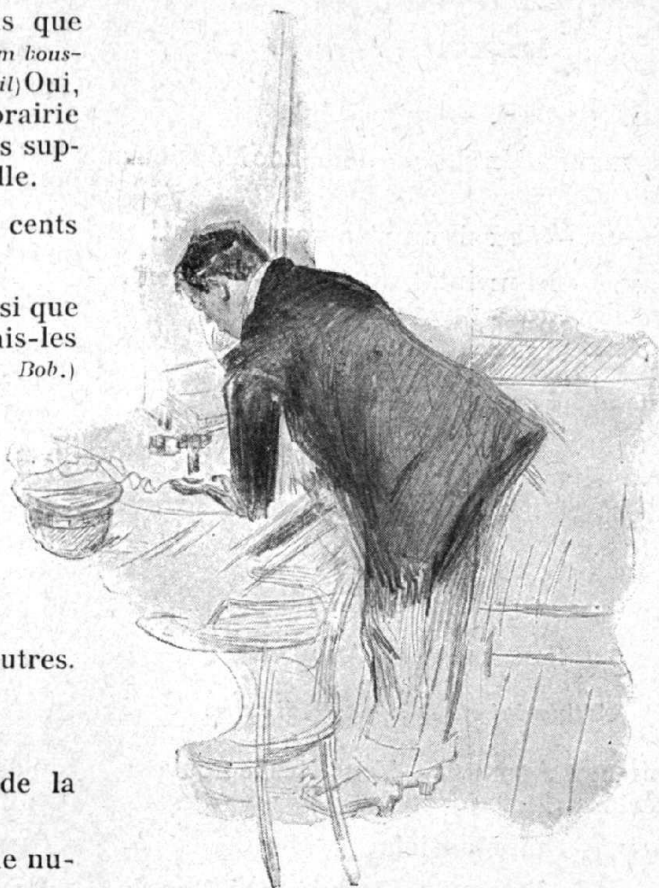
SAM, JESSIE

SAM. — Eh bien! miss Jessie?

JESSIE. — Je demeure stupéfaite!

SAM. — N'avais-je pas raison d'avoir confiance?

JESSIE. — Oui, évidemment.



PLUIE DE COMMANDES

SAM. — Oui, c'est le Cultivateur de Chicago. La librairie Arnolds demande huit cents numéros supplémentaires!... Ecrivez, mademoiselle. (Page 683, col. 1.)

SAM. — N'avais-je pas raison de vous assurer que *Le Cultivateur* marcherait?

JESSIE. — Il ne marche pas. Il court.

SAM (avec élan). — Il ne court pas. Il s'envole!... Jessie, voulez-vous partager ma fortune?...

JESSIE. — Monsieur Sam...

SAM. — Vous verrez. Je ferai de ce journal, ignoré naguère, quelque chose de grand, quelque chose de vaste comme nos usines de Chicago, celles de Liebig, de Pulman et d'Armour, quelque chose d'immense comme nos abattoirs!

JESSIE. — Vous serez le Roi de la Presse.

SAM. — Voulez-vous en être la Reine?

JESSIE. — Monsieur Sam, je vous admire! Vous êtes vraiment un homme supérieur! Vous êtes un génie!

SAM. — Peut-être.

Entre Arthur.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ARTHUR.

SAM (*d Arthur*). — Qu'y a-t-il?

ARTHUR. — Un abonné demande Monsieur le Directeur...

JESSIE. — Jamais on n'en voyait avant!

SAM. — Et maintenant ils se dérangent. Nous devenons une puissance.

JESSIE. — Je vous laisse recevoir.

Elle sort à gauche.

SAM (*d Jessie*). — Oui. (*d Arthur*). Faites entrer... Vite... Vite...

Arthur sort par le fond.

SCÈNE VIII

SAM, LE VIEIL ABONNÉ.

Arthur lui ouvre la porte, il entre.

LE VIEIL ABONNÉ. — Vous êtes le nouveau directeur de ce journal?

SAM. — Oui, Monsieur.

LE VIEIL ABONNÉ. — Je suis, moi, l'un de ses plus anciens abonnés. Depuis vingt ans, je lis chaque semaine votre gazette scrupuleusement jusqu'à la dernière ligne. Mais c'est la première fois que je viens ici.

SAM. — Je suis heureux, Monsieur, que votre première visite soit pour moi. Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir?

LE VIEIL ABONNÉ. — Volontiers.

Il va pour s'asseoir sur une chaise.

SAM (*l'en empêchant*). — Non, non! Pas sur une chaise, je ne le souffrirai pas...

LE VIEIL ABONNÉ (*protestant*). — Mais...

SAM (*avançant le fauteuil qui est au fond, à droite de la porte*). — Voici un fauteuil. L'abonné est l'ami du journal. On ne le soigne jamais assez. Vous êtes abonné. Soignons l'abonné. Voulez-vous un petit banc?

LE VIEIL ABONNÉ. — Mais, Monsieur...

SAM (*ayant, à défaut de petit banc, pris une pile de livres et les plaçant sous les pieds de l'abonné*). Je vous en prie... Et puis ôtez votre foulard...

Il le lui ôte.

LE VIEIL ABONNÉ. — Ce n'est pas la peine.

SAM (*lui ôtant son chapeau*). — Et votre cha-

peau!... Vous attraperez froid en sortant.

LE VIEIL ABONNÉ. — Mais, Monsieur...

SAM. — Inutile de résister. J'ai comme principe absolu de soigner l'abonné. Vous êtes abonné. Soignons l'abonné. Voulez-vous boire quelque chose?

LE VIEIL ABONNÉ. — Non, Monsieur, merci.

SAM. — Un grog?

LE VIEIL ABONNÉ. — Non merci, Monsieur...

SAM. — Une tasse de thé?

LE VIEIL ABONNÉ. — Non, merci.

SAM. — Ne vous gênez pas. Veuillez considérer, Monsieur, cette maison comme la vôtre.

LE VIEIL ABONNÉ. — Vous êtes trop bon.

SAM. — Jamais assez, Monsieur. Vous êtes abonné. Soignons l'abonné.

LE VIEIL ABONNÉ. — Je suis sincèrement touché de votre amabilité. Elle m'enhardit à vous poser une question.

SAM. — Je vous écoute.

LE VIEIL ABONNÉ. — Avez-vous déjà dirigé un journal d'agriculture?...

SAM. — J'en ai dirigé trente-trois.

LE VIEIL ABONNÉ. — Tant que ça?

SAM. — Oui, Monsieur. Dix en Angleterre, vingt en Amérique, et trois au Groënland.

LE VIEIL ABONNÉ. — Au Groënland?

SAM. — Oui, Monsieur. Voilà un pays fertile!

LE VIEIL ABONNÉ. — Alors vous avez une certaine expérience pratique en matière d'agriculture?

SAM. — Une expérience terrible!

LE VIEIL ABONNÉ. — Je m'en suis aperçu.

SAM. — A quoi?

LE VIEIL ABONNÉ. — A la lecture de votre journal.

SAM. — Gros succès, vous savez, gros succès.

LE VIEIL ABONNÉ. — Ça ne m'étonne pas... J'ai d'ailleurs une explication à vous demander au sujet d'un de vos articles.

SAM (*allant s'asseoir à son bureau*). — Tout à votre service!



LA VISITE DU VIEIL ABONNÉ

LE VIEIL ABONNÉ. — Alors, vous avez une certaine expérience pratique en matière d'agriculture?
SAM. — Une expérience terrible! (Page 684, col. 2.)

LE VIEIL ABONNÉ. — Vous permettez alors? (*Il déplie le journal*) C'est celui-ci. (*Il lit*). On ne devrait jamais arracher les navets. Cela les abîme. Il est bien préférable de faire monter un gamin pour secouer l'arbre.

SAM (*sans sourciller*). — Eh bien! qu'est-ce qui vous embarrasse?

LE VIEIL ABONNÉ. — C'est vous qui avez écrit cela?

SAM. — Oui, Monsieur. Moi seul.

LE VIEIL ABONNÉ. — Et qu'en pensez-vous?

SAM. — Ce que j'en pense?

LE VIEIL ABONNÉ. — Oui.

SAM. — Mais je pense... je pense... (*avec autorité*) Je pense que c'est très juste; c'est là une méthode que j'ai connue à l'étranger...

LE VIEIL ABONNÉ. — Au Groënland?

SAM. — Précisément. J'ajoute qu'on a le plus grand tort de ne pas la suivre chez nous. Je suis convaincu que chaque année, des millions et des millions de boisseaux de navets, rien que dans ce pays, sont perdus et gâchés parce qu'on les arrache à moitié mûrs.

LE VIEIL ABONNÉ. — Croyez-vous?

SAM. — J'en suis absolument certain. Au contraire, si on faisait monter un gamin pour secouer l'arbre...

LE VIEIL ABONNÉ. — C'est vous qu'on devrait secouer!

SAM. — Moi?

LE VIEIL ABONNÉ. — Alors, vous croyez que les navets poussent sur les arbres?

SAM (*interloqué*). — Mais pas du tout, Mon-

sieur, pas du tout! Qui vous dit qu'ils poussent sur les arbres? C'est une expression figurée... purement figurée...

LE VIEIL ABONNÉ. — Mais?

SAM. — Il ne faut point, selon moi, traiter d'agriculture avec un esprit terre à terre. L'agriculture est une noble chose qui vivifie, qui exalte les plus généreux sentiments de l'âme humaine, et l'on n'en doit parler qu'en poète! Voyez Dante, voyez Shakespeare, voyez Platon, voyez... Thémistocle, voyez... Nostradamus!...

LE VIEIL ABONNÉ (*l'interrompt*). — Si nous revenions aux navets?

SAM. — Si vous voulez. Je n'ai pas dit qu'ils poussaient sur des arbres : c'est une *métachrèse*, une *cataphore*... Il faut savoir ce que parler veut dire. Par conséquent, à moins d'être un sombre crétin, un âne bête, on comprend bien ce qu'il faut secouer, c'est la tige, la longue tige du navet, cette plante oléagineuse et très... aquatique!

LE VIEIL ABONNÉ. — Eh bien, vous êtes un joli fumiste!

SAM. — Moi?

LE VIEIL ABONNÉ. — Vous. Je me refusais à croire que l'on s'était moqué de moi. Mais la plaisanterie a ses limites. Ce n'est pas à mon âge que je suis disposé à vous servir de jouet, et à écouter vos élucubrations!

SAM. — Mes élucubrations?

LE VIEIL ABONNÉ. — Taisez-vous. Vous êtes la honte de l'agriculture, la honte de la presse; vous êtes l'opprobre du monde savant... Tenez... vous êtes plus ignorant qu'une vache!...

SAM (*se contenant avec peine*). — Monsieur, je ne dis rien. Vous êtes abonné. Soignons l'abonné.

LE VIEIL ABONNÉ. — Mais je me désabonne, Monsieur, et dès aujourd'hui.

SAM. — Vous n'êtes plus abonné?

LE VIEIL ABONNÉ. — Ah! mais non!

SAM. — Alors, qu'est-ce que vous êtes venu faire ici? Est-ce que ça vous regarde ce qui se passe dans mon journal? Voulez-vous me faire le plaisir de fiche le camp?

LE VIEIL ABONNÉ. — Bien volontiers, Monsieur.

Il sort.

SCÈNE IX

SAM, puis JESSIE.

SAM (*seul*). — Plus ignorant qu'une vache!

JESSIE. — Eh bien! Qu'est-ce qu'il est venu faire?

SAM. — Je ne sais pas.

JESSIE. — Vous ne savez pas?

SAM. — Je n'y comprends rien. Je fais entrer ce vieux Monsieur. Je l'entoure de prévenances. Je le soigne comme jamais aucun directeur de journal n'a soigné un abonné. Et vous ne savez pas ce qu'il fait?

JESSIE. — Non.

SAM. — Il me dit des injures!

JESSIE. — Par exemple! Comme ça, à propos de bottes?

SAM. — A propos de bottes de navets!

JESSIE. — C'est étrange.

Fracas dans la coulisse. — Bruit de lutte, de meubles renversés, de vitres brisées.

SAM et JESSIE (*effrayés*). — Qu'y a-t-il?

Ils font un mouvement vers la porte et reculent quand entre l'homme chevelu.

SCÈNE X

LES MÊMES, puis L'HOMME CHEVELU.

Cheveux rouges ébouriffés, barbiche rouge, à l'américaine, vêtements en désordre. Il se précipite en scène en disant :

L'HOMME CHEVELU. — J'entrerai... J'entrerai. (*D'un bond il s'élance sur le bureau en ricanant*) Hi! hi! hi!... (*D'une voix forte*) Enfin, je vous trouve!...

SAM (*tremblant*). — Vous désirez, Monsieur?

L'HOMME CHEVELU. — Il faut vous dire que je suis d'un caractère un peu exalté. (*Il descend du bureau*) Depuis quelque temps, j'inquiétais mes amis, j'étais continuellement nerveux... agité. (*Il marche et tout en parlant, renverse des meubles, jette des objets à terre*) Moi-même, je redoutais la crise. Cependant elle ne venait pas... et je reprenais à espérer quand m'arriva votre journal. Je ne l'avais pas plutôt ouvert que je reçus un coup terrible. (*Il saute dans le fauteuil à gauche du bureau, tombe avec lui à la renverse, puis se levant*) Je me dis alors : cette fois, c'est la crise. Plus de doute, je suis fou. Oui, fou! Alors, je poussai un hurlement et je suis parti pour tuer quelqu'un.



LA JOIE DE L'HOMME CHEVELU

L'HOMME CHEVELU. — *Je sais aussi que, puisque ma cervelle a résisté à la lecture de vos articles, rien ne pourra plus la troubler! Je ne suis pas fou! (Page 688, col. 2.)*

SAM. — Hein?...

L'HOMME CHEVELU. — Je me suis enfui, après avoir mis le feu à la maison, j'ai estropié plusieurs personnes et j'ai logé un individu dans un arbre où je le retrouverai quand je voudrai!... J'arrivai ainsi à la ville et c'est alors que la pensée vint de m'assurer que les absurdités de votre journal n'étaient point sorties de mon imagination en délire. Aussi... je vous en prie, lisez! (*Il jette à Sam des numéros du journal. — En jetant aussi à Jessie*) Lisez aussi vous! (*Tirant un numéro*) ça... ça... cet article... c'est bien dans le journal? (*Il lit*). « Le topinambour est un bel oiseau, mais son éducation exige de grands soins... (*s'interrompant*) Tout ça, c'est bien de vous, n'est-ce pas?

SAM. — Oui... Oui...

L'HOMME CHEVELU (*à Sam*). — Alors, continuez de lire...

SAM (*tremblant*). — Vous voulez que je...

L'HOMME CHEVELU (*tirant son revolver et visant*). — Continuez de lire!...

JESSIE (*effrayée*). — Mais, continuez donc...

SAM (*lisant*). — Il faut purifier l'air des cages où on l'enferme en y brûlant des pastilles du sérail ou du papier d'Arménie...

L'HOMME CHEVELU. — C'est bien de vous, n'est-ce pas?...

SAM. — Oui, oui!

L'HOMME CHEVELU (*visant Sam de nouveau*). — Continuez...

JESSIE (*même jeu*). — Continuez, voyons?

SAM (*lisant*). — « En hiver quand le topinambour couve ses petits, on le tiendra dans un endroit bien chauffé... »

L'HOMME CHEVELU (*à Sam*). — C'est bien cela?

SAM. — Oui.

L'HOMME CHEVELU. — Encore! Encore.

SAM. — « Quelques mots sur la citrouille! Cette baie est fort appréciée par les indigènes de la Nouvelle-Angleterre qui la préfèrent aux asperges pour faire des tartes. Ils la préfèrent aussi à la framboise pour nourrir les cochons, comme étant plus nutritive sans empâter... » (*Sam veut s'arrêter. L'homme lui fait signe de continuer*). — « La citrouille est avec la gourde et la calebasse, la seule variété comestible de la famille des oranges qui réussisse au Kamchatka. »

L'HOMME CHEVELU. — C'est bien ça!

JESSIE. — Oui... oui...

L'HOMME CHEVELU (*à Sam*). — Continuez.

SAM. — « Mais la coutume d'en faire... d'en faire des bosquets dans les jardins disparaît rapidement. Il est aujourd'hui reconnu que la citrouille donne peu d'ombre... Voici l'été... Les dindons disposent leurs alevins le long des routes...

L'HOMME CHEVELU (*avec ravissement*). — Là! là! Ne vous fatiguez pas! Alors tout ça c'est bien de vous?...

SAM. — Oui.

L'HOMME CHEVELU (*à Jessie*). — Vous l'avez bien lu aussi?

JESSIE. — Oui.

L'HOMME CHEVELU (*serrant avec effusion les mains de Sam*). — Ah! Monsieur, vous êtes mon sauveur!

SAM. — Moi?

L'HOMME CHEVELU. — Mais oui! Je sais maintenant que toutes ces extravagances ne sont pas de moi. Je sais aussi que puisque ma cervelle a résisté à la lecture de vos articles, rien désormais ne pourra plus la troubler! Je ne suis pas fou! Encore une fois, merci, Monsieur. Je ne suis pas fou. (*Il le pousse dans le placard*). Bonsoir. Merci, Mademoiselle. (*Il embrasse Jessie*). Je ne suis pas fou.

Il sort par le fond en chantant et en dansant le cake-walk.

SCÈNE XI

SAM, JESSIE

SAM (*sortant du placard un peu ahuri, puis, après un temps, redevenant maître de lui*). — Eh bien! Vous voyez, celui-là est content. Tout s'arrange.

JESSIE. — Mais c'est vous qui êtes fou!

SAM. — Moi?

JESSIE. — Il faut que vous le soyez pour ne pas vous apercevoir des énormités que vous avez osé imprimer!

SAM. — Vous exagérez! (*Tendrement*). Ma petite Jessie!...

JESSIE. — Oh! ne m'approchez-pas!... Il est impossible que vous ayez votre bon sens! Et l'on ne me verra plus ici tant que vous y serez!

SAM. — Jessie!

JESSIE. — Laissez-moi, non. Laissez-moi! Elle se sauve par la gauche.

SCÈNE XII

SAM, LE DIRECTEUR

SAM (*se parlant à lui-même*). — Sam, mon vieux, tu as dû faire des gaffes!... (*En voyant la porte s'ouvrir*) Sapristi, le Directeur!

Il s'assied sur la chaise à la table de gauche.

LE DIRECTEUR (*avec accablement*). — J'ai reçu le journal à la campagne... J'ai sauté dans le premier train et me voici... Eh bien, c'est du joli!

SAM. — Mais il n'y a rien, je vous assure!

LE DIRECTEUR. — Je viens de voir l'antichambre. C'est un amas de ruines. Les carreaux sont en miettes, les chaises anéanties, le flacon de colle est brisé, le porte-parapluies en morceaux, la table rendue boîteuse pour le restant de son existence...

SAM. — Tout cela se raccommode.

LE DIRECTEUR. — Et la réputation du journal, est-ce qu'elle se raccommode?

SAM. — Elle n'est pas atteinte.

LE DIRECTEUR (*douloureusement*). — Ah! ça, mon pauvre ami, vous êtes donc inconscient? Ah! pourquoi ne pas m'avoir dit que vous ignoriez les premiers éléments de l'agriculture?

SAM. — Personne ne l'a remarqué.

LE DIRECTEUR. — Personne! Vous confondez un sillon avec une herse. Vous écrivez que les moules détestent la musique. Sous la rubrique jardinage, vous traitez des parcs à huitres. Vous recommandez enfin l'appriivoisement du rhinocéros, sous prétexte qu'il aime à jouer et qu'il attrape les rats!

SAM. — Ce sont là des vétilles.

LE DIRECTEUR. — Vous appelez ça des vétilles? Mais quelle nouvelle absurdité pourrez-vous bien inventer si vous rédigez le prochain numéro? Je n'ai pris que trop de vacances. Pour rien au monde, je ne m'absenterai derechef tant que vous serez assis à ma table. Je vous supplie de partir.



LES ADIEUX DE SAM BROOKER

SAM. — Adieu, champignon de balnéum, enfant de potiron, bouture de langouste, graine de caviar! Adieu, racine de pâté!!! (Page 690, col. 2)

SAM. — Alors, vous me renvoyez?

LE DIRECTEUR. — Cela s'impose.

SAM. — Mais, c'est une plaisanterie.

LE DIRECTEUR. — Comment? Croyez-vous que je sois disposé à laisser rédiger mon journal par une nullité semblable?

SAM. — Une nullité, moi?

LE DIRECTEUR. — Oui, vous.

SAM. — Qu'en savez-vous?

LE DIRECTEUR. — Ce que j'en sais!

SAM (*se levant*). — Oui, qu'en savez-vous... tête d'artichaut?...

LE DIRECTEUR. — Monsieur...

SAM. — J'en ai assez à la fin, je me révolte. Il y a quatorze ans que je suis dans la presse. Mais c'est la première fois qu'on me fait des observations aussi ridicules.

LE DIRECTEUR. — Je tombe des nues!...

SAM. — Retournez-y! Mais où donc avez-vous pris qu'il fallait savoir quelque chose pour écrire dans un journal? Espèce de salsifis! Qui fait les articles sur les finances? Des sans-le-sou. Qui mène les campagnes anti-alcooliques? Des ivrognes. Qui disserte sur les questions militaires? Des culs-de-jatte, qui n'ont jamais mis les pieds dans une caserne. Qui rédige les journaux d'agriculture?... Des imbéciles..

LE DIRECTEUR. — Monsieur.

SAM. — Oui! Des imbéciles comme vous, fleur de carotte!...

LE DIRECTEUR. — Monsieur...

SAM. — Et c'est vous qui essayez de m'en remonter sur le métier de journaliste! et je vous dis que moins un homme a de compétence, plus il a de vogue et gagne d'argent!

LE DIRECTEUR. — Eh bien! Allez en gagner ailleurs. C'en est trop! Assez d'insanités comme ça! Fichez-moi le camp, entendez-vous? Je vous chasse!

SAM. — Vous ne me chasserez pas, Monsieur!

LE DIRECTEUR. — Plaît-il?

SAM. — Je me retire. Depuis que j'ai été traité comme je viens de l'être par vous, je suis décidé à me retirer.

LE DIRECTEUR. — Bien.

SAM. — Le ciel m'est témoin que vous vous conduiriez avec moi d'autre sorte, si j'avais été un ignare au lieu d'être le savant modeste que je suis.

LE DIRECTEUR (*haussant les épaules*). — Il est propre le savant!

SAM. — Vous haussez les épaules? Prétendez-vous que je n'ai pas fait mon devoir, que je n'ai pas rempli mes engagements? Je vous avais promis de faire monter le tirage. Eh bien! la vente d'aujourd'hui n'est-elle pas un succès?

LE DIRECTEUR. — Encore un succès comme celui-là, et nous serions dans le Niagara.

SAM. — Encore deux semaines et nous tirions à cinq cent mille!

LE DIRECTEUR. — Vous perdez la tête.

SAM. — Moi? Jamais je n'ai mieux raisonné. Oui, peut-être vos lecteurs habituels; les agronomes, les cultivateurs nous auraient-ils lâchés! Et puis après?

LE DIRECTEUR (*ahuri*). — Comment, après?

SAM. — Nous en aurions trouvé d'autres!

LE DIRECTEUR. — Avec un journal idiot?

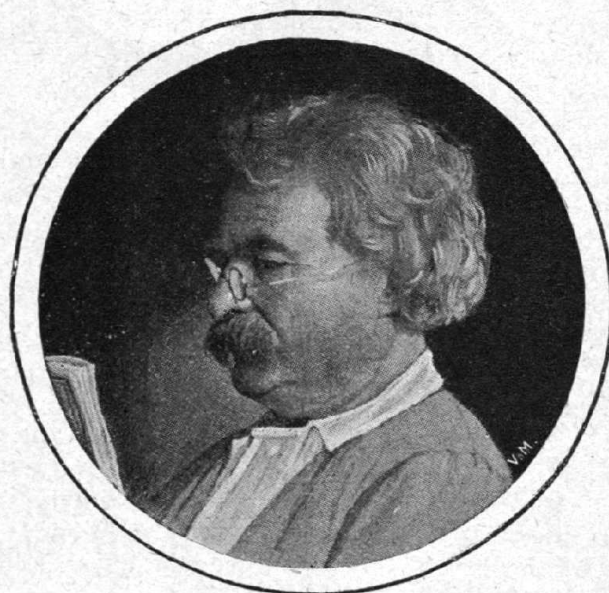
SAM. — Justement. Un journal idiot trouve toujours un public. Et plus il est idiot, plus son public est nombreux. Faire un journal avec du bon sens, avec du goût, avec de l'intelligence, avec de l'esprit, mais c'est la faillite immédiate! Regardez donc autour de vous. Que fait-on dans la presse? On exploite cyniquement la sottise, la cupidité, toutes les basses passions humaines. On institue des enquêtes absurdes, des concours ineptes. On vend des feuilletons imbéciles et grossiers. Et c'est le succès! Voilà comment je comprends le journalisme! Si vous m'aviez laissé ici, je vous aurais rendu milliardaire, épi de maïs! Vous aimez mieux vous passer de moi? Soit! Un homme de ma valeur ne se décourage pas pour si peu. Je ferai fortune sans vous... quand même!...

LE DIRECTEUR. — Je vous le souhaite!

SAM. — Adieu, champignon de balnéum, enfant de potiron, bouture de langouste, graine de caviar! Adieu, racine de pâté!!!

Il sort fièrement.

RIDEAU.



MARK TWAIN

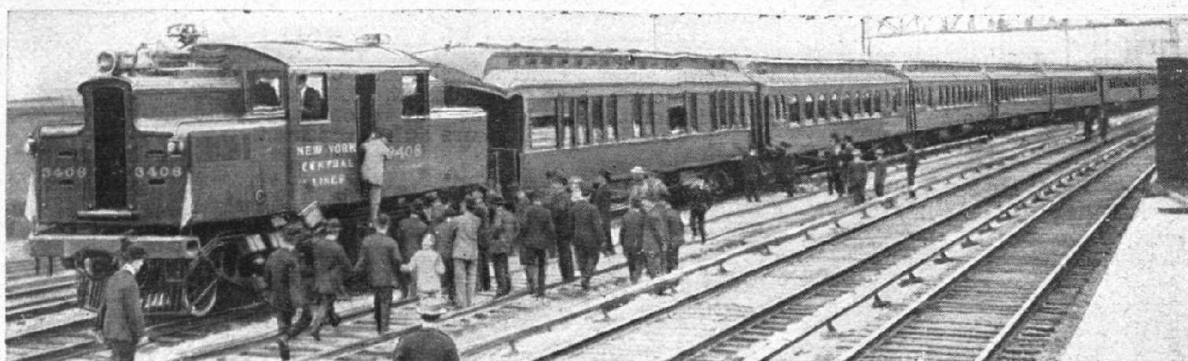
C'est d'une nouvelle du célèbre humoriste américain Mark Twain, dont le monde entier admire l'originale et magistrale fantaisie, que cette pièce a été tirée par Gabriel Timmory.

PROMOTION DES EXPOSITIONS DE SAINT-LOUIS ET DE LIÈGE (Officiel du 13 oct.)

Quelques-uns des nouveaux officiers et chevaliers de la Légion d'honneur (Voir Je sais tout de déc., page 586)



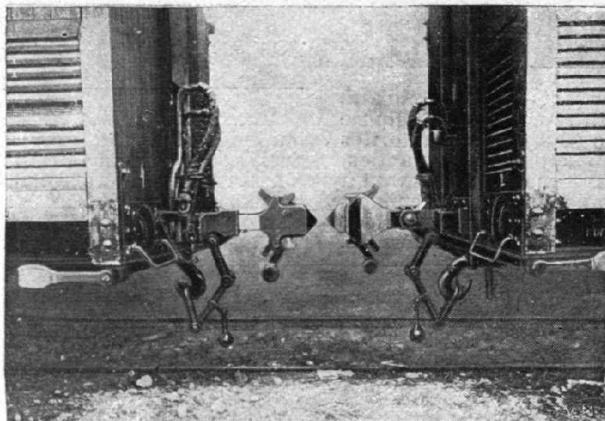
M. G. KESTER, off. Secrétaire de la Chambre de Commerce de Paris. M. GUARY, chev. Gérant de la Société des encres Lorilleux et C^o. M. L. AUSCHER, chev.-Ingénieur-carrossier à Neuilly-s.-Seine. M. LANDRIN, dir. de l'École profes. de la ch. synd. du papier. (Cl. F. Pirou) M. MALASSET, offic. Administrateur des ateliers Darraçq. (Cl. Fréon) M. A. CHEDEVILLE, présid. de l'Ass. des anc. élèves de l'Ec. Turgot.



LA TRACTION ÉLECTRIQUE A NEW-YORK. — New-York abandonne définitivement la création à vapeur pour ses chemins de fer aériens et lui

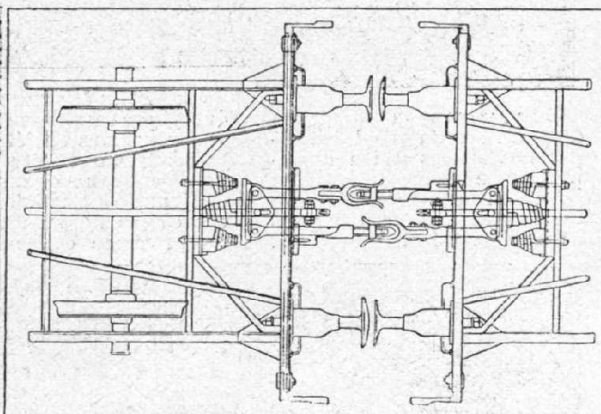


substitue les locomotives électriques. Le fluide est encore fourni par une usine élevée dans un faubourg de la ville; mais, avant peu, les trains seront actionnés par l'électricité produite aux Cataractes du Niagara et transmise au moyen de câbles.



NOUVEL ACCROCHEUR AUTOMATIQUE pour les trains, imaginé par deux ingénieurs italiens, MM. Nicolas Farris et Giacomo Casalis, appartenant tous deux aux bureaux des chemins de fer de l'Etat. Il est basé sur le principe de pénétration et d'amortissement,

DIVERS. — Le Banquet de la Publicité, offert à MM. Renier et Jones à l'occasion de leur nomination dans la Légion d'honneur, a eu lieu le 25 nov. à l'Hôtel Continental, sous la présidence du ministre du Commerce. Fête des plus cordiales à laquelle assistaient les représentants de la presse parisienne, de la presse départementale et des grandes agences de publicité. Au dessert, M. Vergne félicita les nouveaux chevaliers; M. Maillard démontra les services



comme on peut s'en rendre compte en considérant la figure schématique. Aux angles externes des wagons se trouvent des contrepoids que le choc met en action et qui font fonctionner des manivelles et ouvrir les agrafes des wagons mis en présence.

que la publicité rendait au commerce et à l'industrie (et il a cité à ce propos le beau rôle joué par les publications Pierre Lafitte). MM. Renier et John Jones remercièrent le ministre et les orateurs. Puis M. Doumergue, en quelques phrases précises, affirma le grand et bienveillant intérêt qu'il portait à la publicité et à ses représentants. — Le 10 décembre, mort de M. Cassigneul, directeur de la rédaction du *Petit Journal*, gendre du fondateur Marinoni.



Le colonel américain Nadaud vient de créer une compagnie internationale pour l'EXPLOITATION DES EAUX DU JORDAIN, en Palestine. Cette compagnie porte le titre de « Compagnie Internationale de la rivière du Jourdain », et devra assurer l'alimentation des eaux du Jourdain dans les grands

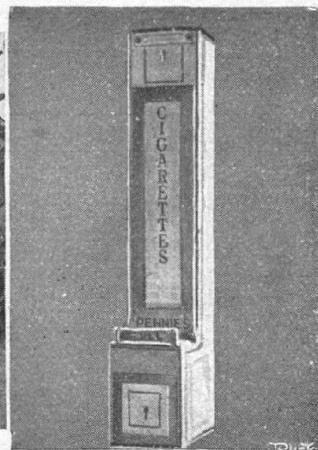
centres. En effet, un envoi de 50 tonneaux, contenant chacun 600 litres, vient d'être fait pour New-York et Chicago. Cette eau doit servir à bénir les nègres qui se convertissent, les alcooliques, très nombreux en Amérique, qui renoncent à boire de l'alcool et les malfaiteurs qui se repentent.



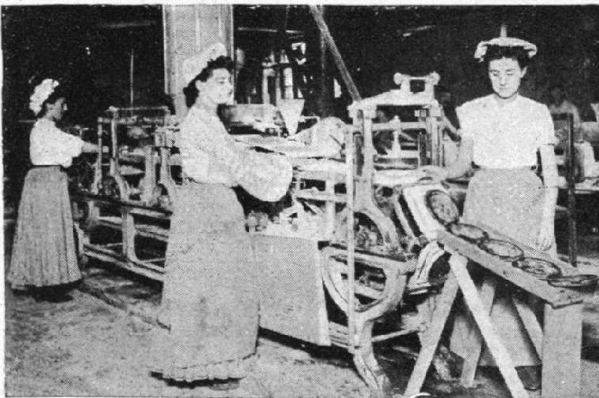
UN PAYSAN BIEN DÉCORÉ.— C'est un montagnard des Alpes bavaroises qui a entrepris de se décorer lui-même avec des écus d'argent, des serres d'aigles, des tronçons de cornes de chamois, etc.



CAMPAGNE CONTRE LE JEU.— A la suite d'une énergique campagne entreprise à Philadelphie par plusieurs sociétés et ligues, les autorités judiciaires ont fait saisir toutes les roulettes, petits-chevaux et autres machines servant à des jeux de hasard. Transportés sur une place, ces objets furent arrosés de pétrole et brûlés en présence d'une assistance considérable.



Une compagnie anglaise a eu l'idée d'installer dans les wagons de fumeurs des DISTRIBUTEURS DE CIGARETTES. Deux pence (0 fr. 20) dans une fente et la machine vous remet un étui de dix cigarettes



QUARANTE TARTES A LA MINUTE.— M. E. Soums, ancien boulanger, à Philadelphie, a inventé une machine qui fabrique 50.600 tartes en 24 heures. Trois femmes surveillent et alimentent cette machine.



MENDIANT BIEN MODERNE.— On rencontre dans les faubourgs de Londres un jeune estropié qui, pour attrouper les gens charitables, les charme par les airs variés d'un gramophone, traîné par un chien.

LES CANDIDATS AUX PRIX NOBEL POUR 1907

PHYSIQUE



En première ligne (et quelle ligne!)
MESDAMES X, Y et Z. — Physique
particulièrement agréable.



GOMPHLE, aviateur.
Inventeur de l'aérostat
sous-marin, et d'un
dispositif permettant de diriger
les ballons avec un moteur d'un
seul cheval.



PROFESSEUR ARSÈNE YURE
a trouvé la formule d'un
"cirage au nickel" pour
pieds de débiteurs.



PRESPOIRE. Photographie en
couleurs de l'ut de poitrine
des ténors illustres.

CHIMIE



BING et BONG ont
apporté de notables
perfectionnements à
la pile — (bobines
puissantes).



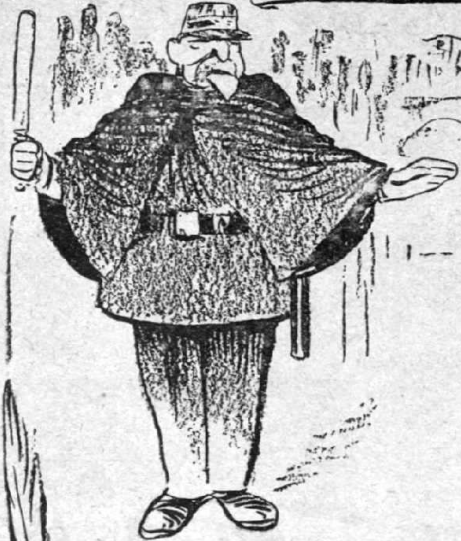
FOS-MONET, transmutateur de
métaux. Curieuse découverte du
cristal aurifère.



BISTROPHILE, auteur de
nombreux discours sur le
zinc — platine incompa-
rable.



MÉDECINE



L'AGENT THÉRAPEUTIQUE. Prophylaxie des accidents dus aux troubles de la circulation.



LE GRAND PANSEUR DE RODIN. Appareils pour ausculpter le marbre.



LE JEUNE TOTO a, malgré son jeune âge, réussi trois opérations sur quatre sans recourir à l'antisepsie.

LITTÉRATURE



ALEX ANDRIN, docteur et poète. Spécialiste de la lecture anesthésique supprimant le chloroforme.



GRAND PRIX : prix unique, prix attendu : l'auteur de "Chantecler".



PAIX



Un pacifiste anonyme : promoteur du "désarmement des ciments armés".



A. CHEVILLE. Accordeur (accord parfait).



LE SAVANT GÉOGRAPHE, a présenté un projet de montagnes pour rendre tous les États unis.



Et pourquoi pas nos députés qui ont donné au monde un bel exemple de concorde en se votant sans bruit et sans querelles une pacifique augmentation.



NOTES DES ÉDITEURS



os lecteurs ont vu, pages 644 et 645, la liste des attractions que nous réaliserons dans le courant de cette année, la troisième de l'existence de *Je sais tout*. Ils apprécieront, nous en sommes sûrs, la quantité et la qualité des perfectionnements que comporte le nouveau programme, et qui, tant au point de vue du luxe qu'à celui de l'intérêt, assureront définitivement et triomphalement à *Je sais tout* son titre de premier magazine du monde. Qu'il nous soit permis — eu égard aux énormes sacrifices que nous nous imposons pour arriver à ce but — de le constater avec quelque fierté.

Dès aujourd'hui, nos bureaux sont transférés en notre hôtel du 90 de l'avenue des Champs-Élysées. Nous rappelons à nos lecteurs et abonnés que nous continuons aussi à recevoir les abonnements et à répondre à toute demande de renseignements dans notre salle d'Exposition du 9 de l'avenue de l'Opéra. La publicité continue à être reçue chez MM. Huguot, Minart et C^{ie}, 11, boulevard des Italiens et nos services de messageries restent, bien entendu, au 12 de la rue des Cordelières.

Les salons de pose de la *Photographie d'art Femina*, 90, avenue des Champs-Élysées et le *Théâtre Femina* seront inaugurés incessamment.

Nous adressons gratuitement à toute personne qui nous en fera la demande, une notice sur le *Théâtre Femina* avec tarif de location et plan de la salle.

Par suite de l'augmentation graduelle de notre tirage, des nouveaux règlements du travail de nuit dans les ateliers de gravure et d'imprimerie, nous sommes obligés de modifier à nouveau les dates de nos « Bloc-Notes », et de les faire courir du 15 au 15 du mois précédant celui de l'apparition du numéro.

Cette petite réforme répond, du reste, aux vœux d'un certain nombre d'entre nos lecteurs, qui pourront effectuer ainsi leur recherches avec plus de facilité dans cette encyclopédie complète et méthodique de l'activité mondiale qu'est le « Bloc-Notes » de *Je sais tout*.

Depuis que *Je sais tout* a annoncé qu'il publierait *in-extenso* un roman inédit ou une pièce, des lecteurs nous ont écrit pour nous demander pourquoi nous ne donnions pas telle ou telle œuvre littéraire ou dramatique dont le succès était indiscutable.

Ces lecteurs ne se doutaient certes pas de la cruelle perplexité dans laquelle ils nous plongeaient! Parbleu, oui, nous avons eu souvent la tentation de publier certaine œuvre dramatique triomphant soit à la Comédie-Française, soit au Vaudeville, au Gymnase, chez Antoine, etc. Mais chaque fois, au dernier moment, nous avons hésité et reculé. Nous nous apercevions, à la lecture, que la note *rigoureusement familiale* qui a fait en grande partie le succès de la marque « Pierre Lafitte » nous faisait un devoir de ne pas encourir les reproches des pères et mères de famille qui ont suffisamment confiance en nous pour laisser traîner sur toutes les tables les magazines sortant de notre maison.

Certes, nous ne nous dissimulons pas que le tirage de nos magazines, notamment *Je sais tout*, aurait augmenté dans des proportions appréciables si nous avions donné *in extenso* la pièce applaudie et portée aux nues la veille sur une de nos grandes scènes du boulevard!

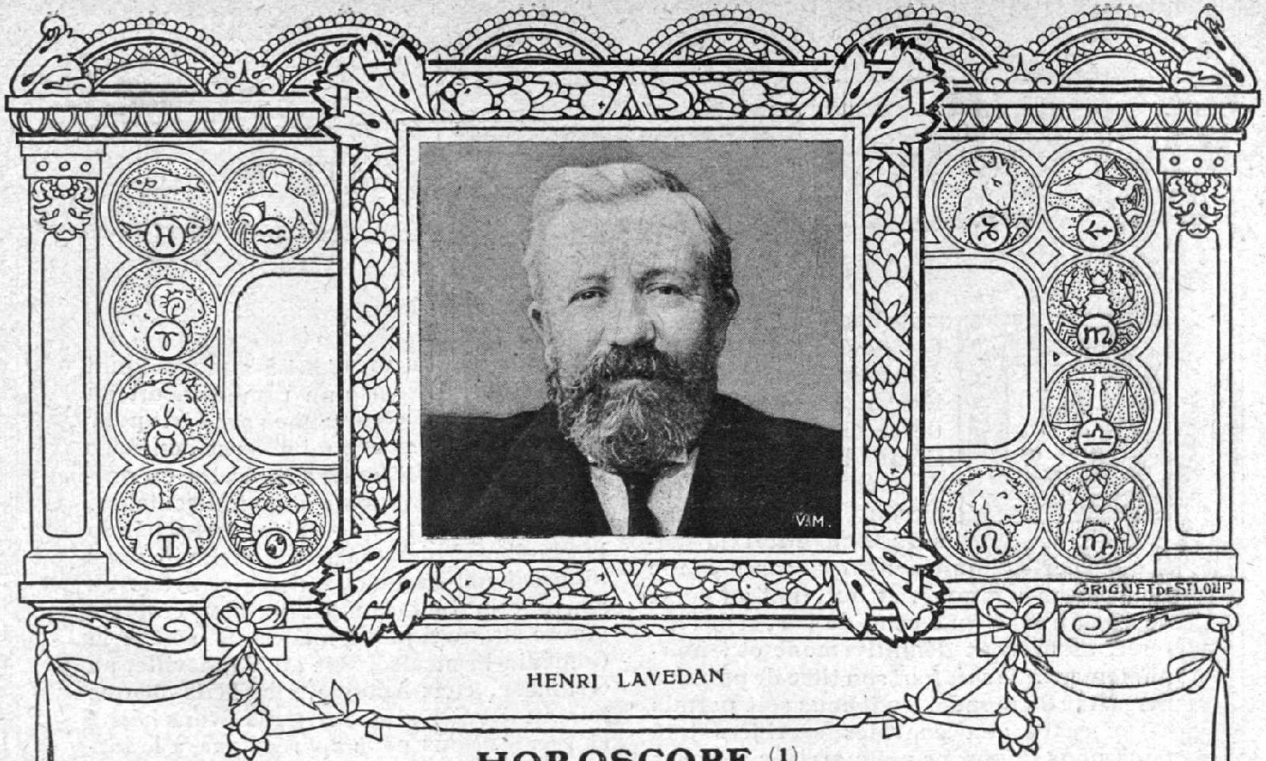
Mais, tout compte fait, nous croyons qu'en dehors du véritable abus de confiance que nous aurions commis, nous aurions remporté là un succès factice, un succès momentané et nous préférons à tous les points de vue pouvoir compter *régulièrement* sur notre clientèle *régulière*, qui nous suffit amplement.

Nous sommes certains que nos lecteurs nous approuveront.

Notre publication *Musica* marche à merveille. Depuis le numéro de Massenet (25 octobre) aujourd'hui complètement épuisé, le tirage n'a pas cessé d'aller en augmentant.

Il est certain que, pour 1 franc par mois ou 12 francs par an, les personnes qui considèrent le piano comme leur principale distraction ont un avantage considérable à posséder *Musica* dont chaque numéro contient 24 pages grand format de musique nouvelle. Spécimen contre 0.25.

PIERRE LAFITTE ET C^{ie}.



HOROSCOPE (1)

Ce que disent la main et les astres

Né le 9 avril 1859, à midi, sous le Bélier et dominé par Mars.

Cette personnalité masculine était faite pour l'aventure, l'imprévu, le voyage, les succès et pour belle que puisse être la route suivie en raison des circonstances favorables, n'a pas arrangé son existence suivant ses premiers rêves. Voilà bien le type d'une de ces vies modernes, toujours inquiètes et pleines de désirs et d'illusions déçus. Une combativité intense est dans ce cœur inassouvi qui se cuirasse d'apparences diverses.

Cette nature des plus intéressantes se manifeste avec contrainte et souffre des limites qu'assignent nos lois et nos usages aux satisfactions de nos sens obligatoirement assagis. La main est un peu âpre et rude, mais ferme et loyale, main de grand air plus que de petit salon.

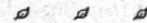
J'y distingue une carrière variée, heurtée, encore agitée d'incertain et inquiète d'aujourd'hui. J'y remarque une tendance très déterminée au mystère, à l'observation de soi-



même et à la relation qu'il peut y avoir entre ses propres impressions et les choses extérieures. Je ne serais pas surpris d'apprendre que cette main est celle d'un combattif

que l'existence a condamné à un sort qu'il essaie de changer, de rendre captivant par la recherche de je ne sais quelle haute et impossible chimère.

A. DE THÈBES.



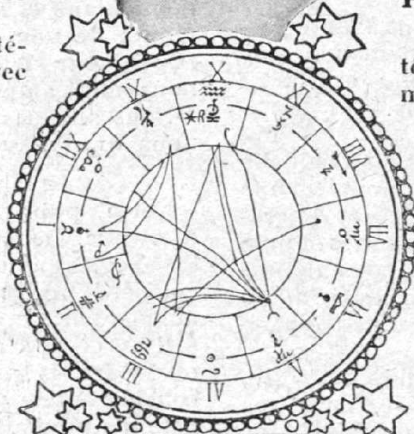
Portrait graphologique

Cette écriture arrondie tantôt ferme et redressée, tantôt molle et inclinée, indique une nature douce, sensible et mélancolique, très souple et très mobile.

Les lettres sobres, rapides et liées entre elles, avec quelques pointes, dénotent une intelligence rapide, perspicace et deductive.

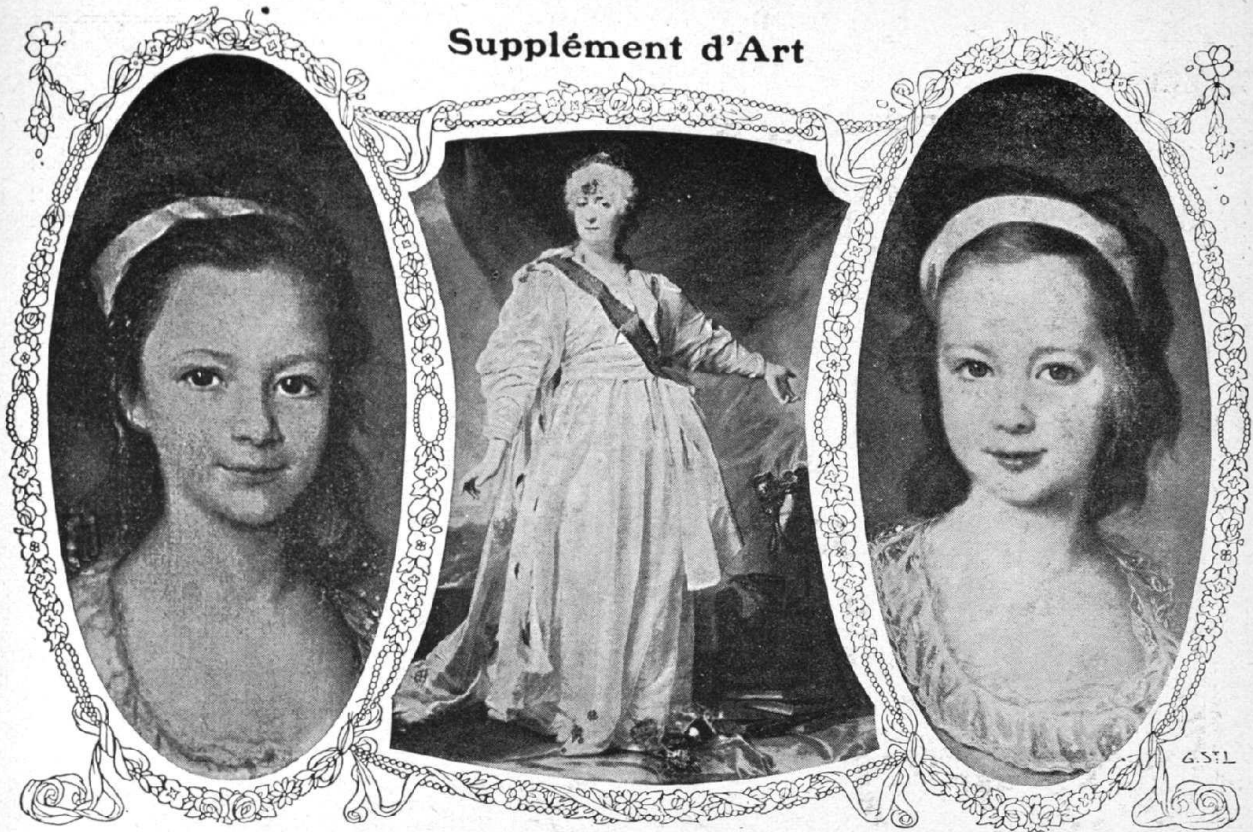
L'L, terminée par un crochet tenace, souligne le nom avec une certaine coquetterie.

L'ensemble est actif, aimable et sympathique.



Henri Lavedan

(1) Voir N° 22 et 23.



COMTESSE ANNE ARTEMIEVNA
WORONZOW
(App. à M. Boldyrew.)

CATHERINE II
*Esquisse du portrait exécuté de mémoire
par Levitzki.*
(Académie Impériale des Beaux-Arts
de Saint-Petersbourg.)

COMTESSE ANNE ARTEMIEVNA
BOUTOURLINE
(App. à M. Boldyrew.)

UN GRAND PEINTRE RUSSE DU XVIII^E SIÈCLE

Dédaigné par la grande et despotique Catherine II, Dimitri Levitzki, ignoré en France, a pris sa revanche lors de la récente exposition de l'Art russe au Grand Palais. Ses oeuvres qui décorent le palais de Péterhof le mettent au premier rang des artistes russes du XVIII^e siècle : il fut un portraitiste exquis à l'exemple des grands peintres français, ses contemporains ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■



CATHERINE de Russie parlant d'un de ses favoris, Sacha, écrivait ironiquement : « Il se fait en ce moment peindre par un nommé Levitzki, un peintre comme seul il a le talent d'en trouver ! »

De fait, en fouillant sa correspondance, en étudiant les archives officielles, nous ne voyons pas que la grande protectrice des arts ait autrement parlé et se soit autrement occupée de ce peintre que l'on considère aujourd'hui comme un

des plus grands, sinon le plus grand, du XVIII^e siècle russe. Elle ne posa jamais pour lui, alors qu'elle prodiguait les séances aux maîtres étrangers, et ne s'intéressa pas à sa gloire chaque jour grandissante.

Pourtant Levitzki fit de sa souveraine deux portraits; l'esquisse de l'un d'eux, appartenant à l'Académie impériale de Saint-Petersbourg, nous fut montrée récemment à l'exposition de l'Art russe du Grand Palais. Ces portraits furent exécutés « de chic » par le peintre qui s'ingénia pendant des mois à se trouver sur le passage de



PORTRAIT DE NATHALIE SÉMÉNOVNA BORSTCHEV
 Ce portrait de la pensionnaire de l'Institut Smolny est un des plus vigoureux de Levitzki. (Grand Palais de Péterhof.)

l'impératrice, afin de prendre les croquis nécessaires à l'exécution de son œuvre.

Mais l'ostracisme qui pesa sur Levitzki, avait une autre cause : la grande Catherine qui mérita que, parlant des Russes, Voltaire pût dire : « C'est Pierre le Grand qui créa l'homme, mais c'est Catherine qui l'anima d'un feu céleste », eut ainsi parfois de fâcheux dédains, pour les artistes, ses sujets.

Dans le fameux voyage qu'elle fit à Kiew en 1787 l'impératrice accepta sur les demandes réitérées de son ancien favori Potemkine, resté ministre, de poser devant un peintre inconnu jusqu'à ce jour : Michel Schibanov. Cet artiste fit son portrait et

celui de Mamonov, le favori du moment. On ne connaît de Schibanov que ces deux toiles ; elles suffirent à le placer au premier rang des portraitistes.

Or, si l'on ne vit jamais d'autres œuvres de lui, c'est que le malheureux artiste était serf de Potemkine et que serf il demeura après avoir eu l'honneur de voir poser devant lui Catherine II, la Grande, qui ne fit rien pour améliorer son sort. Pourtant, elle n'aurait eu qu'un mot à dire pour libérer le malheureux artiste et doter ainsi son pays d'un génie puissant et fécond...

Malgré ce mépris, Dimitri Levitzki eut une existence calme, heureuse, bien remplie et les succès ne lui furent pas marchandés par ses compatriotes.

Il était né en 1735 à Kiew. Dans cette ville qui fut, bien avant Pierre le Grand, un important centre artistique grâce à la proximité de la Pologne et aux influences catholiques, florissait, à cette époque, une très intéressante école de gravures religieuses dans le genre allemand.

Le père de Dimitri, pope de son état, était un des artistes les plus appréciés de ce petit cénacle. Il fut donc à même de donner à son fils, dont les dispositions se manifestèrent de bonne heure, les premières notions du dessin et de guider ses premiers pas dans la voie artistique, pour laquelle le jeune homme manifestait une précoce et ardente vocation. Dimitri fit de rapides progrès, mais il ne serait sans doute jamais sorti de Kiew s'il n'avait rencontré dans cette ville le peintre Antropof venu pour exécuter les icônes de la cathédrale Saint-André. Antropof prit le jeune homme comme aide, s'intéressa à lui et, étonné de son talent, l'amena à Saint-Petersbourg où il le présenta à la haute société.

Un Grand Peintre Russe du XVIII^e Siècle



PRINCESSE KHOWANSKY ET CATHERINE KHONSTCHEW

Cette jolie toile, d'un arrangement si gracieux, fait partie d'une série que Levitzki exécuta à la suite d'une fête costumée offerte par Catherine II aux pensionnaires de l'Institut Smolny où elle faisait élever les jeunes filles nobles et pauvres. (Grand Palais de Péterhof.)



GLYCÈRE IVANOWNA ALYMOW

De la même série que les toiles précédentes, ce portrait se trouve aussi au Palais de Péterhof. S. M. l'Empereur de Russie a bien voulu se séparer pendant quelque temps de ces chefs-d'œuvre pour aider à la propagation de l'art russe en France.

Aussitôt, le succès vint à Levitzki ; les commandes abondèrent : en 1760 il fut nommé membre de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg et devint rapidement conseiller de cette même Académie. Il ne fut, d'ailleurs pas plus heureux avec Paul I^{er} qu'il ne l'avait été avec sa mère et n'eut jamais l'honneur des commandes officielles. Il assista, attristé, à l'envahissement de la Russie par les mœurs et la discipline prussiennes et mourut en 1822 âgé de quatre-vingt-sept ans.

Voilà à peu près tout ce que l'on sait de la vie de ce peintre puissant et original.

La manière de Levitzki se divise très nettement en deux périodes bien distinctes. Dans la première qui va jusqu'en 1780, il demeure sous l'influence des anciens peintres italiens qu'il étudia dès son arrivée à Saint-Petersbourg ; il conserve néanmoins une personnalité très marquée dans la qualité de la pâte ; les tons sont chauds, l'exécution libre, large, presque fougueuse.

Mais peu à peu il subit l'influence des peintres français et italiens qu'il connaît à la cour de Catherine. Il voit les Nattier, les Chardin, les Lancret que l'impératrice fit acheter à Paris par le baron Grimm et ses commissaires qui étaient, comme le dit spirituellement M. Alexandre Benois dans la préface du catalogue, comme « investis de la charge d'ambassadeurs ès-arts

dans les centres artistiques ». Il se laisse séduire par les qualités d'élégance, de douceur, de charme que l'on trouve dans les œuvres de ces artistes et comme il a quarante-cinq ans et que sa fouge est passée, il se transforme, cherche, imite, tâtonne, curieux d'art et doutant, sans doute, un peu de lui-même.

C'est un fait presque constant que les artistes les plus célèbres, au moment de la maturité de leur talent, se laissent influen-

Un Grand Peintre Russe du XVIII^e Siècle



PROCOPE AKENFIÉVITCH DEMIDOFF

Philanthrope original et grand amateur de jardinage, Procope Demidoff se fit peindre, selon le goût du XVIII^e siècle, en costume du matin, appuyé sur un arrosoir, pendant que l'on aperçoit derrière lui la maison des enfants trouvés qu'il avait fondée. (Appartient à l'Ecole de Commerce de Saint-Petersbourg.)

cer par les écoles nouvelles qu'ils voient surgir.

Levitzki subit la règle commune et, après quelques hésitations, sa manière devint plus élégante, plus retenue, plus froide aussi. Il ne vit qu'un côté du talent de nos peintres du xviii^e siècle ou plutôt, son tempérament ne concordant pas avec le leur, il n'imita que le côté extérieur de leurs œuvres, si je

comité se trouvait S. E. M. Nelidow, ambassadeur de Russie, Mme la comtesse Greffulhe et M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. M. Serge Diaghilew, commissaire général et le peintre Alexandre Benois veillèrent à l'installation et à l'organisation, M. L. Bakst dessina la simple et élégante décoration des salles. Les œuvres des artistes russes anciens et contemporains pu-



DENIS DIDEROT

Levitzky connut Diderot à la cour de la Grande Catherine et fit de lui ce magnifique portrait qui peut compter parmi les meilleurs.

puis m'exprimer ainsi. Levitzki, comme la plupart des peintres russes anciens, était à peu près inconnu en France quand, au mois d'octobre, l'exposition fut organisée qui nous permit de voir vingt-deux de ses principales toiles. A la tête du

rent ainsi être admirées. Dès l'entrée, dans la salle réservée aux Levitzki, on était frappé de la différence qui existait entre la première et la deuxième manière du peintre; les visiteurs non prévenus consultaient le catalogue avec stupéfac-

Un Grand Peintre Russe du XVIII^e Siècle



THÉODOSIE RJEVSKY ET PRINCESSE ANASTASIE DAVYDOW

Cette toile est une des plus caractéristiques de la première manière du peintre. Vigoureuse et presque dure, elle est empreinte d'une originalité très marquée.

tion, croyant se trouver en face de deux peintres différents.

Parmi les œuvres de la première manière on remarquait le portrait de Procope Akenfiévitch Demidoff — riche industriel qui fut célèbre par sa bienfaisance et par son originalité — grand amateur de jardinage, il est représenté en costume de campagne, sans perruque, ayant à côté de lui un arrosoir. Dans le lointain on aperçoit la maison des enfants trouvés qu'il avait fondée. La peinture de ce portrait est vigoureuse et large et la qualité de la pâte qui n'a pas bougé est excellente. Puis nous trouvions la série des portraits que Levitzki composa en souvenir d'une fête costumée offerte par Catherine II à l'Institut Smolny où, à l'instar du Saint-Cyr de M^{me} de Maintenon, l'impératrice faisait élever les jeunes filles nobles et pauvres.

Portraits de la princesse Catherine Nicolaïevna Khowansky et de Catherine Khronstchew où l'une, habillée en jeune paysanne, pince gracieusement le menton de son amie déguisée en bergère; portrait de Glycère Ivanovna Alymov jouant de la harpe; portrait de Nathalie Semenovna Borstchew dont l'exécution vigoureuse et la valeur des noirs rappelle la manière de Goya; portrait de Catherine Ivanovna

Nélidow qui entretint avec Paul I^{er} un commerce d'amitié et exerça sur ce souverain une grande et noble influence; enfin portraits de Théodosie Stepanovna Rjveski et de la princesse Davydow, deux fillettes aux physionomies expressives. Toutes ces toiles appartiennent à S. M. l'Empereur de Russie et font l'ornement du palais de Péterhof. De la première manière encore est le portrait de Diderot que Levitzki peignit pendant le séjour de l'encyclopédiste à la cour de Catherine et celui d'Alexandre Philippovitch Kokorinow, le célèbre architecte qui construisit l'Académie des Beaux-Arts à Saint-Petersbourg et en fut le premier président.

La seconde manière du peintre était représentée à l'exposition du Grand Palais par les portraits de la grande duchesse Alexandra Pavlovna, de M^{me} Arseniew, de la princesse Galitzine, etc. Dans la note grise, ces toiles, élégantes mais un peu molles, séduisent par l'expression, le charme du regard, la perfection des étoffes.

Tel fut Dimitri Levitzki, peintre curieux et original, il mérite une place que, presque inconnu à l'étranger, son art ne lui avait pas assignée jusqu'ici. L'exposition du Grand Palais a réparé une injustice.

JEAN-JOSÉ FRAPPA



GRANDE-DUCHESSE ALEXANDRA PAVLOVNA

Portrait doux et gris dans la seconde manière du peintre.
(Appartient à l'Empereur de Russie, galerie Romanow.)



CARMEN SYLVA A SA TABLE DE TRAVAIL

Chaque matin à trois heures, la reine de Roumanie s'assied à sa table de travail ; S. M. Elisabeth a réglé son temps de telle sorte que la moitié est consacrée à ses travaux littéraires, l'autre à l'administration des œuvres de charité qu'elle dirige.

Je sais tout interviewe

S. M. Elisabeth

Le Roi, la Reine et la Famille Royale de Roumanie

Grâce à la bienveillance spéciale de S. M. la reine Elisabeth de Roumanie, l'envoyé de *Je sais tout*, reçu avec la grâce la plus exquise au château royal de Sinaïa, a pu rapporter à nos lecteurs une interview et des documents photographiques qui feront connaître l'admirable figure de cette reine active et charitable, aussi bonne qu'artiste et lettrée qui, sous le pseudonyme de Carmen Sylva, est aussi un grand écrivain dont les oeuvres sont connues du monde entier



ENEZ! Venez! Je regrette de ne pas avoir été avertie de votre visite, mes amis, je vous aurais reçus au Castel Pelesh, mais il faut que vous repartiez... je ne puis vous dire combien je suis touchée....

Toute droite dans sa robe blanche à traîne, le visage rose, souriant

malgré des larmes d'émotion, S. M. la reine Elisabeth de Roumanie, dans le joli geste maternel qui lui est familier, tend les bras à plusieurs centaines de paysans qui viennent de chanter l'hymne royal sur la pelouse du palais.

Ce sont les paysans de la Bukovina annexée à l'Autriche-Hongrie; ils sont venus visiter l'exposition de Bucarest et ils n'ont



LE ROI CAROL A SA MACHINE A ÉCRIRE

A l'exemple de la reine, le roi Carol ne se sert que de la machine à écrire; il affirme que le mouvement de ses doigts sur le clavier aide sa pensée et il fait ainsi sa volumineuse correspondance particulière; le roi Carol tient à ce que toutes les affaires importantes du royaume passent par ses mains c'est un travailleur acharné.



LA REINE TRAVAILLANT

S. M. Elisabeth s'est particulièrement intéressée aux brodeuses de Roumanie dont on connaît l'art subtil, elle fait preuve d'un féminisme bien entendu, en montrant que les travaux de la pensée peuvent s'accompagner du travail à l'aiguille, et même le favoriser.



LA REINE A SON HARMONIUM

Notre photographe, qui a pris ce que l'on pourrait appeler « la journée de la reine de Roumanie », ne devait pas oublier de la montrer devant l'harmonium où S. M. Elisabeth improvise et joue du Bach et du Beethoven, ses auteurs favoris.

pas voulu repartir sans saluer la reine. C'est un loyalisme plus respectueux, plus admiratif que politique. Ces braves gens, dans leur admirable costume national tout chamarré de broderies, acclament cette reine qui est restée si joliment femme, et le roi Carol s'efface pour laisser à la manifestation son gentil caractère familial. Perdu dans la foule, mes lettres de recommandation en poche, je tente de prendre un instantané de cette scène. La reine m'aperçoit, me parle en roumain, je balbutie que je ne comprends pas, que je suis Français...

— Approchez vite, me dit-elle alors et photographiez cela. C'est très beau n'est-ce pas Monsieur, et très émouvant...

C'est ainsi que, sans protocole, sur le gazon ras d'une pelouse de Castel Pelesh, la reine de Roumanie adressa pour la première fois la parole au représentant de *Je sais tout*.

Le lendemain, à six heures du matin, je recevais à mon hôtel un épais carton aux

biseaux dorés portant ces mots :

D'ordre de Sa Majesté le Roi, le sous-signé a l'honneur d'informer M... qu'il est invité à déjeuner aujourd'hui mercredi à 1 heure. Tenue : redingote. On est prié de vouloir bien répondre.

L'aide de camp de service :

Major Th. Baranga.

Me voilà dans la grande salle rectangulaire, de style mauresque, où sont introduits les invités du jour. Au fond, coule l'eau d'une fontaine qui porte l'inscription suivante : « *Que cette eau coule pour la prospérité du roi et de la Roumanie* ». Les regards vont des chauds et profonds tapis tures et persans aux panoplies d'armes anciennes damasquinées d'or, qui mettent aux murs leur somptuosité artiste. L'aide de camp de service, un plan de la table à la main, indique la place que chacun devra prendre. Enfin on forme la haie, les dames d'un côté, les hommes de l'autre. Les portes s'ouvrent, les têtes s'inclinent...

— Sa Majesté le Roi ! Sa Majesté la Reine.

De suite, tout ce que le cérémonial d'une Cour peut avoir de glacial, de gêné, est corrigé. La reine qui porte toujours de longues robes à traîne souples et harmonieuses interrompt la révérence d'une invitée en lui prenant la tête à deux mains et en l'embrassant, le roi serre vigoureusement la main des hommes. Il est en costume de général : pantalon noir à bandes rouges, tunique noire, képi rigide et porte au col quelques décorations de commandeur; sur sa tunique brillent ses croix préférées. Et je veux placer ici un détail inédit : à côté de la croix de 1877 qui rappelle son rôle héroïque dans la campagne russo-roumaine contre les Tures, Carol I^{er} porte au bout de son glorieux ruban jaune et vert la médaille militaire française que le Président de la République Mac-Mahon lui décerna en souvenir de sa belle conduite. Ce détail et la réception qui attend les Français au Castel Pelesh apprendront, je l'espère, à mes compatriotes combien leur pays est aimé là-bas, non seulement par la reine qui sous le nom de Carmen Sylva est un écrivain français, mais par le roi Carol qui est un Hohenzollern.

La reine ne me dira-t-elle pas tout à l'heure :

— En arrivant ici, lors de mon mariage, je vis que le chemin qui conduisait au cœur de la Roumanie passait par la France...

La salle à manger, dans le goût allemand, est ornée de boiseries uniques. Une idée poétique qui doit être venue à Carmen Sylva : au milieu de la table jaillit un jet d'eau qui retombe avec un frais murmure dans une vasque pleine de fleurs. Et ce mince et frais jet d'eau est alimenté par le Pelesh, l'impétueux torrent des Carpathes qui aboutit ainsi dans des fleurs, en une gracieuse cascade, au milieu de la table d'une reine...

On mange vite, car les souverains sont laborieux et ennemis par conséquent de ces fastidieux et interminables banquets qui écourtent la vie des personnages officiels. Voici le menu qu'illustre une charmante photographie du château dominé par les montagnes et à demi caché par les pins :

Potage de tomates aux nouilles
Œufs à la roumaine
Poulet au riz
Epinards aux pains frits
Gigot de mouton rôti
Salade de haricots verts
Indiens au chocolat
Fromage — Desserts

Les conversations générales sont difficiles car les convives sont trop nombreux. Le roi — qui, souffrant de l'estomac, n'absorbe guère que du lait et des biscuits — sans ostentation aucune, fait montre d'une érudition prodigieuse; l'intellectualité de ce soldat qui est aussi un savant est extraordinaire.

Le roi et la reine se lèvent; on traverse la salle de billard pour prendre dans d'adorables tasses minuscules, le café turc. C'est le moment de la causerie. La reine me fait signe en souriant et tout en marchant de long en large, me parle de la France.

— Je me souviens très bien de Paris, me dit-elle. Etant jeune j'ai joué avenue du Bois de Boulogne. Je ne crois pas que cet endroit ait été modifié. Je n'habitais pas loin : 2, rue de Berri. Je me promenais aussi dans vos magnifiques Tuileries... Plus tard j'ai appris à connaître vos



LA REINE DANS SON " STUDIO "

Ce portrait montre quelles sont, sous ses cheveux blancs, la grâce et la majesté souveraine de cette reine qui porte le double diadème de la royauté et de l'art.

écrivains, particulièrement Leconte de l'Isle. J'ai bien déploré sa mort... quelle perte!

— Votre Majesté ne reviendra-t-elle pas en France?

— Peut-être, mais j'ai peur, j'ai peur que tous mes amis soient disparus, remplacés par les jeunes, les nouveaux; je les suis d'ailleurs avec beaucoup d'intérêt...

La conversation continue; la reine me parle du peintre Henri Regnault tué pendant la guerre franco-allemande et je songe en l'écoutant que pour faire connaître le génie français aux Allemands, la reine — c'est un sacrifice et un labeur ingrat à qui sait créer — traduisit pour eux *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti et les *Deux masques* de Paul de Saint-Victor...

Ce qui ne peut se rendre par la plume, c'est la grâce délicieuse de la reine, l'abandon enjoué qu'elle met dans la causerie: « Sinaïa, me dit-elle, c'est le repos ». En effet on respire dans le Castel Pélesh l'infinie douceur de vivre. Je demandai à Leurs Majestés la permission de les photographier sur la terrasse du château. La reine sourit et accéda aimablement à mon désir. Comme nous nous acheminions vers la terrasse, un serviteur du château portant l'appareil, la reine Elisabeth s'arrêta et se tournant vers son royal époux:

— Charles, dit-elle, ce képi blanc viendra très mal sur la photographie, tu devrais en mettre un autre.

— Crois-tu? Alors je reviens de suite.

Et le roi Carol, au lieu d'appeler un des nombreux serviteurs qui étaient dans les jardins, se rendit à son cabinet de travail

d'où il revint coiffé de son képi de drap.

Comme, m'excusant de mon importunité, je me permettais de féliciter la reine de sa patience, elle me conta qu'une seule chose modifiait son caractère: la vue de mauvais traitements infligés à des animaux.

— Ainsi, au cours de la promenade quotidienne que je fais avec le roi, je vis un charretier qui brutalisait odieusement son cheval. Sans réfléchir, poussée par une colère folle, je me précipitai sur cet homme et j'allais lui appliquer une correction bien méritée avec la canne que je portais quand un suprême effort de volonté m'arrêta; j'étais la reine, je ne pouvais me laisser aller à un pareil mouvement... mais éprouvant le besoin de faire passer ma colère, je secouai avec toute la violence de mes nerfs exaspérés... le bras du roi!

Et la reine Elisabeth rit au souvenir de cet incident...

Une question se pose? Comment une souveraine, à la tête d'innombrables œuvres charitables, ayant écrit cinquante ouvrages, remplissant avec une conscience méticuleuse les moindres devoirs de son rang et continuant à

écrire des vers, des pièces, des articles, peut-elle encore trouver le temps de recevoir ainsi?

Installée devant sa table à trois heures du matin, elle ne la quitte qu'à huit heures pour déjeuner en tête à tête avec le roi à qui elle lit les télégrammes de la nuit, les journaux du matin, et auprès duquel elle demeure jusqu'au moment où, vers dix heures, le souverain se dispose à aller travailler avec ses ministres. Ce sont, avec les repas, et la demi-heure pendant laquelle



DANS LES JARDINS

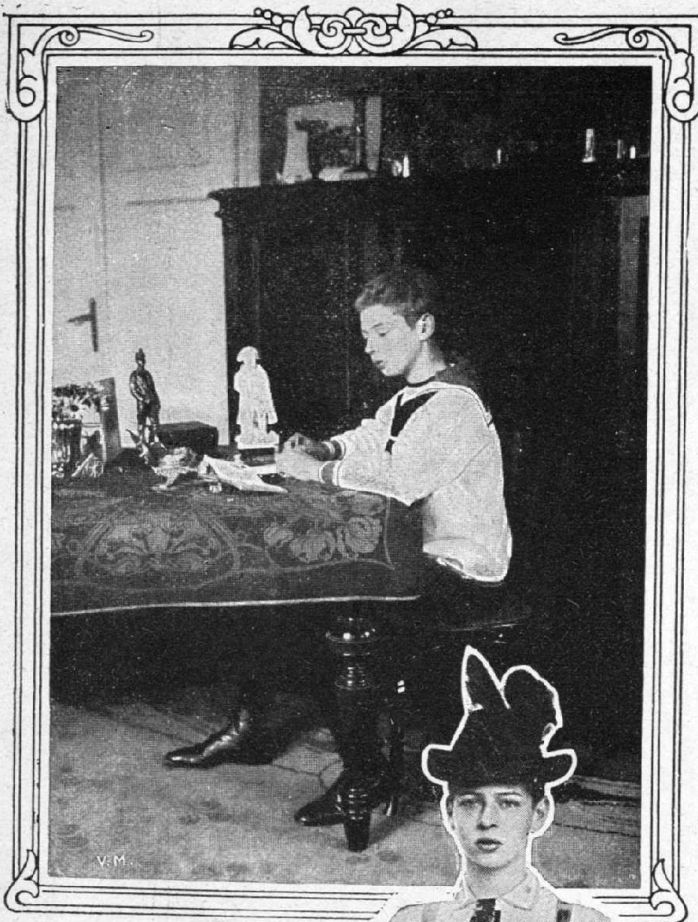
Dans les jardins de Castel Pelesh, la reine, au cours de sa promenade, surveille elle-même l'éclosion des jolies fleurs qui embaument la route.



L'EXERCICE DU PETIT PRINCE
Le petit prince Carol, fils du prince héritier, est élevé dans les meilleurs principes militaires.



LA REVUE DE LA GARDE
Le prince Carol qui a grade d'officier, entre ses travaux d'écolier et ses distractions sportives, passe la revue du détachement de garde à Castel Pelesh.



L'HEURE DE LA LEÇON

Sur la table de travail du prince Carol figurent deux statuettes, l'une en marbre, celle de Napoléon I^{er}, l'autre en bronze, celle de son grand-oncle Carol I^{er}.

le roi vient prendre le thé chez la reine, ou faire une promenade avec elle, les seuls instants de la journée qu'il soit loisible aux souverains de passer ensemble.

— Le roi, dit Carmen Sylva, aime à me trouver chez moi dès qu'il peut dérober un instant aux affaires et c'est pourquoi je ne sors presque jamais. Je m'applique à ne pas l'importuner par mon travail; dès que j'entends son pas, je jette



EN COSTUME NATIONAL
Aux fêtes nationales, le prince Carol revêt le costume roumain.

plume ou pinceau. Je me dis que ma première tâche est celle d'épouse, puis vient ma mission de souveraine, et en troisième rang seulement celle de poète.

De dix heures à midi la reine reçoit les familiers du palais et lit son courrier. A une heure le déjeuner réunit le roi et la reine. A Bucarest, ils sont toujours seuls à ce repas, alors qu'il comprend de nombreux convives à Sinaïa, entre autres l'architecte du gouvernement, un Français, M. Lecomte du Nouy, ami personnel du roi depuis trente ans et qui habite toute la saison à Castel Pelesh.

Carmen Sylva se remet au travail de deux heures à quatre heures de l'après-midi. A 4 heures et demie, courte promenade ou thé avec le roi. A cinq heures, audiences. Les portes sont largement ouvertes non seulement au visiteur de marque, de naissance illustre, aux grands dignitaires, mais au peuple et à ceux que nimbe l'auréole de l'art comme Sarah Bernhardt, Réjane, Coquelin, Le Bargy.

Après le dîner, la reine, quand elle ne sort pas, fait une courte promenade dans ses appartements, parcourt les dépêches et travaille jusqu'à onze heures.

La vie des souverains de la Roumanie est ensoleillée par quatre enfants. Le prince héritier Ferdinand et sa femme, la princesse Marie, ont en effet quatre enfants; les aînés sont: le prince Carol âgé de treize ans et la princesse Elisabeth âgée de dix ans. J'ai salué cette dernière dans le parc où elle conduisait avec une amusante maëstria une délicieuse voiture attelée de deux poneys. Quant au prince, élevé en soldat, toutes ses préférences vont à l'art militaire et il n'est jamais si heureux que le sabre au côté, sanglé dans son coquet uniforme. Le prince Ferdinand encourage ce goût quoique la princesse et lui s'adonnent à l'art avec un réel bonheur.

Le petit prince Carol est élevé par un précepteur privé, M. Moering, avec la discipline la plus absolue. Dernièrement, à l'issue de la revue de Ploesti qui clôturait les grandes manœuvres, il oublia de saluer le roi qui le fit mander aussitôt après.

— Tu as passé devant le chef de l'armée roumaine sans le saluer, tu seras puni.

L'enfant s'inclina et fit un demi-tour réglementaire. Le dimanche suivant, par mesure disciplinaire, il était privé de la joie de porter l'uniforme!

On pouvait admirer à l'exposition de Bucarest dans le pavillon royal, des objets d'art, reliures, sculptures sur bois, des meubles même exécutés par les Altesses Royales qui consacrent à ces occupations de laborieuses veillées. Le produit de la vente de ces objets est versé aux œuvres patronnées par la reine Elisabeth qui donne l'exemple du travail joint à la charité.

Les vitrines du château contiennent deux objets qui symbolisent les habitants royaux. L'un est l'éclat d'une bombe qui éclata aux pieds du roi à Calafat; l'autre est une médaille d'or accordée par l'Académie française à Carmen Sylva pour ses *Pensées d'une Reine*. Cela marque les points culminants de ces deux existences unies aussi par le même besoin de justice et de pitié, par l'amour du travail. Je vis Carmen Sylva

à l'asile des aveugles goûter l'humble soupe des infirmes, non point d'un geste de parade, mais bravement, maternellement et comme une petite aveugle lui avait récité un compliment, son pauvre visage sans lumière meurtri par une émotion poignante, Carmen Sylva prit l'enfant dans ses bras, si émue elle aussi, qu'elle ne pouvait que murmurer d'une voix entrecoupée par des larmes : « gentil... gentil... comme c'est gentil... »

Sans doute quelques-unes de ces larmes d'une reine étaient-elles provoquées aussi par le souvenir déchirant de l'enfant si vite arrachée à son amour et dont la tendresse grave, les mots profonds n'étaient pas de cette terre, la petite princesse Marie qui disait à la reine sa mère, resplendissante de jeunesse sous la neige précoce des cheveux légers :

— Comme tes joues sont roses, maman... est-ce que le soleil les a embrassées?

C. F.

(Photographies de M. Chusseau-Flaviens)



L'INSTANTANÉ

Le prince Carol, futur roi de Roumanie, avec ses jeunes sœurs : Le prince photographie l'envoyé spécial de Je sais tout en train de prendre lui-même un instantané.



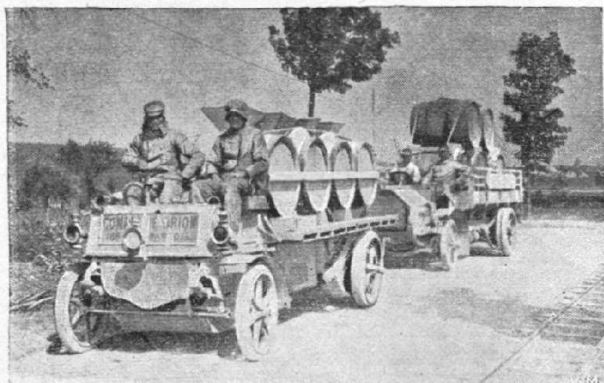
AU CONCOURS CULINAIRE à Vincent Square, ouvert à Londres le 27 nov., soldats-cuisiniers préparant un plat.



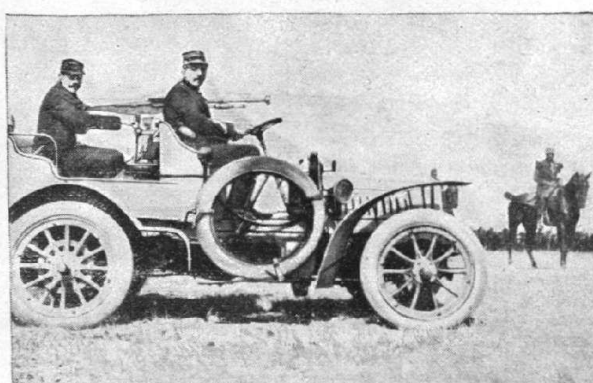
ELÈVES CHINOIS SUR LE "BORDA". — Pour la première fois, cette année, notre Ecole navale, installée sur le *Borda*, a reçu des élèves chinois. C'est un des signes les plus évidents du réveil du grand Empire asiatique, que met en évidence, un article de *Je sais tout* du 15 déc. : *Les fils du Ciel descendent sur la terre.*



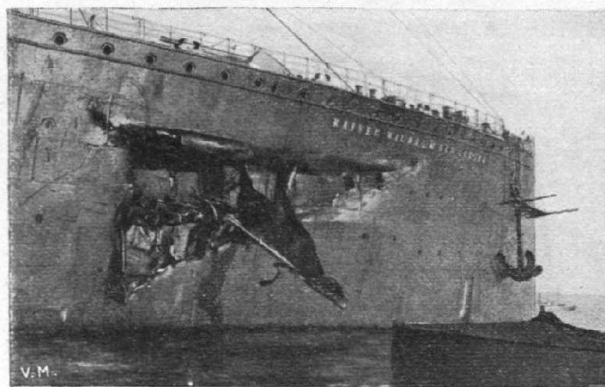
CURIEUX ÉQUIPEMENT d'un soldat italien qui porte, à la place du sac, une cage à pigeons voyageurs.



L'AUTOMOBILISME DANS L'ARMÉE. — L'automobilisme, qui a pénétré partout, s'étend de plus en plus aux besoins militaires. Voici, d'abord, l'un des camions qui ont fait merveille devant Langres en ravitaillant d'eau potable l'armée assiégée et au sujet desquels le

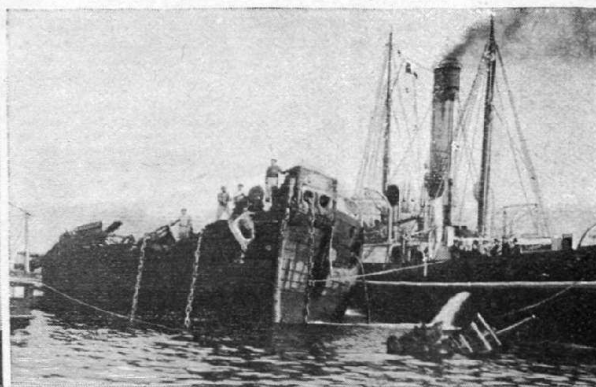


ministre a ouvert un concours dont nous parlons dans notre memento des sports. D'autre part, on pousse très activement en ce moment la fabrication de la mitrailleuse du capitaine Gentil, qui sera pourvue de solides boucliers d'acier.



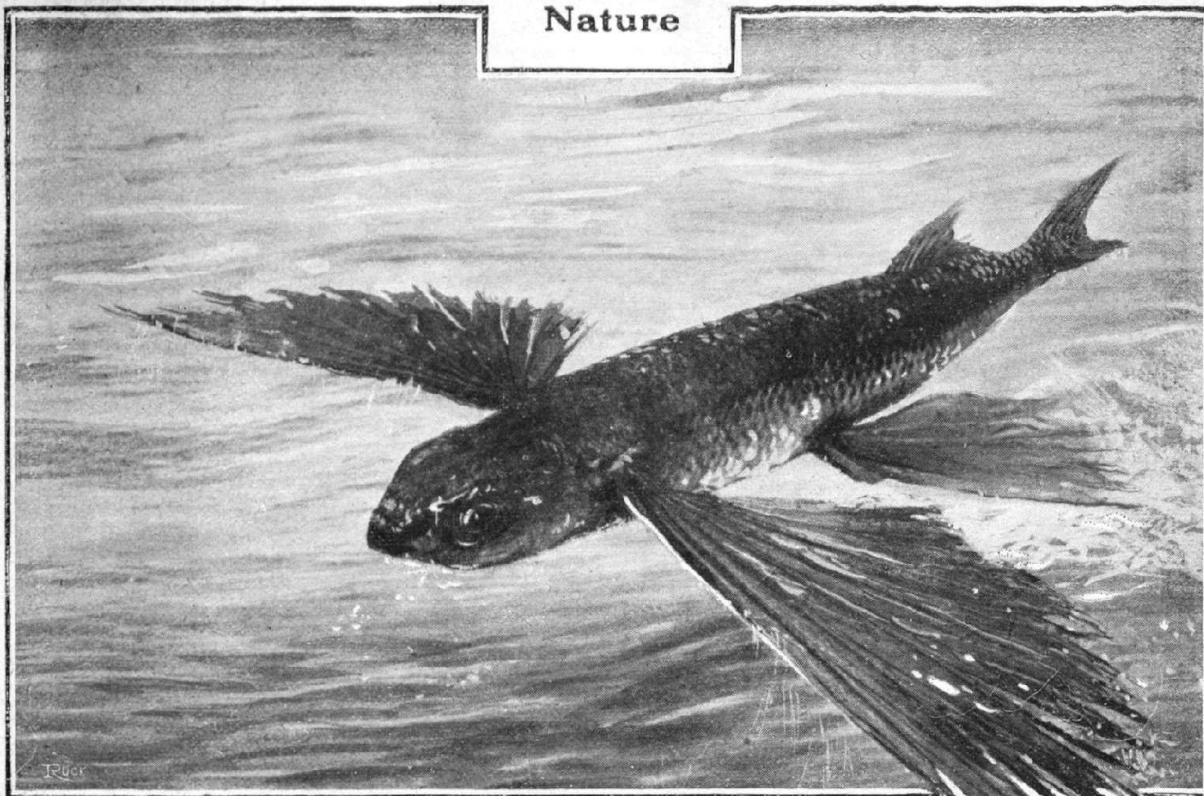
COLLISION DE TRANSATLANTIQUES. — Dans la nuit du 22 au 23 novembre, le grand transatlantique allemand *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*, qui allait à New-York, a abordé le paquebot anglais *Orénoque*, au moment où celui-ci pénétrait dans la rade de Cherbourg. Le navire abordeur a reçu une profonde blessure, qu'on voit sur notre photographie.

DIVERS. — Dans la nuit du 20 au 21 nov., M. Chéron, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, a visité à l'improviste les casernements et les cuisines du fort de Vincennes. Le lendemain, il a visité, de même, l'hôpital du Val-de-Grâce et a décidé diverses réformes. — Le ministre de la Guerre, par une circulaire du 29 nov.,



L' "ALGÉSIRAS" BRULÉ. — Le feu a détruit, dans la journée du 25 novembre, le vaisseau-école des torpilleurs *Algésiras*, amarré dans le port de Toulon. Des torpilles automobiles, emmagasinées à bord, ont fait explosion. Deux marins ont péri. L'enquête n'a pu révéler les causes de l'incendie. L'*Algésiras*, lancé en 1855, était le plus vieux bâtiment de la flotte.

interdit les rallies-papiers de garnison et l'emploi des militaires pour le service des tennis. — Le 2 déc., inauguration à Bètheny d'un monument commémoratif de la revue passée par le tsar et M. Loubet en 1901 : sculpteur, M. Péchenart; discours de M. Giraud et du sous-préfet de Reims.



UN SINGULIER VOLATILE

C'est un étrange spectacle qu'on voit parfois en Méditerranée. Les dactyloptères, ailes étendues, bondissent hors de la mer dont ils reviennent raser la surface à plusieurs reprises, puis, oiseaux paradoxaux, ils disparaissent de nouveau dans les ondes.

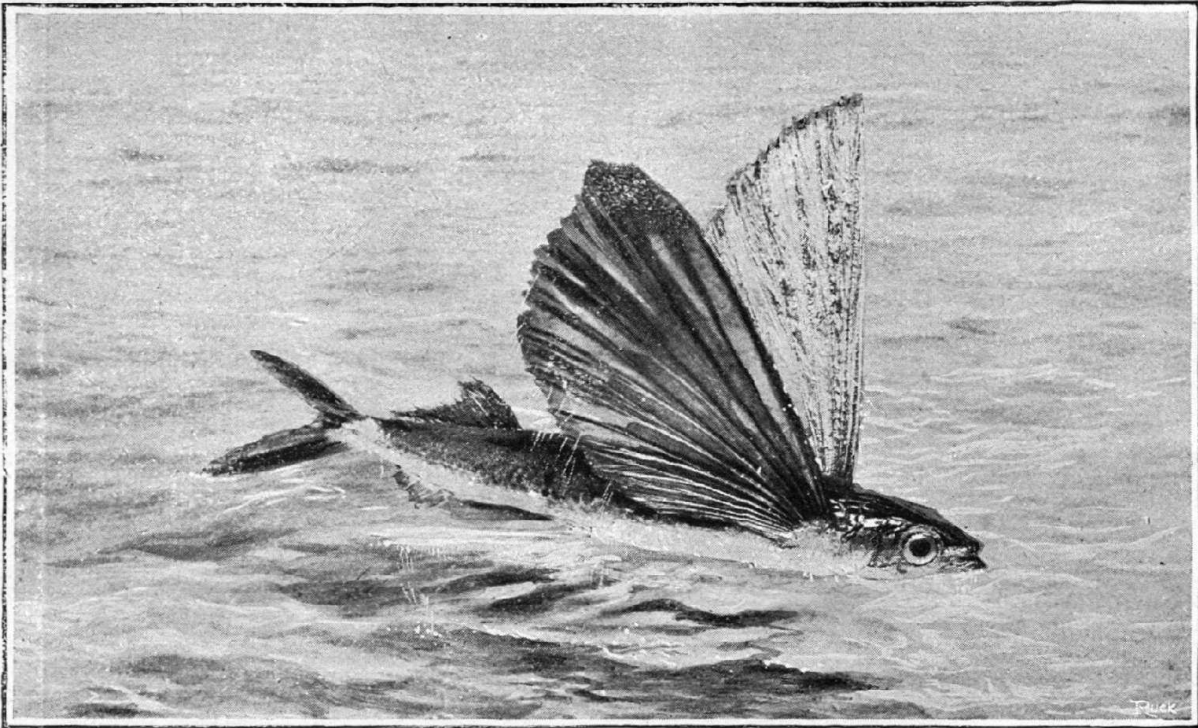
Les Poissons qui plongent dans l'air

Ils volent à travers notre atmosphère et un tel phénomène nous déconcerte, gêne nos idées sur les lois de la nature et la séparation des genres. Or, si tranchés qu'ils nous apparaissent, les genres se pénètrent et c'est peut-être là un des moyens de l'évolution universelle *M M M*



PIGEON... vole! Poisson... vole!
On joue aux jeux innocents et le monsieur qui, en levant la main par inadvertance, a proclamé le droit imprescriptible des habitants des eaux à filer à travers les airs au même titre que M. Santos-Dumont, est mis à contribution d'un gage. Cet homme est victime d'une grande injustice et, comme Galilée après sa condamnation et son amende honorable, il pourrait murmurer : « Et pourtant, ils volent! » Ils volent et il n'y a pas là de quoi tant s'effarer. Pourquoi les poissons ne voleraient-ils pas, alors qu'on en voit cheminer à travers les

terres, alors que les cormorans et d'autres oiseaux aquatiques filent entre deux eaux et parcourent ainsi des centaines de mètres; pourquoi ne piqueraient-ils pas des têtes dans l'air atmosphérique quand les hommes s'en donnent à cœur joie au sein des eaux? Qui donc s'étonne qu'un hippopotame passe la majeure partie de sa vie au fond de la rivière, que les baleines et autres cétacés viennent respirer à la surface de l'océan? Pourquoi ne voleraient-ils pas, alors que tels mammifères, comme la chauve-souris et l'écureuil polatouche font, eux aussi, concurrence aux oiseaux et que l'ornithorynque a un bec de canard, pond des œufs et allaite ses petits?



LES ALOJETTES DE LA MER ROUGE

Les exocets qu'on voit souvent voler, telles des alouettes, sur la mer Rouge, viennent parfois s'abattre étourdiment sur le pont des navires, à la vive satisfaction des passagers dont ils varient heureusement le menu.

Les genres ne sont tranchés qu'en apparence: ils se touchent et se pénètrent toujours par quelque point et, quant aux poissons volants, ils ne se réduisent pas à l'unique espèce des *exocets* — poissons volants communs — des mers chaudes. Il en existe plusieurs autres sortes, sans compter que nombre de poissons de tous genres ne dédaignent pas, à l'occasion, une petite excursion à l'air libre.

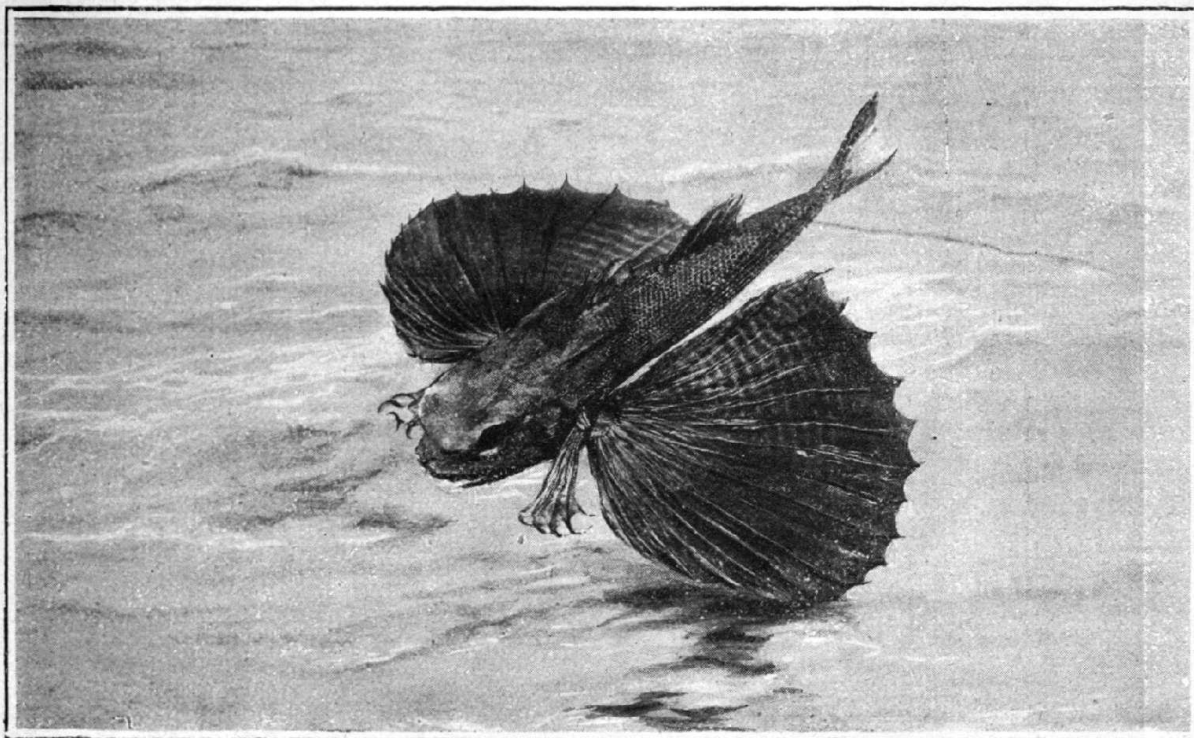
O N VOIT VOLER LES EXOCETS SUR LES MERS CHAUDES

Les plus connus sont les exocets, il en est de nombreuses espèces différentes. Leurs nageoires latérales sont extrêmement développées et ressemblent beaucoup à des ailes d'hirondelles. Ce sont de beaux poissons aux formes élégantes et dont les chatoyantes couleurs font le plus charmant effet.

En général, ils sont d'un bel azur brillant avec de grands yeux effarés, de longues ailes pâles mouchetées de taches brunes. D'autres, plus petits, ont de courtes ailes de moineaux, d'autres ont la bouche garnie de barbillons qui, avec leurs mâchoires inférieures avançantes et leurs dents hargneuses, leur donnent un petit air rébarba-

tif, le plus trompeur du monde, car les pauvres êtres sont vraiment fort inoffensifs.

A l'approche des tropiques, dans toutes les mers, mais particulièrement dans la mer Rouge, c'est une des plus grandes distractions des passagers que d'observer par une mer un peu houleuse, le vol des poissons volants. On les voit ici, individuellement, là, par troupes de plus d'un millier, bon tir soudain hors de leur élément, s'enlever en l'air, telles des flèches, parcourir ainsi un assez long espace, pour aller retomber dans l'eau. Parfois, ils semblent ricocher à la surface comme font des pierres plates qu'on y lance sous un certain angle. Ces jeux ne s'observent généralement que par les temps de houle. Le plus souvent, les poissons s'échappent du sommet d'une vague et s'élancent contre le vent, par conséquent dans une direction contraire à celle des flots. Leur vol est plutôt rectiligne, mais il est reconnu qu'en déplaçant le plan de leurs ailes-nageoires, ils peuvent modifier leur direction et faire des crochets à droite ou à gauche, épouser dans leur course, le profil des lames, en même temps qu'ils produisent un petit bourdonnement assez mal expliqué. Par les nuits épaisses, leurs corps phosphores-



UN " COUP DE FUSIL " PEU BANAL

Quand le poisson volant " pique une tête dans l'atmosphère ", il représenterait un amusant coup de fusil, car il file comme une flèche. Il faudrait l'œil prompt et la main lesté.

cents décrivent dans les ténèbres de multiples trajectoires lumineuses.

Sous l'étréincelant soleil des tropiques, c'est un spectacle merveilleux. A perte de vue, des bandes innombrables de ces jolis animaux traversent l'espace, miroitant sur la mer scintillante autant de jolis assemblages de pierres précieuses versicolores, tandis qu'au-dessus d'eux, c'est un tourbillonnement fou de pétrels, de frégates, d'albatros, d'oiseaux marins de toutes sortes venus là, non pour encourager ces gentils imitateurs mais pour s'en repaître grossièrement. Ces oiseaux les attrapent au vol avec une adresse tenant du prodige et comment ne pas s'attendrir sur le sort de ces poissons infortunés qui n'échappent aux bonites et aux dorades voraces dont ils sont sans cesse poursuivis au sein des eaux que pour aller se jeter étourdi dans tous ces bcs gourmands.

A ce sujet, c'est même une grande controverse entre les naturalistes, à savoir si les poissons volants se jettent dans l'air par jeu, pour leur plaisir, ou seulement pour échapper à leurs impitoyables ennemis aquatiques. Comme il arrive souvent, les deux explications peuvent être également vraies. Ceux qui tiennent que les exocets cherchent dans notre atmosphère un abri

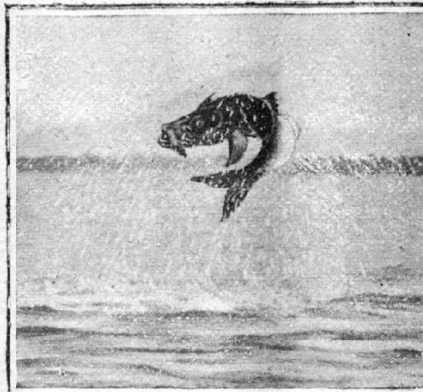
momentané et précaire contre leurs persécuteurs, font remarquer qu'alors, ces pauvres poissons semblent incapables de se diriger et qu'il leur arrive fréquemment de venir s'assommer contre un rocher ou contre le bordage des vaisseaux, parfois même de venir en étourdis tomber sur les tillacs où les attendent une troisième sorte d'ennemis, les hommes, friands de leur chair délicate. C'est là ce que les Anglais appellent fort proprement se jeter de la poêle dans le feu, figure qu'on améliorerait en disant : de l'eau dans la poêle. Disons ici que souvent les poissons volants furent la manne qui sauva des horreurs de la faim les naufragés ballottés sur quelque misérable radeau au-dessus des profondeurs de la mer. Et c'est encore un mérite à leur actif. Ceux-ci affirment que les poissons volants se servent de leurs ailes comme d'un aéroplane ou d'un parachute, mais qu'elles ne peuvent contribuer à les élever en l'air. Les autres affirment qu'en volant, ils battent des ailes comme les oiseaux. On a vu qu'ils tournent dans les deux sens, s'élèvent et s'abaissent pendant leur vol, contournant les formes capricieuses de la vague. Il est donc infiniment probable que, lorsque les exocets sont poursuivis par de redoutables ennemis, leur affolement devient tel qu'ils perdent le

contrôle de leur direction. Au contraire, en sécurité, ils se font un jeu de leurs promenades atmosphériques et, alors, fort maîtres d'eux-mêmes, ils s'en donnent de décrire des figures gracieuses ou amusantes, comme des hirondelles ou des pigeons qui volent au soir d'un beau jour. Pourtant on comparerait mieux leur vol court et un peu sec à celui des criquets ou encore à celui des étourneaux et des bruants qui cherchent leur nourriture.

Les plus grandes distances qu'ils parcourent sont tout au plus de trente mètres. Cependant, des observateurs affirment les avoir vus se soutenir en l'air pendant plus de cent et cent vingt mètres. Mais il se peut que les exocets allant le plus souvent par troupes immenses, des yeux trompés par le miroitement de l'eau aient pris l'essor d'un nouveau poisson pour la continuation de la volée du précédent. Il est probable qu'ils pourraient parcourir des distances de beaucoup supérieures si, au bout de quelques secondes de vol à travers l'air chaud, leurs ailes ne séchaient et ne perdaient ainsi la souplesse nécessaire aux inflexions qu'exige le vol.

DES POISSONS QUI SAU- TENT COMME DES LÉ- VRIERS

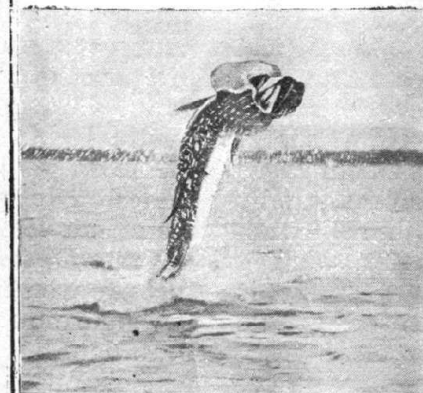
Tout ce que nous avons dit des exocets des mers chaudes, peut s'appliquer aux dactyloptères de la Méditerranée, aux scorpenes, aux apistes, autres poissons volants. Les formes analogues, comme les mœurs. Le vol est plus ou moins court, plus ou moins souple, suivant l'espèce et voilà tout.



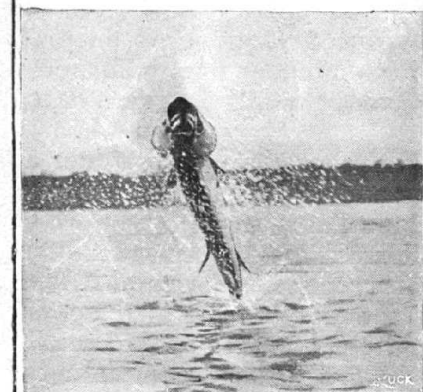
On voit au cirque des sauteurs tourner ainsi horizontalement.



Ce qu'on pourrait appeler un beau saut périlleux.



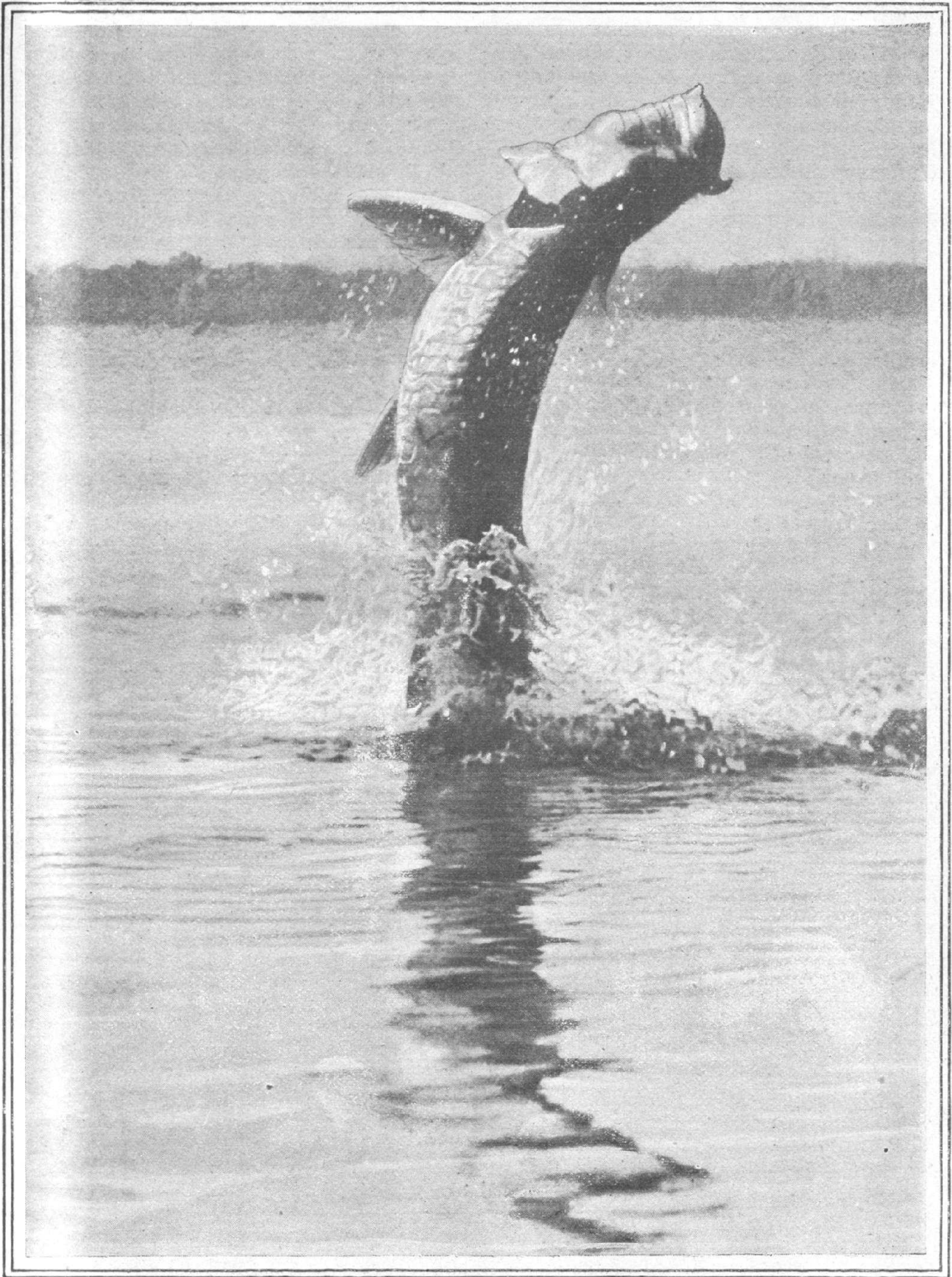
Un poisson qui pourrait faire le saut arabe.



Un autre qui s'élance comme une flèche.

Nous le disions, d'autres poissons semblent parfois voler. Mais ceux-là sont dépourvus d'appareils fonctionnant à la manière des ailes. Ce sont seulement des sauteurs et les motifs qui les poussent à quitter ainsi momentanément leur élément naturel sont sans doute les mêmes que ceux de nos poissons volants : plaisir de folâtrer et nécessité d'échapper à des ennemis redoutables. Mais à ces motifs vient s'en ajouter un autre : ils sont chasseurs aussi et l'aspect de quelque insecte venant baguenauder trop près de la surface de l'eau leur paraît valoir l'effort d'un saut inusité.

Spectacle plus curieux, on peut voir sur les côtes de la Floride une raie volante, qui franchit d'un bond d'assez longues distances en l'air où elle plane et se soutient à la faveur de l'envergure de son corps. Dans le golfe du Mexique, il est un gros poisson sauteur qu'on voit soudain décrire une grande trajectoire dans l'espace, pour aller retomber dans l'eau. Celui-ci, à l'exemple de certains acrobates, est capable par de brusques contorsions de son corps, de modifier quelque peu l'orientation de son élan. Il fut un temps où les mathématiciens, au nom du sacro-saint « théorème des aires », niaient la possibilité d'un pareil résultat. Depuis que la photographie cinématographique leur a montré le chat se retournant en l'espace par ses seuls moyens et sans aucun point d'appui, ils affirment tranquillement que rien n'est plus naturel et expliquent ces évolutions au moyen de ce même théorème des aires



UN PLONGEON DANS L'AIR

Les gros poissons ne dédaignent pas de folâtrer et, dans les eaux calmes, par les belles fins de journée, on les voit surgir soudain, formidables apparitions diaprées comme des apothéoses, au milieu du poudroïement adamantin des gouttelettes projetées.

qui leur servait à les nier. Ce qui nous montre que personne n'est infaillible, que rien n'est imperturbablement sûr et que deux et deux ne font peut-être pas quatre. Ne s'est-il trouvé un certain Bolyaï, auquel les mathématiciens officiels ne refusent pas le génie, pour démontrer, et, paraît-il, d'une façon difficilement réfutable que, par un point donné, *on peut mener une infinité de parallèles à une ligne donnée*, conception incompréhensible et monstrueuse pour nos esprits ataviquement nourris d'Euclide. Mais revenons à nos poissons. On cite encore les poissons-flèches qu'on voit soudain s'élever en l'air comme d'innombrables quarréaux d'arbalètes.

Mais le roi des sauteurs aquatiques, c'est le saumon. Au printemps, les saumons descendent en bandes nombreuses le fil des rivières à destination de la mer où ils s'enfoncent et disparaissent pour quelque temps sans qu'on sache au juste les motifs de ce voyage. Quand ils remontent vers les claires eaux de leurs sources natales, il n'est pas d'obstacles qui les arrêtent. Cascades, rapides, barrages de rochers, barrages de la main des hommes, ils franchissent tout d'un même élan irrésistible. On voit soudain leurs grands corps quitter l'eau et monter dans l'espace comme sous la poussée d'un ressort. Parfois l'élan a été mal calculé; ils manquent leur coup et retombent. Mais ils recommencent

avec obstination jusqu'à la réussite finale.

Longtemps on se demanda comment ils pouvaient trouver dans leurs corps assez de force et, dans l'eau, un point d'appui suffisant pour permettre ces extraordinaires performances. Voici maintenant comment les naturalistes en expliquent le mécanisme. Le saumon s'arcoute contre une pierre, puis, se courbant en arc, il saisit dans sa bouche l'extrémité de sa queue, tend ses muscles formidables, puis lâchant brusquement la queue et se détendant à la façon d'un ressort, il obtient ainsi un élan d'une puissance considérable qui le fait littéralement voler par-dessus des barrages élevés de plusieurs mètres.

Ainsi donc, les poissons volent occasionnellement ou par habitude et quand on jouera à pigeon-vole on ne pourra plus considérer comme une faute de les traiter en volatiles. Cependant, il ne faudrait pas aller aussi loin que ce paradoxal petit garçon qui me dit:

— Alors, c'est les poissons volants, que tu racontes?

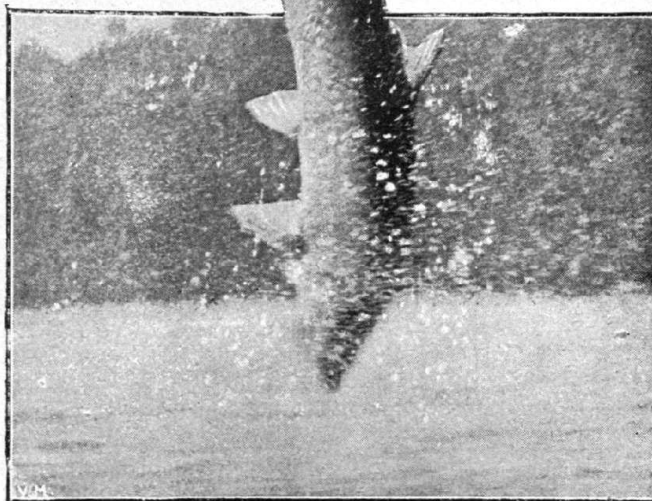
— Mais oui.

— Alors, ils volent?

— Bien sûr, puisque ce sont des poissons volants.

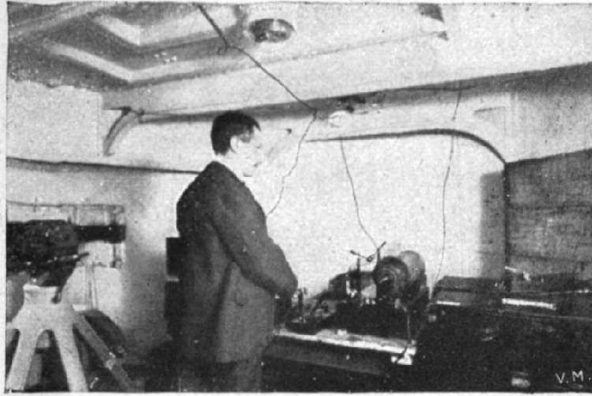
— Alors, je pourrai en mettre un dans la cage, avec le serin?

Bien différents en cela de nos hommes politiques, les enfants vont toujours jusqu'au bout de leurs idées.



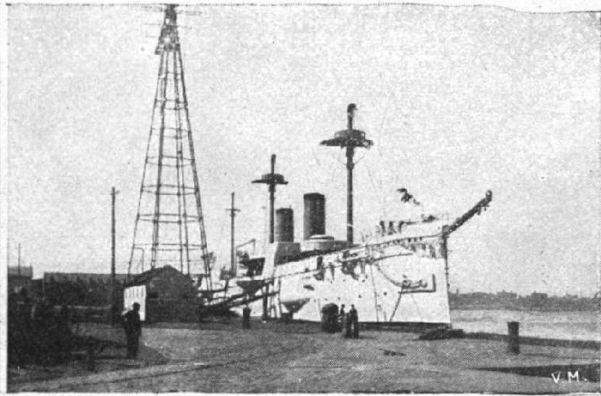
LA FIN DU SAUT

Ayant décrit dans l'air une courbe élégante et nerveuse, le poisson rentre chez lui dans un plongeon magistral.



M. Marconi envoyant une dépêche en mer

NOUVELLES EXPÉRIENCES DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL. — Non seulement, comme on le voit sur la photographie de droite, les ports de guerre sont munis d'antennes pour la télégraphie sans fil, mais chaque vaisseau possède un poste expéditeur et récepteur lui



Antennes pour la télégraphie sans fil

permettant de communiquer avec les autres vaisseaux ou avec le littoral.

Une conférence vient de se tenir à Berlin pour régler ces échanges internationaux de dépêches, mais elle n'a pu aboutir à une solution intégrale.



Photographie-type

LA PHOTOGRAPHIE A DISTANCE EST DÉCOUVERTE. — Le professeur Korn, de Munich, a, les 5, 11 et 16 octobre, transmis d'étonnantes photographies à plus de mille kilomètres par un simple fil.

Cette prodigieuse invention repose sur une propriété de ce métalloïde extraordinaire qu'on nomme le sélénium. On soumet toutes les fractions d'une pellicule photographique à un rayon lumineux qui tombe sur un morceau de sélénium relié à une pile électrique. Le sélénium laisse passer plus ou moins de courant, suivant que l'image est claire ou foncée. La valeur de chaque point du cliché sera re-



Photographie télégraphiée



Téléphotographie du Dr Korn

produite exactement suivant l'intensité du courant. Au récepteur, le courant se traduit sur une pellicule sensible. L'inventeur, qui a eu comme collaborateur un Français, M. J. Charpentier, ingénieur bien connu, est un ancien élève de MM. Poincaré, Bouty et Picard. Les premières expériences du jeune savant allemand, à Paris, ont fait l'objet d'une communication de M. Cailliet à l'Académie des Sciences en mai 1903.

Né en 1870 à Breslau, le Dr Korn professe depuis onze ans à l'Université de Munich. Notre aimable confrère M. Baschet, directeur de l'Illustration, s'est assuré le monopole de l'invention pour la France.

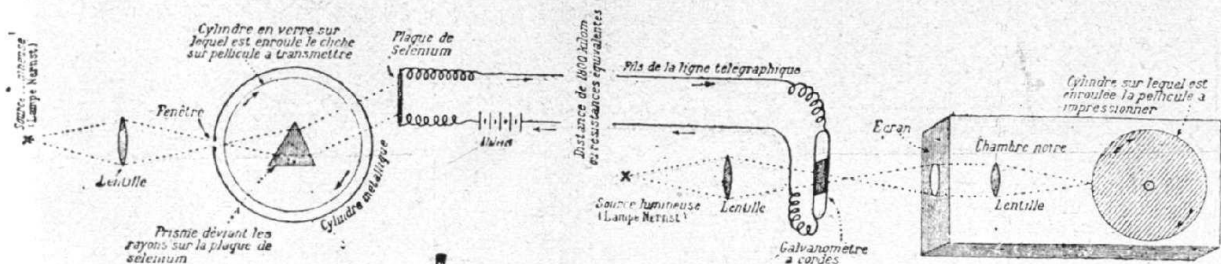


Schéma des appareils de téléphotographie communiqué par l'Illustration et grâce auquel nos lecteurs pourront facilement suivre le voyage de l'image à travers l'espace.



M. ABEL CHATE-NAY, officier de la Légion d'honneur, de la promotion de Saint-Louis, horticulteur à Vitry, est l'aimable secrétaire général des Expositions d'Horticulture.



M. John Thomson, de Manchester, est dévolu le prix de physique et à notre compatriote M. Henri Moissan (voir page 681) le prix de chimie. MM. Ramon y Cajal et Golgi, dont nous avons parlé dans notre dernier volume, se partagent le prix de médecine.



Président Roosevelt



LE D^r J. LAPPONT, médecin des papes Léon XIII et Pie X, est mort le 7 décembre. Il a publié le 25 novembre l'*Hypnotisme et le Spiritisme*, curieuse étude médico-critique.

DIVERS. — Le 26 nov., communication de M. d'Arsonval à l'Acad. des sciences au sujet des plantes artificielles obtenues par la méthode du D^r Stéphan. Leduc,

de Nantes. — Le comité créé pour fonder un Institut contre le cancer a reçu de nombreuses souscriptions: celle, en tête, du D^r Henri de Rothschild (100.000 fr).



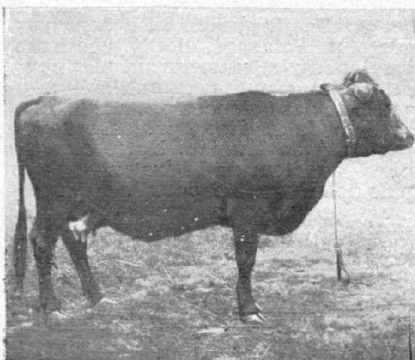
Le Suédois AMUNDSEN, vient d'un voyage de 3 années sur l'Océan Glacial de découvrir l'endroit exact du pôle magnétique, au nord de la baie d'Hudson.



LES DERNIERS-NÉS (jeunes lionceaux) des jardins de SCHENBRUNN, où l'empereur d'Autriche, ami des bêtes, entretient une fort belle ménagerie qu'il visite fréquemment.



M. DE NAJAC, présentant (1^{er} déc.) au Président de la République son curieux cormoran, à l'exposition d'aviculture ouverte Cours-la-Reine.



VACHE DITE DE LA RACE D'ANGUS, dont la caractéristique est d'être sans cornes, importée d'Angleterre en France par M. d'Heudière, de Bourgheroulde (Eure). Grâce à une patiente sélection, notre compatriote est parvenu à obtenir des produits irréprochables.



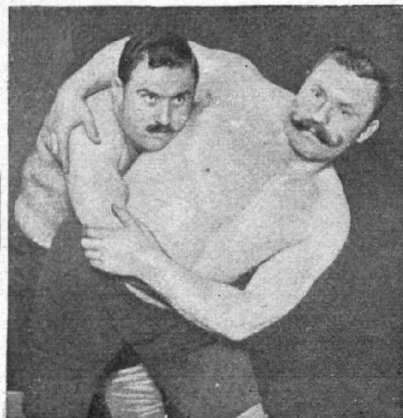
M. MARTIN ET SES FAUCONS DE CHASSE, à l'exposition d'aviculture.



SANGLIER TRICOLEUR du Congo français, le plus élégant représentant de la race porcine. L'échine est blanche ainsi que le museau, le crâne est taché de noir, le reste du corps est roux. Les oreilles se terminent par un pinceau de poils rappelant celles du lynx.



MAURICE DERIAZ



PADOUBNY ET PETROF



LURICH

LES TROIS TOURNOIS DE LUTTE qui se disputaient simultanément sur trois scènes parisiennes ont donné comme vainqueurs : le Grand Prix de Paris, pour poids moyens et légers, le Suisse MAURICE DERIAZ ; le

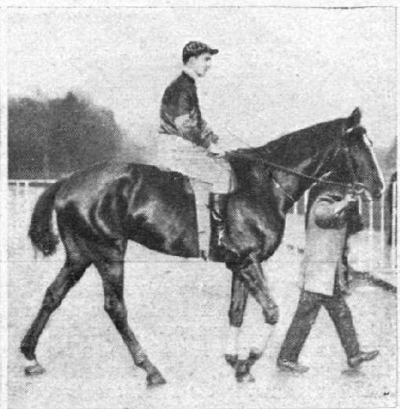
Tournoi du Casino, le Russe SBYSKO, battu le lendemain par LURICH, et le Championnat du Monde, le Russe PADOUBNY déjà vainqueur en 1905. Aimable de la Calmette a remporté le Championnat de France.



ALEC CARTER est le triomphateur de cette fin de saison. A Auteuil, le 2 novembre, il a gagné 5 courses sur 6 et s'est placé 3^e dans la 6^e. C'est une performance presque unique en courses d'obstacles. Le surlendemain, il tombait à Saint-Ouen et se contusionnait.



Deux aéronautes italiens, MM. USCELLI et CRESPI ont traversé les Alpes en ballon. Partis de Milan le 18 novembre au matin, ils ont atterri à Aix-les-Bains, à 3 heures, après être passés au-dessus du Mont-Blanc, à une hauteur de 6.800 mètres.



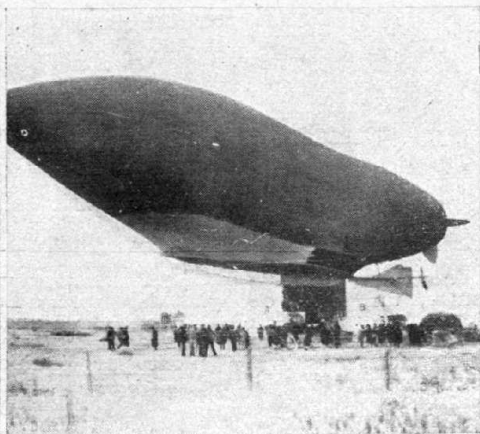
La saison des courses s'est terminée le 13 décembre. Une des dernières épreuves importantes, le Grand Prix de l'Élevage, a été gagnée par LE VEXIS, à M. Fouquet Lemaitre, monté par Alec Carter, devant Hipparque et Gamester (Auteuil, 25 novembre).



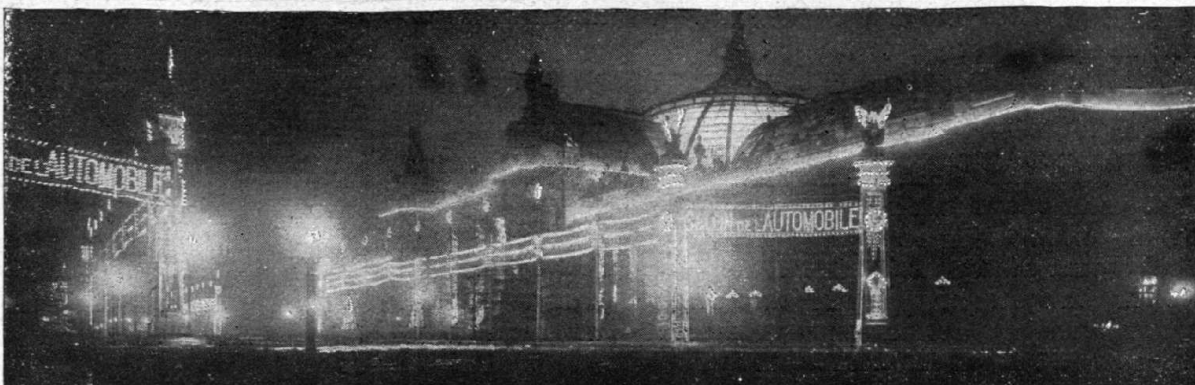
Un concours de POIDS LOURDS, organisé par le ministère de la Guerre, s'est déroulé du 19 novembre au 5 décembre, sur l'itinéraire Paris-Marseille et retour. Les résultats ont été excellents.



NEVEU a gagné, le 18 nov., le Championnat de la Tour Eiffel (741 marches, en 3 m. 4 s.)



Le dirigeable PATRIE, construit par l'ingénieur Juliot, pour M. Lebaudy, a fait sa première ascension à Moisson, le 16 novembre. Il vient d'être livré à l'autorité militaire et sera transporté à Toul.

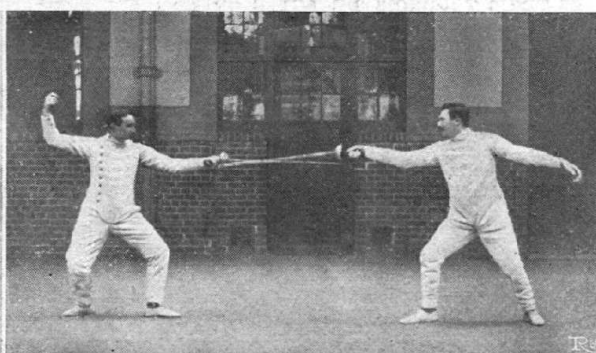


Le 9^e SALON DE L'AUTOMOBILE s'est tenu du 7 au 23 décembre au Grand Palais, avec une annexe pour les Poids Lourds sur l'esplanade des Invalides. Ce fut

non seulement une grande foire industrielle mais une véritable solennité mondaine au milieu d'une orgie de lumière.



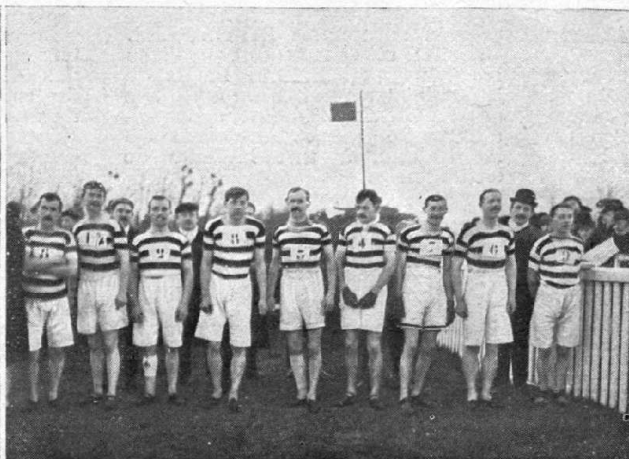
La première rencontre entre les deux équipes de rugby du STADE FRANÇAIS et du Racing-Club a eu lieu le 16 décembre, sur la pelouse du Vélodrome du Parc des Princes. Le Stade a battu son vieux rival pour 9 points à 3. Une seconde rencontre décidera du Championnat de Paris.



L'assaut entre PEIGNÉ et LELEU au challenge inter-salles d'escrime disputé le 16 décembre au lycée Carnot. Le cercle Hoche a gagné les challenges des équipes premières devant la salle Carrichon, et le cercle l'Éscrime à l'Épée celui des équipes secondes devant la salle Chartier.



Pour la première année, un essai de COURSES AU TROT en hiver a été tenté à Vincennes; les réunions ont commencé le 16 décembre et se continueront jusqu'en janvier.



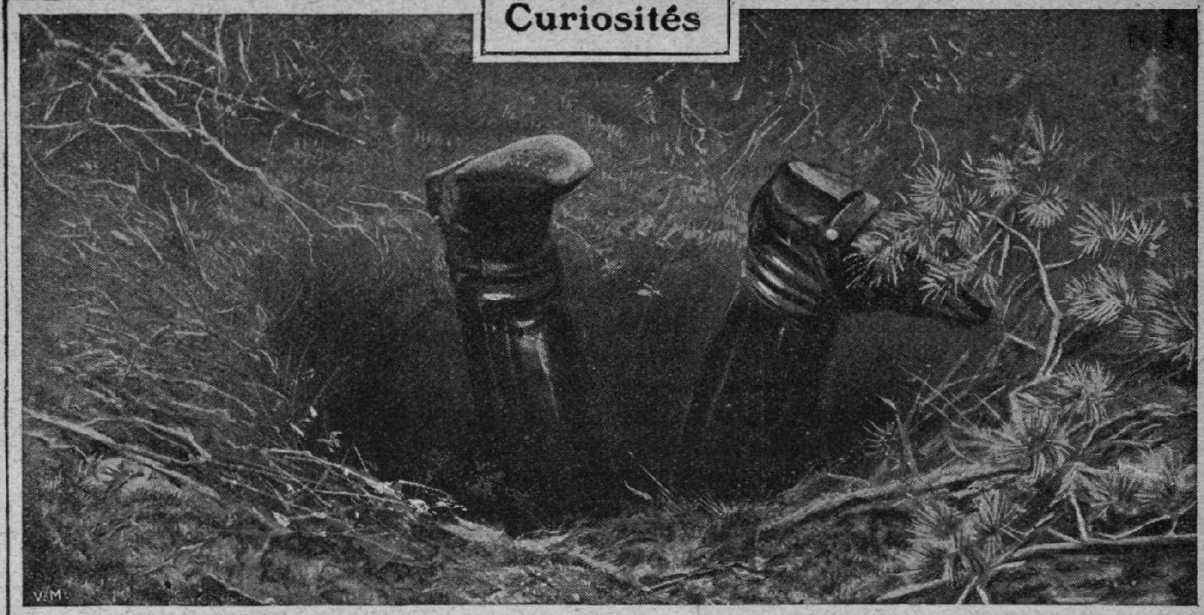
Le Cross-Country dit de l'Entente cordiale s'est couru le 9 décembre, à Enghien. Ragueneau est arrivé premier, devant Pearce-anglais et Guesnon-français. L'équipe des HIGHGATE HARRIERS s'est classée en tête dans le classement par équipes devant la société athlétique de Montrouge, l'équipe belge et le Racing-Club de France. Le célèbre Aldridge, manquant d'entraînement, finissait vingt-quatrième.



GALLICHON, capitaine du Stade Français, joue demi dans la célèbre équipe de rugby du vieux Club Parisien; espère bien remporter cette année le Championnat de France.

DIVERS. — MM. P. Moreau et G. Voulquin publient à la Librairie Larousse *Les Sports modernes illustrés*, un très beau volume dont l'introduit, M. Abel Ballif, président du Touring-Club de France, a pu dire que « c'était un acte de belle audace, à une époque où tant d'écrits au moins inutiles sont livrés

en amusette au désœuvrement et à la frivolité du public ». MM. P. Moreau et G. Voulquin ont conçu avec beaucoup d'ingéniosité et présenté avec beaucoup de clarté le tableau descriptif de tous les sports modernes, tableau auquel ont collaboré de nombreux écrivains, spécialistes connus.



LE " RESCAPÉ " DE MILLY

C'est dans cette position plutôt singulière que fut retrouvé M. Louis Thiercelin, un chasseur de Milly (Seine-et-Oise), qui resta vingt-trois heures le corps presque entièrement enseveli dans un terrier. Cette photographie nous a été envoyée par M. Bonnard, de Fontainebleau.

NOUS VOYONS TOUT

Envois de nos Lecteurs

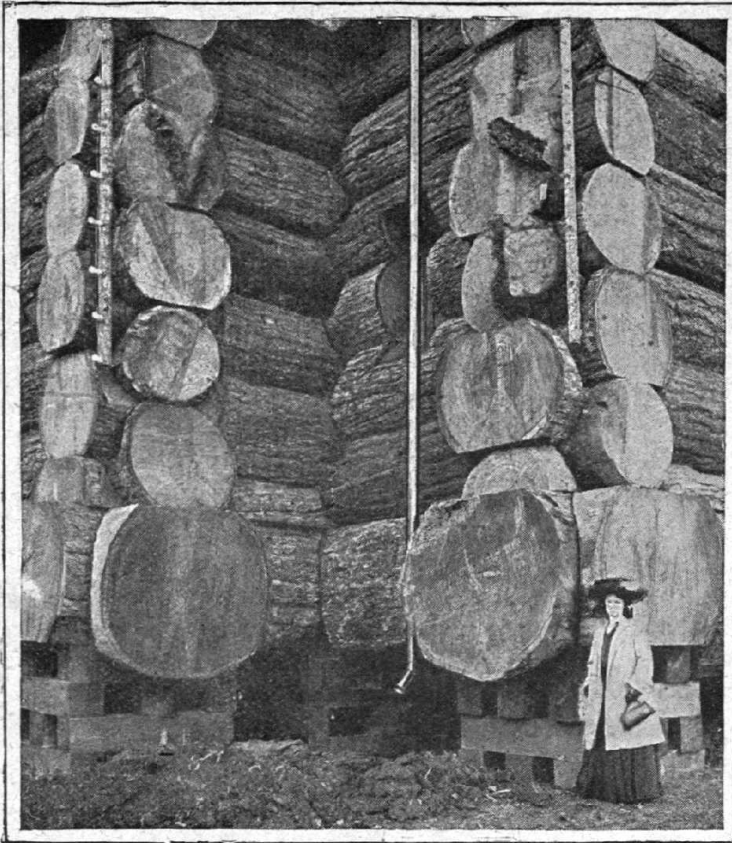
Depuis que nous avons demandé à nos lecteurs de collaborer à notre « Bloc-Notes-Curiosités », nous recevons une telle quantité de documents intéressants et curieux que nous avons décidé de consacrer de temps à autre à cette rubrique un certain nombre de pages. Cet article aura une suite si, comme nous l'espérons, nos lecteurs veulent bien nous continuer leurs envois de documents



ON connaît les aventures tragiques de ces alpinistes engloutis dans une crevasse recouverte de neige; de ces voyageurs pris dans les sables mouvants ou dans la vase; celles plus banales des promeneurs distraits qui se laissent choir dans une tranchée, et les terreurs des gamins qui, ayant passé la tête entre les barreaux d'une rampe d'escalier, ne l'en peuvent plus retirer. Mais, on n'avait jamais entendu parler, que nous sachions, d'un homme englouti dans un simple terrier. Pour étrange que puisse paraître l'événement, il s'est produit il y a peu de temps

à Milly (Seine-et-Oise), et voici dans quelles circonstances.

Un chasseur, M. Thiercelin, était parti de chez lui, de bon matin, emmenant sa chienne « Finette » et un furet. Il connaissait dans un coin peu fréquenté de la forêt quelques terriers et se promettait de ramener force gibier. Arrivé près d'un large terrier, il lâche son furet et attend, le fusil prêt. Cinq minutes, dix minutes, le furet ne revient pas. La chienne s'impatientait depuis un moment. Étonné de ne rien voir, le chasseur lâche la chienne, qui, à son tour, disparaît dans le trou... Cinq minutes... dix minutes... pas de chance!



UNE ORIGINALE SALLE DE FÊTES

Cette salle de fêtes, dont les murs sont constitués par des troncs d'arbres enchevêtrés, a été construite à Portland (Orégon)

(Photographie prise par M. Higgings, de Portland.)

« C'est trop fort », se dit le chasseur, et il se penche à son tour, tâtant des mains les parois du terrier. Tout à coup, la terre manque sous ses paumes. Il glisse en avant comme attiré par une force souterraine. Il essaie de se rejeter en arrière. Le sol s'effrite sous ses doigts. Tous ses efforts ne servent qu'à l'engager davantage dans l'étroit boyau. Il glisse... il glisse... Il essaie de crier, de se débattre, il glisse encore... Sa tête disparaît, puis ses épaules, sa poitrine... ses hanches... et il perd connaissance.

Sa femme, inquiète de ne pas le voir rentrer à l'heure du dîner, court chez des amis. On orga-

nisa une battue, et, le lendemain, alors qu'on désespérait de le retrouver, quelqu'un aperçut deux pieds, les semelles tournées vers le ciel, sortant de terre. On tira sur les pieds, et l'on amena enfin le corps de l'infortuné chasseur, contusionné, meurtri, dans un état lamentable... mais vivant... Il était resté vingt-trois heures dans cette étrange posture, et sans doute quelques heures plus tard, aurait-il succombé. Nous ne savons si M. Thiercelin pratiquera encore la chasse en forêt, mais nous aimons à croire qu'il y apportera quelque prudence à l'avenir.

LA BARBE LA PLUS LONGUE

Nous avons avancé dans notre block-notes « *Curiosités* » du 15 octobre que c'était un Italien qui détenait le record de la longueur de la barbe. Or, il paraît que nous nous étions trompés et que le véritable recordman serait M. Louis Coulon, mouleur à Montluçon (Allier) dont la barbe mesurerait 3^m,30 de longueur. Parmi les lecteurs de *Je sais tout*

qui nous signalent cette erreur et nous envoient à l'appui de leur dire la photographie que nous publions, citons M^{me} Marcelle Faye, M^{lle} Adeline Montadon et M. Champet.

MAISON DE GÉANTS

Décidément, les Américains ne font rien comme tout le monde. Là où d'autres se contentent de quelques centaines de mille francs, eux sont milliardaires. Ils ont la manie de voir et de faire grand, ainsi qu'en témoigne cette salle des fêtes, qu'on croirait construite pour des géants et, que la Municipalité de Portland (Orégon) vient de faire édifier. Les murailles de cette immense salle sont constituées par d'énormes troncs d'ar-



LE RECORD DE LA LONGUEUR DE LA BARBE

Ce singulier record est détenu par M. Louis Coulon, de Montluçon (Allier), dont la barbe mesure 3^m,30.

bres placés les uns sur les autres.

La curieuse photographie que nous adresse notre abonné, M. Higgins, montre un des angles extérieurs de cette salle très probablement unique en son genre et qui a été construite pour faire connaître une espèce d'arbres géants les *Sequoia* qui poussent dans les montagnes Rocheuses et atteignent une hauteur de 90 à 100 mètres.

L'ATTENTAT DE MADRID

Une de nos lectrices nous adresse la lettre suivante :
Faenza — Palais Minardi (Italie), 17 novembre 1906.

Monsieur le Directeur

Je suis abonnée à *Je sais tout* depuis sa fondation, et dans le numéro du 15 novembre que j'ai reçu ce matin, je lis, au début du très intéressant article sur les photographies de Mortimer,

l'anecdote concernant le reporter cinématographique envoyé aux fêtes du mariage du roi d'Espagne.



UN INSTANTANÉ UNIQUE

Cet instantané est certainement un des plus typiques et des plus curieux qui enrichissent les annales du reportage photographique. Il a été pris par M^{me} Catherine L. Minardi, au moment précis où éclatait la bombe lancée contre le roi et la reine d'Espagne, à Madrid, le 31 mars 1906.



UN SPORT D'UN NOUVEAU GENRE

C'est dans une salle du Madison-Square Garden, à New-York qu'a eu lieu ce match entre nègres. Il s'agissait de manger le plus rapidement possible une énorme tarte sans que les compétiteurs puissent se servir de leurs mains.

Il m'est arrivé de me trouver, le 31 mars 1906, lors de l'attentat anarchiste contre le roi, exactement dans les mêmes conditions que le dit reporter, mais armée d'un simple appareil photographique... Seulement, « j'ai continué à tourner » et je me permets de vous adresser deux preuves qui n'ont qu'un seul mérite, qui est l'être, je crois, à peu près les seules qui aient été prises à ce moment-là.

Je profite de l'occasion pour vous exprimer tout l'intérêt que je prends à vos différentes publications auxquelles je suis abonnée depuis longtemps et je vous prie de recevoir l'expression de mes sentiments très distingués.

CATHERINE L. MINARDI.

CONCOURS DE GLOUTONNERIE

Où les concours s'arrêteront-ils? Concours de marche, de course, de saut: concours d'endurance, concours de buveurs de bière, de fumeurs de pipes... Voici enfin un concours de glotonnerie.

Dans une salle de Madison-Square, un club athlétique de New-York a organisé un match d'un genre nouveau: les concurrents — presque tous des nègres — sont assis les mains liées sur le dos. D'énormes tartes sont placées devant eux, sur des bancs. Il s'agit de les manger le plus vite possible.

Ce match bizarre a été disputé dans une des salles du Madison-Square Garden à New-York. Les concurrents avaient pris place sur un ring surélevé semblable à ceux dont on fait usage pour les assauts de boxe. Le même cérémonial y présidait. Les compétiteurs furent présentés au public par le *speaker*, qui remplissait en même temps les fonctions d'arbitre, tandis qu'un chronométrateur prenait le temps.

Au dernier tournoi, le vainqueur vint à bout de son *pie* en 12 m. 52 s. Qui tentera d'abaisser ce record?

UNE MODE A LANCER

Pour peu que quelques élégants de bonne volonté veuillent le porter à la belle

saison voici un costume qui fera fureur cet été. A défaut d'autres qualités, il aura du moins celui d'être original. Il est constitué par un assemblage d'algues marines jointes et coupées de façon à former un pantalon et une veste. L'inventeur de ce complet fantaisiste est un fou, pensionnaire de l'Asile cantonal d'aliénés de Mendrino (Tessin) en Italie.

Avec une patience extrême, ce tailleur d'un nouveau genre, a réuni une à une les algues qu'il avait été chercher lui-même, parvenant ainsi à établir ce vêtement curieux mais certainement peu pratique et dont M. Ricordini nous a adressé une photographie.

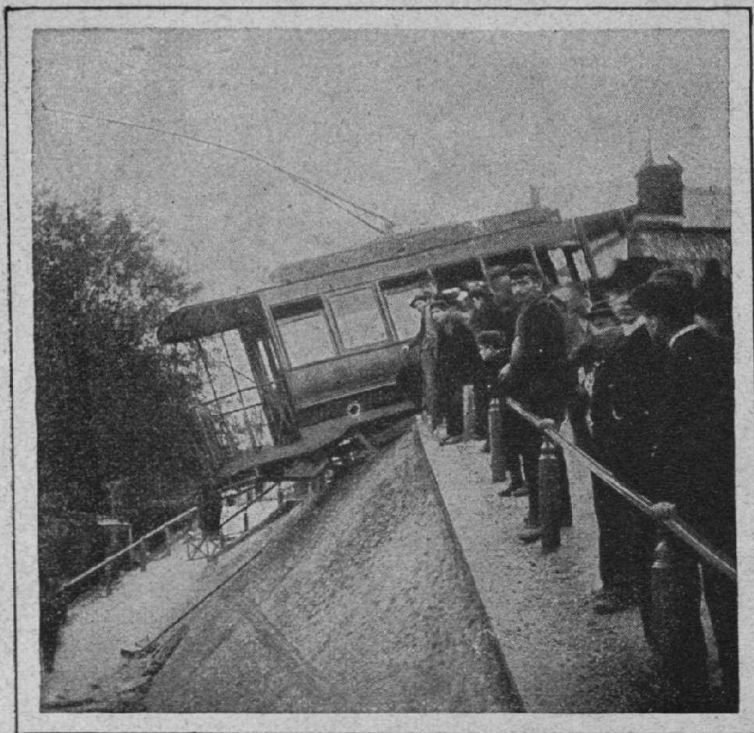
UN ACCIDENT PEU BANAL

Le 6 novembre dernier par une pluie torrentielle, un tramway engagé dans la descente de la rampe Beauvoisine à Rouen, accéléra brusquement son allure. Le conducteur bloqua tous ses freins, mais la machine emportée par son propre poids sur les rails rendus plus glissants par un amas de feuilles détrempées, descendit à une allure vertigineuse jusqu'en bas de la côte, bondit hors des rails, défonça le parapet... et s'arrêta suspendue comme par miracle à quelques



LE VÊTEMENT D'UN FOU

Ce vêtement, complètement fait en algues marines, a été établi par un fou de l'asile cantonal de Mendrino (Tessin — Suisse). (Photographie de M. Ricordini, de Lugano.)



UN TRAMWAY EN ÉQUILIBRE

A Rouen, un tramway emballé est venu s'arrêter, en complet équilibre, sur le parapet de la rampe Beauvoisine qu'il descendait.

mètres au-dessus des baraques foraines installées pour la foire de Saint-Romain. Conducteurs, voyageurs et forains l'avaient échappé belle !...

CHEF-D'ŒUVRE DE PATIENCE

Seuls ceux qui ont connu l'existence active, la lutte de tous les instants, ressentent la tristesse du repos et deviennent capables,



UNE FRÉGATE DANS UNE CARAFE

Pour occuper ses loisirs, un vieux capitaine de vaisseau en retraite s'est amusé à construire dans une carafe une frégate en miniature. (Photographie de M. L. Rabut, de Brest.)

pour rompre l'ennui des heures monotones, de véritables tours de force. Tel ce vieux capitaine de navire qui employa les loisirs de sa retraite à accomplir un travail incroyable : Dans l'intérieur d'une carafe de cristal, il a construit une frégate en miniature. Rien ne manque à ce minuscule navire, véritable petit chef-d'œuvre qui évoque sans doute pour le vieux loup de mer les grandes traversées sur l'océan profond...

La construction du petit socle, sur lequel repose cette frégate, constitue déjà un travail de patience considérable et a déjà dû demander à son auteur un temps relativement long. Rien n'a été négligé en effet, même dans les plus petits détails, pour que cette assise soit absolument parfaite et en proportion avec l'objet qu'elle avait à recevoir.

Quant à la frégate, c'est un modèle de précision, et l'adresse dont il a fallu faire preuve pour l'établir de la sorte est presque sans précédent.

La photographie que nous publions de l'ensemble de ce travail de bénédictin — et que M. Louis Rabut, de Brest, nous a adressée, — donnera une idée de l'habileté et de la patience que ce vieux capitaine de vaisseau en retraite a été obligé de déployer pour arriver à un semblable résultat.

Les Nouvelles Aventures⁽¹⁾
d'Arsène Lupin
par Maurice Leblanc



ARSÈNE LUPIN EST ÉMU

— Tenez, j'ai l'impression que ses yeux se posent sur ma nuque, sur mes épaules... et qu'il cherche... qu'il se rappelle... (Page 750, col. 1.)

LA DAME BLONDE

III. — HERLOCK SHOLMÈS OUVRE LES HOSTILITÉS

QUE désirent ces messieurs ?
— Ce que vous voulez, répondit Arsène Lupin, en homme que ces détails de nourriture intéressaient peu... ce que

vous voulez, mais ni viande ni alcool.
Le garçon s'éloigna, dédaigneux.

— Comment, encore végétarien ?
m'écriai-je.

(1) RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (n^{os} 6, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 22 et 23).

Avec un talent d'invention qui fait de lui l'égal du grand romancier anglais Conan Doyle, Maurice Leblanc a narré dans *Je sais tout la*

« Vie extraordinaire d'Arsène Lupin », cet escroc de marque dont les audacieuses aventures ont émerveillé des centaines de milliers de lecteurs.

— De plus en plus, affirma Lupin.

Nous dînions tous deux dans un petit restaurant des environs de la gare du Nord où Arsène Lupin m'avait convoqué. Il se plaît ainsi, de temps à autre, à me fixer le matin, par télégramme, un rendez-vous en quelque coin de Paris. Il s'y montre toujours d'une verve intarissable, heureux de vivre, simple et bon enfant, et toujours c'est une anecdote imprévue, un souvenir, le récit d'une aventure que j'ignorais.

Il me dit :

— Vous avez lu le *Temps* d'aujourd'hui ?

— Ma foi, non.

— Herlock Sholmès a dû traverser la Manche cet après-midi.

— Diable ! Et pourquoi ?

— Un petit voyage que lui offrent le comte et la comtesse de Crozon. En ce moment ils confèrent tous trois avec Ganimard.

Jamais, malgré la formidable curiosité qu'il m'inspire, je ne me permets d'interroger Arsène Lupin sur les actes de sa vie privée. Il y a là, de ma part, une question de réserve sur laquelle je ne transige point. A ce moment d'ailleurs, son nom n'avait pas encore été prononcé au sujet du diamant bleu. Je patientai donc. Il reprit :

— Le *Temps* publie également une interview de ce bon Ganimard, d'après laquelle une certaine dame blonde, qui serait mon amie, aurait assassiné le baron d'Hautois

et tenté de soustraire à M^{me} de Crozon sa fameuse bague. Et bien entendu, il m'accuse d'être l'instigateur de ces forfaits.

Un léger frisson m'agita. Était-ce vrai ? Devais-je croire que l'habitude du vol, son genre d'existence, la logique même des événements, avaient entraîné cet homme jusqu'au crime ? Je l'observai. Il semblait si calme ! Ses yeux vous regardaient si franchement ! J'examinai ses mains : elles avaient une délicatesse de modelé infinie, des mains inoffensives vraiment, des mains d'artiste... Je murmurai :

— Ganimard est un halluciné.

— Mais non, mais non, Ganimard a de la finesse... parfois même de l'esprit. Ainsi cette interview est un coup de maître. Premièrement il annonce l'arrivée de son rival anglais pour me mettre en garde et lui rendre la tâche plus difficile. Deuxièmement il précise le point exact où il a mené l'affaire, pour que Sholmès n'ait que le bénéfice de ses propres découvertes. C'est de bonne guerre, et j'avoue...

Il s'interrompit subitement, secoué par une quinte de toux, et il se cacha la figure dans sa serviette, comme quelqu'un qui a avalé de travers.

— Une miette de pain ? lui demandai-je... buvez donc un peu d'eau.

— Non, ce n'est pas ça, dit-il, d'une voix étouffée... Le besoin d'air... Vite, donnez-moi mon pardessus et mon chapeau, je file...

— Ah ! ça mais, que signifie ?...

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (suite)

Il nous l'a montré échappant aux recherches de la police, jusqu'au jour où, jugeant son arrestation nécessaire, il se laisse appréhender par l'inspecteur Ganimard. Quand le « coup » fructueux qu'il a préparé est réalisé, grâce à des complices, Arsène Lupin, pressé de redevenir libre s'ingénie à tromper les magistrats sur sa propre personnalité, et la clef des champs lui est rendue. La place manque pour rappeler ici, dans leurs détails émouvants, les fantastiques exploits que, dès lors, il exécute. Arsène Lupin reste quelque temps, ensuite, sans faire parler de lui. Mais Maurice Leblanc a retrouvé sa trace et voici qu'il entreprend de raconter les « Nouvelles Aventures » de son cynique héros. Elles seront plus extraordinaires encore que les premières.

Le début de La Dame Blonde — c'est le titre de cette deuxième série, qui formera un roman complet — nous fait assister (Je sais tout, n° 22) à l'une des affaires les plus hardies qu'ait conçues le cerveau fécond d'Arsène Lupin. Ne trouve-t-il pas le moyen de subtiliser à un brave homme de professeur, M. Gerbois, le billet qui a gagné un million à la Loterie de la Presse, et n'a-t-il

pas l'aplomb de réclamer, à distance, bien entendu, la forte somme sous son propre nom ? Un duel épique s'engage entre le véritable propriétaire du billet et l'habile filou, qui, pour faire capituler son adversaire, lui enlève sa fille. M. Gerbois, désespéré, se soumet : il accepte de partager le montant du gros lot avec son persécuteur.

Arsène Lupin a une entrevue avec M. Gerbois, mais la police arrive chez ce dernier pour s'emparer du fameux voleur qui disparaît comme par enchantement. Une grave affaire d'assassinat (Je sais tout n° 23) offre à la police une nouvelle occasion d'avoir à s'occuper d'Arsène Lupin, puis le vol d'un diamant bleu, acheté par la comtesse de Crozon dans la vente des meubles et objets ayant appartenu à l'assassiné, se produit peu après. L'inspecteur Ganimard croit reconnaître dans toutes ces affaires, le génie malfaisant de l'insaisissable Lupin, aidé par la Dame Blonde, mais il est obligé d'avouer qu'il n'est pas de taille à lutter contre un aussi redoutable adversaire. C'est ce qui nécessite l'entrée en scène de Herlock Sholmès contre lequel Arsène Lupin a déjà eu à se défendre.

— Ces deux messieurs qui viennent d'entrer... vous voyez le plus grand... eh bien, en sortant, marchez à ma gauche de manière à ce qu'il ne puisse m'apercevoir.

— Celui qui s'assoit derrière vous?... Qui est-ce donc?

— Herlock Sholmès.

Il fit un violent effort sur lui-même, comme s'il avait honte de son agitation, reposa sa serviette, avala un verre d'eau, et me dit en souriant, tout à fait remis :

— C'est drôle, hein? je ne m'émeus pourtant pas facilement, mais cette vision inattendue...

— Qu'est-ce que vous craignez, puisque personne ne peut vous reconnaître, au travers de toutes vos transformations? Moi-même, chaque fois que je vous retrouve, il me semble que je suis en face d'un individu nouveau.

— Lui me reconnaîtra, dit Arsène Lupin. Lui, il ne m'a vu qu'une fois (1), mais j'ai senti qu'il me voyait pour la vie, et qu'il voyait, non pas mon apparence, toujours modifiable, mais l'être même que je suis... Le mieux serait d'agir franchement... de m'en remettre à lui... sans quoi... Tenez, j'ai l'impression que ses yeux se posent sur ma nuque, sur mes épaules... et qu'il cherche... qu'il se rappelle...

Il réfléchit. J'avisai un sourire de malice au coin de ses lèvres, puis, obéissant, je crois, à une fantaisie de sa nature prime-sautière plus encore qu'aux nécessités de la situation, il se leva brusquement, fit volte-face, et s'inclinant, tout joyeux :

— Par quel hasard? C'est vraiment trop de chance... Permettez-moi de vous présenter un de mes amis...

Une seconde ou deux, l'Anglais fut déconcerté. D'instinct, il tourna la tête de droite et de gauche, tout près à se jeter sur Arsène Lupin. Qui l'en empêcha? Ne voulut-il pas se montrer moins beau joueur que son adversaire, ou plutôt se dit-il qu'il n'avait point qualité pour mettre la main sur lui?

Froidement, il fit les présentations.

— Monsieur Wilson, mon ami et collaborateur. — Monsieur Arsène Lupin.

La stupeur de Wilson provoqua l'hilarité. Ses yeux écarquillés et sa bouche large ouverte barraient de deux traits sa figure épanouie, à la peau luisante et tendue comme une pomme, et autour de laquelle des cheveux en brosse et une

barbe courte étaient plantés comme des brins d'herbe, drus et vigoureux.

— Allons, Wilson, vous ne cachez pas assez votre ahurissement devant les événements les plus naturels de ce monde, ricana Herlock Sholmès avec une nuance imperceptible de raillerie. Mais asseyez-vous, M. Lupin... Puis-je me permettre de vous offrir un verre de whisky? Du porto? Non? Et votre ami est-il aussi sobre que vous?

J'acceptai son offre, et bientôt, tous quatre, assis à la même table, nous causâmes tranquillement.

UN PORTRAIT D'HERLOCK SHOLMÈS

Herlock Sholmès est un homme... comme on en rencontre tous les jours. Agé d'une cinquantaine d'années, il ressemble à un brave bourgeois qui aurait passé sa vie, devant un bureau, à tenir des livres de comptabilité. Rien ne le distingue d'un honnête citoyen de Londres, ni ses favoris roussâtres, ni son menton rasé, ni son aspect un peu lourd — rien, si ce n'est ses yeux terriblement aigus, vifs et pénétrants.

Et puis, c'est Herlock Sholmès, c'est-à-dire une sorte de phénomène d'intuition, d'observation, de clairvoyance et d'ingéniosité. On croirait que la nature s'est amusée à prendre les deux types de policier les plus extraordinaires que l'imagination ait produits, le Dupin d'Edgard Poë, et le Lecoq de Gaboriau, pour en construire un à sa manière, plus extraordinaire encore et plus irréel. Et l'on se demande vraiment, quand on entend le récit de ces exploits qui l'ont rendu célèbre dans l'univers entier, on se demande si lui-même, ce Herlock Sholmès, n'est pas un personnage légendaire, un héros sorti vivant du cerveau d'un romancier génial, d'un Conan Doyle, par exemple.

Tout de suite, il mit la conversation sur son véritable terrain, et comme Arsène Lupin l'interrogeait sur la durée de son séjour, il répondit :

— Cela dépend de vous, M. Lupin.

— Oh! s'écria l'autre en riant, si cela dépendait de moi, je vous prierais de reprendre votre paquebot dès ce soir.

— Ce soir, c'est un peu tôt. Mais j'espère que dans huit ou dix jours... J'ai tant de choses en train, le vol de la banque anglo-chinoise, l'enlèvement de Lady Egerton... Voyons, M. Lupin, croyez-vous que cela suffira?

— Largement, si vous vous en tenez à la

(1) Numéro 17. — Herlock Sholmès arrive trop tard.



HERLOCK SHOLMÈS EXAMINE LA BAGUE

— Vous avez là votre bague, madame?

— Oui.

— Ayez l'obligeance de me la prêter.

Il la prit et l'examina. (Page 753, col. 1.)

double affaire du diamant bleu. C'est, du reste, le laps de temps qu'il me faut pour prendre mes précautions, au cas où la solution de cette double affaire vous donnerait sur moi certains avantages dangereux pour ma sécurité.

— Eh mais, dit l'Anglais, c'est que je compte bien prendre ces avantages en l'espace de huit à dix jours.

— Et me faire arrêter le onzième peut-être ?

— Le dixième, dernière limite.

Lupin réfléchit et, hochant la tête :

— Difficile... difficile...

— Difficile, oui, mais possible, donc certain...

— Absolument certain, dit Wilson, comme si lui-même eût distingué nettement la longue série d'opérations qui conduirait son collaborateur au résultat annoncé.

Herlock Sholmès sourit :

— Wilson, qui s'y connaît, est là pour vous l'attester.

Et il reprit :

— Evidemment, je n'ai pas tous les atouts entre les mains, puisqu'il s'agit d'affaires déjà vieilles de plusieurs mois. Il me manque les éléments sur lesquels j'ai l'habitude d'appuyer mes enquêtes.

— Comme les taches de boue et les cendres de cigarette, articula Wilson avec importance.

— Mais outre les remarquables conclusions de M. Ganimard, j'ai à mon service tous les articles écrits à ce sujet, toutes les observations recueillies, et, conséquence de tout cela, quelques idées personnelles.

— Quelques vues qui nous ont été suggérées soit par analyse, soit par hypothèse, ajouta Wilson sentencieusement.

— Est-il indiscret, fit Arsène Lupin, de ce ton déférent qu'il employait pour parler à Sholmès, est-il indiscret de vous demander l'opinion générale que vous avez su vous former ?

Vraiment c'était la chose la plus passionnante que de voir ces deux hommes en présence, les coudes sur la table, discutant gravement et posément comme s'ils avaient à résoudre un problème ardu ou à se

mettre d'accord sur un point de controverse. Et c'était aussi d'une ironie supérieure, dont ils jouissaient tous deux profondément, en dilettantes et en artistes. Wilson, lui, se pâmait d'aise.

Herlock bourra lentement sa pipe, l'alluma et s'exprima de la sorte :

— J'estime que cette affaire est infiniment moins complexe qu'elle ne le paraît.

— Beaucoup moins en effet, fit Wilson, écho fidèle.

— Je dis l'affaire, car, pour moi, il n'y en a qu'une. La mort du baron d'Hautois, l'histoire de la bague, et, ne l'oublions pas, le mystère du numéro 514, série 23, ne sont que les faces diverses de ce qu'on pourrait appeler l'énigme de la dame blonde. Or, à mon sens, il s'agit tout simplement de découvrir le lien qui réunit ces trois épisodes de la même histoire, le détail qui prouve l'unité des trois méthodes. Ganimard, dont le jugement est un peu superficiel, voit cette unité dans la faculté de disparition, dans le pouvoir d'aller et de venir tout en restant invisible. Cette intervention du miracle ne me satisfait pas.

— Et alors ?

— Alors, selon moi, énonça nettement Sholmès, la caractéristique de ces trois aventures, c'est votre dessein manifeste, évident, quoique inaperçu jusqu'ici, d'amener l'affaire sur le terrain préalablement choisi par vous. Il y a là, de votre part, plus qu'un plan, une nécessité, une condition *sine qua non* de réussite. Dès le début de votre conflit avec M. Gerbois, vous désignez le lieu où l'on se réunira, l'appartement de M^e Detinan. Il n'en est pas un qui vous paraisse plus sûr, à tel point que vous y donnez rendez-vous, publiquement pourrait-on dire, à la dame blonde et à M^{lle} Gerbois.

— La fille du professeur, précisa Wilson.

— Pour le diamant bleu, que le baron d'Hautois possédait depuis des années, aviez-vous essayé de vous l'approprier ? Non. Mais le baron prend l'hôtel de son frère : six mois après, première tentative... Le diamant vous échappe. On le vend à l'hôtel Drouot. La vente sera-t-elle libre ? Non. Au moment où le banquier Herschmann va l'emporter, une dame lui fait passer une lettre de menaces, et c'est la comtesse de Crozon, préparée, influencée par cette même dame, qui achète le diamant... Disparaît-il aussitôt ? Non : les moyens vous manquent. Mais la comtesse s'installe dans son château. C'est ce

que vous attendiez. La bague disparaît. — Pour reparaître dans la poudre dentifrice du conseiller Bleichen, anomalie bizarre, objecta Lupin.

— Allons donc, s'écria Herlock, en frappant la table du poing, ce n'est pas à moi qu'il faut conter de telles sornettes. Que les imbéciles s'y laissent prendre, soit, mais pas le vieux renard que je suis.

— Ce qui veut dire ?

Sholmès se pencha vers Arsène Lupin, murmura quelques mots à son oreille, et se redressa. Arsène Lupin demeura un instant silencieux, puis, très simplement, les yeux fixés sur l'Anglais :

— Vous êtes un rude homme, monsieur.

— Un rude homme, n'est-ce pas, souigna Wilson, béant d'admiration.

— Peuh ! fit l'Anglais, flatté de ce double hommage si spontané, il suffisait de réfléchir. De même, maintenant que le champ des suppositions est plus restreint, je crois qu'avec un peu d'attention, il me sera facile de découvrir pourquoi les trois aventures se sont dénouées au 25 de la rue Clapeyron, au 134 de l'avenue Henri-Martin, et entre les murs du château de Crozon. Toute l'affaire est là. Le reste n'est que balivernes et charade pour enfant.

— Et je suis tellement sûr du résultat, dit Arsène Lupin en se levant, que je vais hâter mes dispositions de retraite... sans quoi je risquerais d'être pris au gîte.

— Dépêchez-vous, fit Wilson, plein de sollicitude pour un individu auquel Sholmès inspirait tant de considération et de crainte, ne perdez pas une minute.

— Pas une minute, M. Wilson, le temps seulement de vous dire combien je suis heureux de cette rencontre, et combien j'envie le maître d'avoir un collaborateur aussi précieux que vous.

Ainsi prit fin cette étrange entrevue. On se salua cordialement. Arsène me saisit le bras, et nous sortîmes tous deux.

Mais, à peine dehors, il franchit en courant la chaussée. Deux hommes se tenaient sur le trottoir opposé. Il s'entretint quelques minutes avec eux, puis revint à moi :

— Je vous demande pardon, ce satané Sholmès va me donner du fil à retordre. Mais, je vous jure, qu'il n'en a pas fini avec Lupin... Au revoir... L'ineffable Wilson a raison, je n'ai pas une minute à perdre.

Il s'éloigna rapidement.

Au même instant, Herlock tirait sa montre et se levait à son tour.

— Neuf heures moins vingt. A neuf heures je dois retrouver le comte et la comtesse

à la gare. Donc, en route... Surtout, Wilson, ne tournez pas la tête... Peut-être sommes-nous suivis; en ce cas, agissons comme s'il ne nous importait point de l'être... Dites donc, Wilson, donnez-moi votre avis : pourquoi Lupin était-il dans ce restaurant ?

Wilson n'hésita pas.

— Pour manger.

— Wilson, plus nous travaillons ensemble, et plus je m'aperçois de vos progrès. Ma parole, vous devenez étonnant.

Dans l'ombre, Wilson rougit de plaisir, et Sholmès reprit :

— Pour manger, soit, et ensuite, tout probablement, pour s'assurer si je vais bien à Crozon comme l'annonce Ganimard. Je pars donc afin de ne pas le contrarier. Mais comme il s'agit de gagner du temps sur lui, je ne pars pas.

— Ah ! fit Wilson, interloqué.

— Vous, mon ami, filez par cette rue, prenez une voiture, deux, trois voitures. Revenez plus tard chercher les valises que nous avons laissées à la consigne, et, au galop, jusqu'à l'Elysée-Palace, où vous vous coucherez bien tranquillement, dormirez, et attendrez mes instructions.

HERLOCK SHOLMÈS ENTRE EN CAMPAGNE

Wilson, tout fier du rôle important qui lui était assigné, s'en alla. Herlock Scholmès prit son billet et se rendit à l'express d'Amiens où le comte et la comtesse de Crozon étaient déjà installés.

Il se contenta de les saluer, alluma une seconde pipe, et fuma paisiblement, debout, dans le couloir.

Le train s'ébranla. Au bout de dix minutes, il vint s'asseoir auprès de la comtesse et lui dit :

— Vous avez là votre bague, madame ?

— Oui.

— Ayez l'obligeance de me la prêter.

Il la prit et l'examina.

— C'est bien ce que je pensais, c'est du diamant reconstitué.

— Reconstitué ?

— Un nouveau procédé qui consiste à soumettre de la poussière de diamant à une température énorme, de façon à la réduire en fusion... et à n'avoir plus qu'à la reconstituer en une seule pierre.

— Comment ! Mais mon diamant est vrai.

— Le vôtre, oui, mais celui-là n'est pas le vôtre.

— Où donc est le mien ?

— Entre les mains d'Arsène Lupin.

— Et alors celui-là ?

— Celui-là a été substitué au vôtre et glissé dans le flacon de M. Bleichen où vous l'avez retrouvé.

— Il est donc faux ?

— Absolument faux.

Interdite, bouleversée, la comtesse se taisait, tandis que son mari, incrédule, tournait et retournait le bijou en tous sens. Elle finit par balbutier :

— Est-ce possible ! Mais pourquoi ne l'a-t-on pas volé tout simplement ? Et puis comment l'a-t-on pris ?

— C'est précisément ce que je vais tâcher d'éclaircir.

— Au château de Crozon ?

— Non, je descends à Creil, et je retourne à Paris. C'est là que doit se jouer la partie entre Arsène Lupin et moi. Les coups vaudront pour un endroit comme pour l'autre, mais il est préférable que Lupin me croie en voyage.

— Cependant...

— Que vous importe, madame ? l'essentiel, c'est votre diamant, n'est-ce pas ? Eh bien, soyez tranquille, foi de Herlock Sholmès, je vous le rendrai.

Le train ralentissait. Il mit le faux diamant dans sa poche et ouvrit la portière, Le comte s'écria :

— Mais vous descendez à contre-voie !

Un employé protesta. L'Anglais se dirigea vers le bureau du chef de gare. Cinquante minutes après il sautait dans un train qui le ramenait à Paris un peu avant minuit.

— Cocher, rue Clapeyron.

Il fit arrêter sa voiture au 23, étudia la maison qui porte ce numéro, ainsi que la maison de M^e Detinan, et que celle qui est située à l'angle du boulevard des Batignolles, mesura certaines distances à l'aide d'enjambées égales, et inscrivit des notes et des chiffres sur son carnet.

— Cocher, avenue Henri-Martin.

Au coin de l'avenue et de la rue de la Pompe il régla sa voiture, suivit le trottoir jusqu'au 134, et recommença les mêmes opérations devant l'ancien hôtel du baron d'Hautois et les deux immeubles de rapport qui l'encadrent, mesurant la largeur des façades respectives et calculant la profondeur des petits jardins qui précèdent la ligne de ces façades.

L'avenue était déserte et très obscure sous ses quatre rangées d'arbres entre lesquels, de place en place, un bec de gaz semblait lutter vainement contre des épaisseurs de ténèbres. L'un d'eux projetait une

pâle lumière sur une partie de l'hôtel. et Sholmès vit la pancarte « à louer » suspendue à la grille, les deux allées incultes qui encerclaient la menue pelouse, et les vastes fûnets vides de la maison inhabitée.

— Si je pouvais entrer, se dit-il, et faire cette nuit une première visite !

La hauteur de la grille rendant impossible toute tentative d'escalade, il tira de sa poche une lanterne électrique et une clef passe-partout qui ne le quittait pas. Mais, à son grand étonnement, il s'avisa qu'un des battants était entr'ouvert. Il se glissa donc dans le jardin en ayant soin de ne pas refermer le battant. Il n'avait pas fait trois pas qu'il s'arrêta. A l'une des fenêtres du second étage une lueur avait passé.

Et la lueur repassa à une deuxième fenêtre et à une troisième, sans qu'il pût voir autre chose qu'une silhouette qui se profilait sur les murs des chambres. Et du second étage la lueur descendit au premier, et longtemps erra de pièce en pièce.

— Qui diable peut se promener à une heure du matin dans la maison où le baron d'Hautois a été tué ? se demanda Herlock, prodigieusement intéressé.

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir, c'était de s'y introduire soi-même. Il n'hésita pas. Mais au moment où il traversait, pour gagner le perron, la bande de clarté que lançait le bec de gaz, l'homme dut l'apercevoir, car la lueur s'éteignit soudain et Herlock Sholmès ne la revit plus.

Doucement il appuya sur la porte qui commandait le perron. Elle était ouverte également. N'entendant aucun bruit, il se risqua dans l'obscurité, rencontra la pomme de la rampe et monta un étage. Et toujours le même silence, les mêmes ténèbres.

Arrivé sur le palier, il pénétra dans une pièce et s'approcha de la fenêtre que blanchissait un peu la lumière de la nuit. Alors il avisa dehors l'homme qui, descendu sans doute par un autre escalier, et sorti par une autre porte, se faufilait à gauche, le long des arbustes qui bordent le mur de séparation entre les deux jardins.

— Fichtre, s'écria Sholmès, il va m'échapper !

Il dégringola l'étage et franchit le perron afin de lui couper toute retraite. Mais il ne vit plus personne, et il lui fallut quelques secondes pour distinguer dans le fouillis des arbustes une masse plus sombre qui n'était pas tout à fait immobile.

L'Anglais réfléchit. Pourquoi l'individu n'avait-il pas essayé de fuir alors qu'il l'eût pu si aisément ? Demeurait-il là pour sur-

veiller à son tour l'intrus qui l'avait dérangé dans sa mystérieuse besogne ?

— En tous cas, pensa-t-il, ce n'est pas Lupin, Lupin serait plus adroit. C'est quelqu'un de sa bande.

De longues minutes s'écoulèrent. Herlock ne bougeait pas, l'œil fixé sur l'adversaire qui l'épiait. Mais comme cet adversaire ne bougeait pas davantage, et que l'Anglais n'était pas homme à se morfondre dans l'inaction, il vérifia si le barillet de son revolver fonctionnait, dégagea son poignard de sa gaine, et marcha droit sur l'ennemi avec cette audace froide et ce mépris du danger qui le rendent si redoutable.

UNE LUTTE TERRIBLE DANS LA NUIT

Un bruit sec : l'individu armait son revolver. Herlock se jeta brusquement dans le massif. L'autre n'eut pas le temps de se retourner : l'Anglais était déjà sur lui. Il y eut une lutte violente, désespérée, au cours de laquelle Herlock devinait l'effort de l'homme pour tirer son couteau. Mais Sholmès, qu'exaspérait l'idée de sa victoire prochaine, le désir fou de s'emparer, dès la première heure, de ce complice d'Arsène Lupin, sentait en lui des forces irrésistibles. Il renversa son adversaire, pesa sur lui de tout son poids, et l'immobilisant de ses cinq doigts plantés dans la gorge du malheureux comme les griffes d'une serre, de sa main libre il chercha sa lanterne électrique, en pressa le bouton et projeta la lumière sur le visage de son prisonnier.

— Wilson ! hurla-t-il, terrifié.

— Herlock Sholmès ! balbutia une voix étranglée, caverneuse.

Ils demeurèrent longtemps l'un près de l'autre sans échanger une parole, tous deux anéantis, le cerveau vide. La corne d'une automobile déchira l'air. Un peu de vent agita les feuilles. Puis Herlock, envahi d'une colère subite, empoigna son ami, et, le secouant :

— Que faites-vous là ? Est-ce que je vous ai dit de vous fourrer dans les massifs et de m'espionner ?

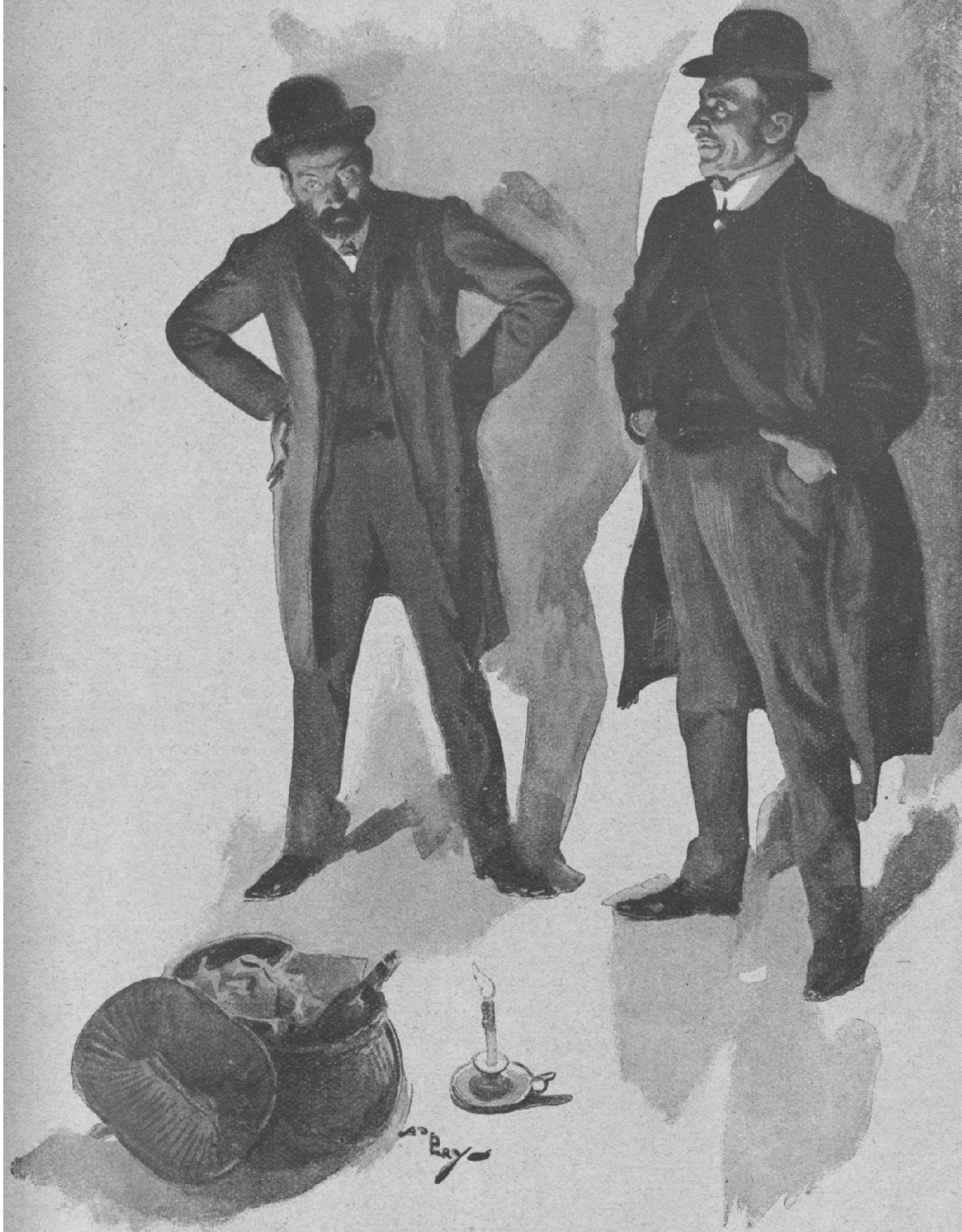
— Vous espionner, gémit Wilson, mais je ne savais pas que c'était vous.

— Alors quoi ? Que faites-vous là ? Vous deviez vous coucher et dormir !

— Je me suis couché... j'ai dormi... Mais votre lettre ?

— Ma lettre ?

— Eh oui, celle qu'un commissionnaire



LES PRÉVENANCES D'ARSÈNE LUPIN

Au milieu de la pièce brûlait un bout de bougie. A côté il y avait un panier, et de ce panier émergeaient le goulot d'une bouteille, les cuisses d'un poulet et la moitié du pain. (Page 756, col. 2.)

m'a apportée de votre part à l'hôtel...

— De ma part? vous êtes fou!

— Je vous jure.

— Où est-elle cette lettre?

A la clarté de sa lanterne, il lut sur une feuille de papier que son ami lui tendait :

« Wilson, hors du lit, et filez avenue Henri-Martin. La maison est vide. Entrez, inspectez, dressez un plan exact, et retournez vous coucher — Herlock Sholmès. »

— J'étais en train de mesurer les pièces, dit Wilson, quand j'ai aperçu une ombre dans le jardin. Je n'ai eu qu'une idée...

— C'est de vous emparer de l'ombre... L'idée était excellente... Seulement, voyez-vous, dit Sholmès en aidant son compagnon à se relever et en l'entraînant, une autre fois, Wilson, lorsque vous recevrez une lettre de moi, assurez-vous d'abord que mon écriture n'est pas imitée.

— La lettre n'est donc pas de vous? fit Wilson, commençant à entrevoir la vérité.

— Hélas! non.

— De qui?

— D'Arsène Lupin.

— Mais dans quel but l'a-t-il écrite?

— Ah! ça, je n'en sais rien, et c'est justement ce qui m'inquiète. Pourquoi diable s'est-il donné la peine de vous déranger? S'il s'agissait encore de moi...

ENFERMÉS ! LES PRÉVENANCES D'ARSENÈ LUPIN

Ils arrivaient à la grille. Wilson, qui se trouvait en tête, saisit un barreau et tira.

— Tiens, dit-il, vous avez fermé?

— Mais nullement, j'ai laissé le battant tout contre.

— Cependant...

Herlock tira à son tour, puis, effaré, se précipita sur la serrure. Un juron lui échappa.

— Tonnerre de D... elle est fermée! fermée à clef!

Il ébranla la porte de toute sa vigueur, puis, comprenant la vanité de ses efforts, laissa tomber ses bras, découragé, et il articula d'une voix saccadée :

— Je m'explique tout maintenant, c'est lui! Il a prévu que je descendrais à Creil et il m'a tendu ici une jolie petite souricière pour le cas où je viendrais commencer mon enquête le soir même. En outre il a eu la gentillesse de m'envoyer un compagnon de captivité. Tout cela pour me faire perdre un jour, et aussi, sans doute, pour me prouver que je ferais bien mieux de me mêler de mes affaires...

Une main s'abattit sur son épaule, la main de Wilson.

— Là-haut... regardez... une lumière...

En effet l'une des fenêtres du premier étage était illuminée.

Ils s'élançèrent tous deux au pas de course, chacun par son escalier, et se retrouvèrent en même temps à l'entrée de la chambre éclairée. Au milieu de la pièce brûlait un bout de bougie. A côté, il y avait un panier, et de ce panier émergeaient le goulot d'une bouteille, les cuisses d'un poulet et la moitié d'un pain.

Sholmès éclata de rire.

— A merveille, on nous offre à souper. C'est le palais des enchantements. Allons, Wilson, ne faites pas cette figure d'enterrement. Tout cela est très drôle.

— Êtes-vous sûr que ce soit très drôle? gémit Wilson, lugubre.

— Si j'en suis sûr, s'écria Sholmès, avec une gaieté un peu trop bruyante pour être naturelle, c'est-à-dire que je n'ai jamais rien vu de plus drôle. C'est du bon comique... Quel maître ironiste que cet Arsène Lupin!... Il vous roule, mais si gracieusement!... Je ne donnerais pas ma place à ce festin pour tout l'or du monde... Wilson, mon vieil ami, vous me chagrinez. Me serais-je mépris, et n'auriez-vous point cette noblesse de caractère qui aide à supporter l'infortune! De quoi vous plaignez-vous? A cette heure vous pourriez avoir mon poignard dans la gorge... ou moi le vôtre dans la mienne... car c'était bien ce que vous cherchiez, mauvais ami.

Il parvint à force d'humour et de sarcasmes à ranimer ce pauvre Wilson, et à lui faire avaler une cuisse de poulet et un verre de vin. Mais quand la bougie eût expiré, qu'ils durent s'étendre, pour dormir, sur le parquet, et accepter le mur comme oreiller, le côté pénible et ridicule de la situation leur apparut. Et leur sommeil fut triste.

Au matin Wilson s'éveilla, courbaturé et transi de froid. Un léger bruit attira son attention : Herlock Sholmès, à genoux, courbé en deux, observait à la loupe des grains de poussière et relevait des marques de craie blanche, presque effacées, qui formaient des chiffres, lesquels chiffres il incrétait sur son carnet.

Escorté de Wilson que ce travail intéressait d'une façon particulière, il étudia chaque pièce, et dans deux autres il constata les mêmes signes à la craie. Et il nota également deux cercles sur des panneaux de

chêne, une flèche sur un lambris, et quatre chiffres sur quatre degrés d'escalier.

Au bout d'une heure, Wilson lui dit :

— Les chiffres sont exacts, n'est-ce pas ?

— Exact, je n'en sais rien, répondit Herlock, à qui de telles découvertes avaient rendu sa belle humeur, en tous cas ils signifient quelque chose.

— Quelque chose de très clair, ils représentent le nombre des lames de parquet.

— Ah !

— Oui. Quant aux deux cercles, ils indiquent que les panneaux sonnent faux, comme vous pouvez vous en assurer, et la flèche est dirigée dans le sens de l'ascension du monte-plats.

Herlock Sholmès le regarda, émerveillé.

— Ah ! ça mais, mon bon ami, comment savez-vous tout cela ? Votre clairvoyance me rend presque honteux.

— Oh ! c'est bien simple, dit Wilson, gonflé de joie, c'est moi qui ai tracé ces marques hier, suivant vos instructions... ou plutôt suivant celles de Lupin, puisque la lettre que vous m'avez adressée est de lui.

Peut-être Wilson courut-il, à cette minute, un danger plus terrible que pendant sa lutte dans le massif avec Sholmès. Celui-ci eut une envie féroce de l'étrangler. Se dominant, il esquissa une grimace qui voulait être un sourire et prononça :

— Parfait, parfait, voilà de l'excellente besogne et qui nous avance beaucoup. Cependant comme c'est vous outrager que de refaire ce que vous avez déjà fait, dites-moi tout de suite si votre admirable esprit d'analyse et d'observation ne s'est pas exercé sur d'autres points. Je profiterai des résultats acquis.

— Ma foi, non, j'en suis resté là.

— Dommage ! Le début promettait. Mais, puisqu'il en est ainsi, nous n'avons plus qu'à nous en aller.

— Nous en aller ! Et comment ?

— Selon le mode habituel des honnêtes gens qui s'en vont : par la porte. Veuillez appeler ces deux policemen qui déambulent sur l'avenue. Nous leur déclinerons nos noms et qualités, et les prierons de nous procurer la clef que détient le notaire dont l'adresse est inscrite sur la pancarte.

— Mais...

— Mais quoi ?

— C'est fort humiliant... Que dira-t-on quand on saura que vous, Herlock Sholmès et moi, Wilson, nous avons été prisonniers d'Arsène Lupin ?

— Que voulez-vous, mon cher, on rira à se tenir les côtes, répondit Herlock, la voix

sèche, le visage contracté. Mais pouvons-nous élire domicile dans cette maison ?

— Et vous ne tentez rien ?

— Rien.

— Cependant l'homme qui nous a apporté le panier de provisions n'a traversé le jardin ni à son arrivée, ni à son départ. Il existe donc une autre issue. Cherchons-la et nous n'aurons pas besoin de recourir aux agents.

— Puissamment raisonné. Seulement vous oubliez que, cette issue, toute la police de Paris l'a cherchée depuis six mois, et que, moi-même, tandis que vous dormiez, j'ai visité l'hôtel du haut en bas. Ah ! mon bon Wilson, Arsène Lupin est un gibier dont nous n'avons pas l'habitude. Il ne laisse rien derrière lui, celui-là... Si, cependant, reprit Herlock... cette bouteille de Château-Berliquet 1884, toute poussiéreuse et tissée de toiles d'araignée.

Il saisit la bouteille, l'engloutit dans une de ses poches, et s'approchant de la grille, héla les deux agents.

A RSÈNE LUPIN DONNE UNE NOUVELLE LEÇON A HERLOCK SHOLMÈS

... A onze heures Herlock Sholmès et Wilson furent délivrés... et conduits au poste de police le plus proche, où le commissaire, après les avoir sévèrement interrogés, les relâcha avec une affectation d'égards tout à fait exaspérante.

Une voiture les mena jusqu'à l'Elysée-Palace. Au bureau, Wilson demanda la clef de sa chambre.

Après quelques recherches, l'employé répondit, très étonné :

— Mais, monsieur, vous avez donné congé de cette chambre.

— Moi ! Et comment ?

— Par votre lettre de ce matin, que votre ami nous a remise.

— Quel ami ?

— Le monsieur qui nous a remis votre lettre... Tenez, votre carte de visite y est encore jointe. Les voici.

Wilson les prit. C'était bien une de ses cartes de visite, et, sur la lettre, c'était bien son écriture. Il dit anxieusement :

— Et les bagages ?

— Mais votre ami les a emportés.

— Ah !

Ils s'en allèrent tous deux, à l'aventure, par les Champs-Élysées, silencieux et lents. Au rond-point, Herlock alluma sa pipe.

— Je ne vous comprends pas, Sholmès, s'écria Wilson, vous êtes d'un calme ! On

se moque de vous, on joue avec vous comme un chat joue avec une souris... Et vous ne soufflez pas mot!

Sholmès s'arrêta et lui dit :

— Wilson, je pense à votre carte de visite.

— Eh bien?

— Eh bien, voilà un homme qui, en prévision d'une lutte possible avec nous, s'est procuré des spécimens de votre écriture et de la mienne, et qui possède, toute prête dans son portefeuille, une de vos cartes. Songez-vous à ce que cela représente de précaution, de volonté perspicace, de méthode et d'organisation?

— C'est-à-dire?...

— C'est-à-dire, Wilson, que pour combattre un ennemi si formidablement armé, si merveilleusement préparé — et pour le vaincre — il faut être... il faut être moi. Et encore, comme vous le voyez, Wilson, on ne réussit pas du premier coup.

A six heures, l'*Echo de France*, dans son édition du soir, publiait cet entrefilet :

« Ce matin, M. Thénard, commissaire de police du XVI^e arrondissement, a libéré

MM. Herlock Sholmès et Wilson, enfermés par les soins d'Arsène Lupin dans l'hôtel du défunt baron d'Hautois, où ils avaient d'ailleurs passé une excellente nuit.

« Allégés en outre de leurs valises, ils ont déposé une plainte contre Arsène Lupin.

« Arsène Lupin qui, pour cette fois, s'est contenté de leur infliger une petite leçon, les supplie de ne pas le contraindre à des mesures plus graves, »

— Bah! fit Herlock Sholmès, en froissant le journal, des gamineries! C'est le seul reproche que j'adresse à Lupin... un peu trop d'enfantillages... La galerie compte trop pour lui... Il y a du gavroche dans cet homme!

— Ainsi donc, Herlock, toujours le même calme?

— Toujours le même calme, répliqua Sholmès avec un accent où grondait la plus effroyable colère. A quoi bon m'irriter : je suis tellement sûr d'avoir le dernier mot!

MAURICE LEBLANC.

(A suivre.)

(Reproduction et traduction réservées.)



UNE NOUVELLE A SENSATION

A six heures, l'*Echo de France*, dans son édition du soir, publiait cet entrefilet... (Page 758, col. 1.)